114e mille

PIERRE BENOIT

LE ROI LÉPREUX

ROMAN



ALBIN MICHEL, ÉDITEUR
PARIS, 22, RUE HUYGHENS, 22, PARIS

LE ROI LÉPREUX

DU MÊME AUTEUR

Diadumène, poèmes.

Kœnigsmark, roman.

L'Atlantide, roman.

Pour Don Carlos, roman.

Les Suppliantes, poèmes.

Le Lac Salé, roman.

La Chaussée des Géants, roman.

L'Oublié, roman.

Mademoiselle de la Ferté, roman.

La Châtelaine du Liban, roman.

Le Puits de Jacob, roman.

Alberte, roman.

Axelle, roman.

Monsieur de la Ferté, roman.

PIERRE BENOIT

LE ROI LÉPREUX

ROMAN

Les uns cueillent une mangue,
Les autres deux.

SVAI MUY KUOR.



ALBIN MICHEL, ÉDITEUR
PARIS, 22, RUE HUYGHENS, 22, PARIS

Il a été tiré de cet ouvrage :

350 exemplaires sur papier de Hollande
numérotés de **1** à **350**

600 exemplaires sur papier vergé pur fil Vincent Montgolfier
numérotés de **1** à **600**

L'édition originale a été tirée sur papier Alfa.

A FRANCIS CARCO

qui prit, un jour, le manuscrit de *Kœnigsmark*,

et lui fit son sort,

P. B.

LE ROI LÉPREUX

AVANT-PROPOS

Il y a, à Saïgon, dans le parc du gouvernement général, une villa réservée aux hôtes de marque du Gouverneur. Le rez-de-chaussée ne forme qu'un vaste salon. On peut remarquer, accroché à la cloison de gauche, un tableau signé Carrera et daté de 1912. Il représente la statue connue des visiteurs d'Angkor sous le nom de *statue du Roi Lépreux.*

Nombreuses sont les hypothèses émises sur l'identité de ce personnage par les savants qui se sont consacrés à l'étude des antiquités khmères. C'est ainsi que Moura a vu dans la statue qui nous occupe une représentation du dieu des richesses, Kubera, qui était, comme on le sait, atteint de la lèpre. Pour Aymonier, ce serait, à n'en pas douter, l'image du roi Yaçovarman, fondateur d'Angkor-Thom. Commaille, par contre, est d'avis que l'artiste a voulu figurer le dieu Mahadeva, qui n'est autre que Çiva, adoré sous la forme d'un ascète des forêts. Groslier, sans se pro-

noncer formellement, inclinerait plutôt vers l'hypothèse çivaïte. Nous éviterons de prendre parti dans une telle controverse. D'ailleurs, pour nous, le mystère est autre. Il réside dans le contraste qui existe entre la physionomie fixée sur la toile par un peintre dont la précision ne peut être mise en doute, et celle qu'il nous a été donné d'admirer nous-même, lorsque, quatorze ans plus tard, nous nous sommes trouvé à Angkor, en présence de la fameuse statue. Sur le tableau, les traits du Roi Lépreux sont soucieux et moroses. La pierre, au contraire, nous les montre détendus en un sourire de douce ironie. On dirait que, dans l'intervalle, un sculpteur furtif a pris à tâche de rasséréner le douloureux visage du dieu.

Le seul mérite de la petite histoire qui va suivre est d'offrir une explication somme toute vraisemblable de ce curieux problème archéologique.

I

Prenez garde, à la nuit tombante
J'arriverai.

SVAI KNONG VAT.

Il pouvait être sept heures du soir. Je sortais du Casino, ayant trouvé le moyen de perdre en quelques minutes les billets de banque économisés toute une année en vue de trois semaines de vacances agréables, et j'étais de fort mauvaise humeur.

Je m'assis à la terrasse du café où l'on avait accepté, deux heures plus tôt, de garer ma petite automobile. Les montagnes, à ma droite, sous les feux du soleil couchant, se teignaient d'un rouge ridicule. La plage, les jardins, regorgeaient d'une humanité odieuse : rastas, anglo-saxons réglant leurs folles dépenses sur la hausse de la livre et du dollar, demi-mon-

N.-B. — Inutile de dire que tout est exact dans ce véridique récit. Seuls les noms des protagonistes ainsi que les dates des principaux événements ont été, pour des raisons de la plus élémentaire convenance, modifiés.

daines maquillées en dépit du bon sens, tribus de bourgeois sournois. Jamais je ne m'étais senti plus isolé qu'au milieu de cette foule stupide. Jamais je n'avais vérifié de façon aussi directe l'exclamation du poète : « Un peu d'argent vous manque, et tout est dépeuplé. »

J'en étais là de mes réflexions sans joie lorsqu'on me frappa sur l'épaule. C'était un des garçons de service qui m'interpellait avec une familiarité toute latine.

— Monsieur s'appelle bien M. Gaspard Hauser?

J'eus un geste de contrariété : c'était effectivement mon nom, et il ne me plaisait guère de voir percer en cet instant mon taciturne incognito.

— Oui... Ça dépend... Pourquoi?

— C'est le monsieur à gauche de l'entrée. Celui qui est assis avec trois autres messieurs. Il vous fait dire de venir à sa table. Il m'ordonne d'y apporter votre consommation.

En même temps, d'autorité, il se saisissait de mon verre et de ma soucoupe.

— Permettez, s'il vous plaît! Une minute. C'est le monsieur au costume gris? Je ne le connais pas. Comment s'appelle-t-il?

— Je l'ignore, Monsieur. Je suis *extra* dans l'établissement.

— Eh bien, allez lui dire...

Je n'eus pas le temps d'achever ma phrase.

Le monsieur en gris s'était levé, et, de l'autre bout du café, m'interpellait, ponctuant ses appels de grands gestes.

— Gaspard, c'est toi!

On n'entendait plus que cette voix impitoyable qui scandait mon prénom.

— Gas-pard! Gas-pard!

Il n'y a aucun agrément particulier à entendre proclamer devant une terrasse bondée d'un public volontiers gouailleur qu'on s'appelle Gaspard. Mais ce diable d'homme n'avait aucune pitié.

— Gaspard!

— Allons, pensais-je. Il n'y a qu'une façon de le faire taire...

Je quittai ma table et marchai vers la sienne. Mais il avait fait le même geste, et ce fut au beau milieu du café que nous nous rencontrâmes, pour la plus grande satisfaction de l'assistance.

— Qu'est-ce que c'est que ce Gaudissart! Je vais lui apprendre...

Or, à peine fûmes-nous face à face que ma fureur tomba. Je venais de reconnaître mon bourreau.

— Raphaël!

Il souriait avec béatitude.

— Eh oui! Enfin! Je croyais que tu m'avais oublié.

— Excuse-moi. Tu es ici?

— J'y habite. Et toi?

— Je ne fais que passer. Je compte repartir demain matin.

— Ça, nous verrons. Pour le moment, viens à ma table. Je vais te présenter ces messieurs. N'aie crainte : ils vont s'en aller. Nous resterons seuls. On pourra causer.

Il me présenta, en effet : Monsieur Bouffartigue, architecte; Monsieur Vivaudou, négociant; le Docteur Cabrol... je compris qu'ils appartenaient au personnel sédentaire de cette cité de malheur.

— Mon ami Gaspard Hauser. Trois années de vie commune au Quartier latin! Hein, Gaspard! Tu te souviens? Poussez-vous, Messieurs.

A la déférence avec laquelle ces braves gens reculèrent leurs chaises, je compris quel homme important était devenu à Nice mon ami Raphaël Saint-Sornin.

— Messieurs, je vous en prie...

Visiblement, je tombais en pleine discussion, une discussion assez animée, même.

— On ne se gêne pas, dit Raphaël. D'ailleurs, ces messieurs ont à aller retrouver leurs femmes. Ils sont mariés tous les trois.

Il cligna de l'œil, sourit, m'appliqua une claque sur le genou.

— Moi aussi, du reste.

— Ah! tu es?... Mes félicitations.

— Merci, et toi?

— Moi? Non. Pas encore, dis-je.

— C'est une chose pour laquelle il vaut mieux ne pas se presser. Vous disiez donc, Monsieur Bouffartigue? Mais les verres sont vides. Qu'est-ce que vous prenez?

— Vermouth cassis, peut-être.

— Vermouth cassis.

— Va pour un vermouth cassis.

— Et toi, Gaspard?

— Je viens... commençai-je.

— Eh là! Eh là! Serais-tu devenu abstentionniste? Et le beau temps de la rue Guénégaud, alors! Garçon, cinq vermouth cassis. Vous disiez donc, Bouffartigue?

— Je disais, Monsieur Saint-Sornin, qu'hier soir, au Comité, la nouvelle que vous savez a été accueillie par tous les membres avec un véritable soupir de soulagement : « Enfin, répétait-on, nous allons sortir de l'équivoque! »

— Vous croyez que ne ce sont pas des mots?

— Je vous jure que non!

M. Bouffartigue étendit la main.

— D'ailleurs M. Vivaudou qui était là peut vous dire...

— Je le jure, fit M. Vivaudou.

Et ce fut une nouvelle main tendue.

— Parfait, mes amis, mes chers amis. Mais le Docteur Cabrol, qui ne dit rien?

Saint-Sornin s'était tourné vers moi.

— Le Docteur Cabrol, que voici, outre qu'il est l'oto-rhino-laryngologiste le plus distingué des Alpes-Maritimes, est en même temps vénérable de la loge *les Précurseurs de l'Estérel.* Tu comprends?

— Admirablement.

Le docteur toussa.

— Vous savez, Monsieur Saint-Sornin, que les nôtres n'ont à l'heure actuelle qu'un programme : « Point de banqueroute; point d'augmentations d'impôts; point d'emprunt. » C'était la devise des physiocrates et de Turgot. C'est aussi la vôtre. Par conséquent, vous pouvez être certain...

— Et je le suis, docteur, mon cher docteur. Maintenant, écoutez-moi bien tous trois; une confidence en vaut une autre : j'ai vu le préfet.

— Et alors?

— Je suis son homme. Ou plutôt, il est le mien.

— Bravo, bravo!

— Alors, dit l'architecte, l'affaire est dans le sac.

— Je l'espère. Si, donc, nous nous résumons...

— Demain, il y a séance de la commission plénière, dit M. Vivaudou. M. Bouffartigue et moi nous y serons, naturellement. Puis-je engager votre parole, au sujet de la demande en renouvellement d'autorisation des jeux pour le Casino?

— Mais voyons!

— Dans ces conditions, tout marchera comme sur des roulettes. Les convocations sont pour neuf heures. A onze heures, voulez-vous, rendez-vous ici?

— Entendu.

— Entendu, dit le docteur Cabrol.

Ils se levaient, dans un brouhaha de chaises remuées. Je serrai des mains.

— Et Monsieur, dit l'architecte, est-ce que nous aurons encore le plaisir?...

— J'en fais mon affaire, n'ayez crainte. C'est un ami, vous savez, un véritable ami.

— Peut-être, suggéra le docteur, pourrait-on lui faire élire domicile ici en vue du grand jour. Nous avons tout le temps...

— Bonne idée, excellente idée. Allons, au revoir. A demain.

Et il les congédia avec des tapes affectueuses dans le dos.

Nous restâmes seuls. C'est égal, quand je pense que cette journée a eu sur ma vie une influence définitive, je suis le premier à reconnaître que peu d'événements aussi décisifs ont

été entourés à leurs débuts de circonstances plus vulgaires.

Raphaël me considérait maintenant avec un sourire radieux.

— Eh bien? J'espère que tu es content?

— Ravi, fis-je sans enthousiasme.

— Je te dis cela, reprit-il, parce que, quand je suis content, il faut que tout le monde le soit autour de moi. Or, aujourd'hui, je suis très content. De te revoir, naturellement, tout d'abord. Et puis... Lis-tu le *Figaro?*

— Oui. Eh bien?

— As-tu jeté un coup d'œil sur son dernier numéro?

— J'ai passé ces deux dernières journées à courir les routes. Je n'ai pas eu le temps de lire les journaux.

— Voilà l'explication! Parce que, sans cela, tu aurais certainement remarqué...

Il frappait dans ses mains.

— Le *Figaro* d'aujourd'hui, s'il vous plaît.

Le garçon, convoqué de la sorte, partit et revint bredouille : le dernier numéro du *Figaro* était en lecture.

— Quelle boîte! fit Raphaël. Mais peut-être que... Ah! ça, par exemple, c'est une chance. J'en ai justement un exemplaire sur moi. Tiens, regarde.

Il avait déployé le journal. Son doigt s'arrê-

tait, à la troisième page, sur la rubrique : *Instruction Publique et Beaux-Arts.*

— C'est là !

— Quoi ?

— Lis donc !

— *Sur la récente découverte de trois vases chinois de l'époque Song dans une sépulture chrétienne des environs d'Alep.* Eh bien ?

— Continue à lire.

J'obéis, et m'aperçus alors que le titre en question était celui d'une communication que mon ami venait d'adresser à l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres.

— Mes compliments, fis-je, en lui rendant son journal. Tu as donc continué à t'occuper d'histoire de l'Art ?

— Plus que jamais. Et toi ?

— Oh ! moi, il y a longtemps...

Et j'eus un geste qui put lui donner à penser que j'allais essayer de lui raconter mon histoire.

— Plus tard, dit-il précipitamment. Après dîner, nous évoquerons à loisir ce bon vieux passé. Pour le moment, laisse-moi t'expliquer en deux mots l'objet de ma communication. Dans le journal, tu n'y comprendrais rien. Les journalistes mélangent tout. L'obligation de disserter quotidiennement de choses qu'ils ignoraient la veille les entraîne dans les plus étonnantes confusions. Mais allons au fait. La

sépulture dont il s'agit est en réalité le caveau des seigneurs francs du *Kalaat Sayoun*, un château fort situé dans la montagne des Ansarièh, entre Alep et Lattakié. Ces seigneurs relevaient, comme tu le sais, de la principauté d'Antioche. Tu me suis bien?

— A merveille. Continue.

Quoique ne pouvant me défendre d'un certain ahurissement à l'égard du destin qui, en moins de deux heures, me faisait passer d'une partie de *chemin de fer* à une dissertation archéologique, je suivais avidement les explications de mon ami. J'étais plus que curieux de connaître le lien qui unissait les sépultures franques de la principauté d'Antioche à la haute situation sociale qu'il occupait, de toute évidence, sur la côte d'Azur. Ce lien existait, à coup sûr, mais je confesse que j'étais loin encore de l'apercevoir.

— Tu m'écoutes? Parfait. Voilà donc les données du problème à résoudre. D'un côté, des vases Song, environ douzième siècle après Jésus-Christ. De l'autre, une sépulture de barons croisés, là-bas, en Syrie, tout à l'autre bout de la terre. La solution de cette énigme, quelle pouvait-elle être, à ton avis?

— Ma foi, je ne l'entrevois pas.

— Elle est simple, cependant.

— Oui, mais mes souvenirs de Sorbonne et

du Collège de France ont l'air d'être beaucoup moins frais que les tiens.

— Elle est contenue dans un nom.

— Et ce nom est?

— Marco Polo, parbleu!

— Ah!

— Comment : *ah?* Cela ne te suffit pas! Marco Polo, revenant de Chine par terre, s'est embarqué à Alexandrette pour regagner l'Italie. Dans le trajet de l'Euphrate à la Méditerranée, il a dû être l'hôte des barons chrétiens de la région. Pour les remercier de leurs bons offices, il leur aura offert en cadeaux quelques-unes des curiosités qu'il rapportait de là-bas. Que dis-tu de mon explication?

— C'est ingénieux.

— Ce n'est pas ingénieux, c'est vrai, dit-il catégoriquement.

J'étais un peu abasourdi, et ne trouvai pas la force de le féliciter. Mais je m'aperçus que j'avais à faire à un esprit résolument optimiste. Il crut que mon mutisme était à base d'admiration.

— Et cela n'est rien encore, tu sais. Je te démontrerai bien d'autres choses, tout à l'heure. Ah! l'archéologie, l'histoire! Quand on y a goûté une fois!...

J'opinai, me permettant néanmoins d'ajouter qu'il fallait, à notre époque, avoir les

moyens de se livrer à un genre d'études aussi désintéressées.

Il eut un drôle de sourire de biais.

— Eh! Eh! pas si désintéressées peut-être que tu l'imagines...

— Ces messieurs, qui étaient là tout à l'heure, fis-je, désireux d'abandonner pour l'instant une conversation où je me sentais sombrer parmi les sous-entendus, est-ce qu'ils s'occupent aussi d'archéologie?

Il partit d'un grand éclat de rire.

— Penses-tu! Les braves gens! Des notables d'ici. Figure-toi qu'ils se sont mis dans la tête de me porter à la députation.

— Ah! Et cela t'amuserait?

— Personnellement, non. Mais il est des considérations devant lesquelles j'ai dû m'incliner. Rappelle-toi la page où Curtius décrit la situation d'Athènes à la veille de la victoire du Macédonien. Tout le mal est venu aussi alors de ce que les intellectuels se désintéressaient de la chose publique. Veux-tu entendre de nouveau l'arrogant buccin de l'envahisseur? Dis, le veux-tu?

— Mais pour rien au monde, fis-je d'une voix plaintive.

Ce diable d'homme m'avait comme envoûté. Dès cet instant, j'étais dans l'incapacité de le contredire. Soit faiblesse, soit curiosité, je sentais que j'étais sa chose pour ce soir sûrement,

pour le lendemain sans doute, et, qui sait, peut-être même pour plus longtemps.

Cependant, le jour commençait à baisser. Raphaël tira sa montre.

— Huit heures moins un quart. Il est temps de rentrer à la villa. Allons.

— Je ne sais si je dois... commençai-je mollement.

— Tu m'ennuies, hein! Je t'ai déjà dit que nous serions seuls. Ma femme dîne à Monte-Carlo avec une amie. Elles ne rentreront pas avant minuit. D'ailleurs je tiens à ce que tu la connaisses. Nous les attendrons en gibernant. Voyons, monteras-tu?

Un énorme chauffeur gris-souris nous ouvrait la portière d'une automobile dont le capot aurait aisément englouti ma pauvre petite cinq chevaux.

— C'est que... murmurai-je.

— Quoi?

— J'ai aussi ma voiture.

Quelle autre phrase avais-je à ma disposition? Aucune, n'est-ce pas? Et Dieu sait pourtant si je comprenais à quel point celle-là était grotesque.

Raphaël fut parfait.

— Ah! très bien. Où est-il, ton instrument? Ici? Bon. Alors, Gratien, rentrez à la villa avec la *Ben-Jonson*, et prévenez que nous vous suivons dans l'automobile de Monsieur.

— Je t'avertis, fis-je avec un sourire contrit, tandis que le monstre démarrait dans un tonnerre de terrifiantes détonations, je t'avertis que mon automobile n'est pas de la taille de la tienne.

Mais il me fit taire, d'une claque sur le bras, si affectueuse que je fus définitivement conquis.

— La voilà, dis-je, quand nous eûmes fini par découvrir, dans un fouillis d'automobiles plébéiennes, la petite cinq chevaux.

Il loua la couleur de la carrosserie.

— On fait très bien avec ça son tour de France, ajouta-t-il. Et jamais d'ennuis. Houp là! Ça y est.

— Est-ce que ma valise ne te gêne pas?

— Pas le moins du monde. Tu n'as pas d'autres bagages?

— Si, ma malle, qui est venue par la petite vitesse. Elle est à la consigne de la gare de Cannes. Je ne comptais pas rester à Nice, tu comprends.

— Tu donneras tout à l'heure le bulletin à Gratien. Il ira la chercher ce soir. Ça l'occupera.

— Vraiment!...

— Assez! Fais plutôt attention à ton volant. Tu viens de manquer d'écraser la bellemère d'un de mes futurs électeurs. Là, voilà

qui va mieux. Tourne à gauche. Maintenant, tout droit.

Nous longions le bord de la mer mélodieuse et rose. Le crépuscule s'achevait, magnifique. Une véritable exaltation s'emparait de moi. Devais-je l'attribuer à la subite transfiguration d'une soirée qui s'annonçait comme si morne? A la confiance puisée dans les divers breuvages que Saint-Sornin venait de me faire absorber sur cette terrasse? Peu m'importait! Toujours était-il que je dirigeais ma petite torpédo avec autant de fierté désinvolte que si j'avais eu entre les mains le volant acajou de la splendide Ben-Jonson.

— C'est ici, dit Raphaël.

Une gigantesque grille s'ouvrait. A son fronton doré, entre deux globes emplis de lumière laiteuse, je lus ces mots : *Villa Tevada.*

Cher Raphaël! C'était donc ici qu'il habitait! Mais pourquoi abuser des points d'exclamations, alors que je ne me sentais même plus étonné. Nous roulions sur une allée moelleuse, entre d'obscurs bosquets dont les fleurs ne manifestaient déjà plus leur présence que par leurs parfums. En haut d'un perron illuminé, j'ajerçus brusquement, à droite et à gauche, deux statues. Elle se mirent à se mouvoir quand nous fûmes à leur hauteur. Et l'une

d'elles, s'étant inclinée, s'empara avec une autorité discrète de mon imperméable.

— Rien de nouveau, Constant? demanda Raphaël à l'autre statue, qui venait de débarrasser mon ami de son chapeau et de sa canne.

— Rien de particulier, Monsieur. Madame et Mademoiselle, ainsi que Monsieur sait, ont quitté la villa à cinq heures.

— En limousine?

— Non, Monsieur, Madame a voulu une voiture découverte.

— Elle n'avait qu'à le dire plus tôt. Je leur aurais laissé la Ben-Jonson.

— Madame a dit qu'elle préférait la *Coolidge*. Elle trouve qu'elle roule mieux.

— A sa guise. Viens, toi, que je te montre ton appartement. Mais qu'est-ce que tu es en train de marmotter?

— Rien. Oh! rien.

Je le suivais dans un escalier large comme celui d'un théâtre subventionné, et, tout en gravissant les marches barrées de tringles d'or, je me prenais à compter sur mes doigts :

— Une, deux, trois : au moins trois automobiles. Un, deux, trois, quatre : au moins deux valets de pied et deux chauffeurs. Tout va bien. Tout va bien. Je vois que l'argent du père Barbaroux a fait merveille. C'est égal, je

suis heureux de penser qu'à minuit je vais enfin lui être présenté, à cette fameuse petite Annette.

***

Je ne me souviens pas d'avoir jamais menti. Je n'en tire aucune gloire, en étant encore à me demander si cette qualité provient du goût très vif que j'ai pour la morale usuelle, ou d'un manque d'imagination à peu près total. Quoi qu'il en soit, le fait existe. Il n'est pas mauvais que je l'invoque au début d'un récit qui peut ne pas être exempt de certaines inexactitudes de détail. J'entends sans doute que ces inexactitudes restent à la charge de mon ami Saint-Sornin. Mais, d'autre part, je ne veux pas voir abuser par des esprits malveillants de cette mise au point... « Inexactitudes de détail », ai-je dit, car, pour ce qui est de l'ensemble des événements rapportés ici, Raphaël ne m'a que trop multiplié les preuves de sa véracité et de sa bonne foi.

Je l'avais connu pas mal d'années auparavant. Il avait fait sur moi, dès le premier abord, une impression très forte, car il me parut posséder tout ce dont je me rendais compte que j'étais dépourvu. J'achevais alors la préparation de ma licence ès lettres en Sorbonne, et, désireux de profiter de la gratuite des inscriptions, je terminais également ma

troisième année de licence à la Faculté de Droit. A la rentrée de Pâques, je remarquai un nouvel étudiant. Il était grand, beau garçon, et me sembla un modèle d'élégance. A une époque où les jeunes gens tiraient encore orgueil de vagues moustaches duveteuses, il était, lui, rasé. Je constatai en outre qu'au lieu de prendre des notes, il lisait pendant les cours des feuilles sportives ou théâtrales. Comme j'aurais été heureux d'être de ses intimes! L'occasion ne tarda pas à m'en être donnée. Un jour, dans le préau de la Faculté, à un de nos camarades s'étonnant qu'on vînt aux cours sans y prendre de notes, il répondit : « Il faut venir, pour que le professeur s'habitue à votre tête. Quant à prendre des notes, inutile. On trouve toujours, à la veille de l'examen, une poire qui vous prête ses cahiers. » Dans la première semaine de juillet, il me demanda les miens. A la fois mortifié et ravi, je les lui prêtai. Il s'était engagé à me les rendre au bout de huit jours. Il les conserva quinze. J'eus juste le temps de relire mes résumés. Nous fûmes tous deux reçus, lui, bien entendu, avec des notes un peu supérieures aux miennes. Je n'ai jamais oublié le charmant déjeuner qu'il m'offrit pour fêter notre double succès. Le même soir, nous nous quittâmes pour une séparation qui s'annonçait comme définitive. Tandis que je restais à

Paris, afin d'y commencer, en novembre, la préparation d'une agrégation quelconque, lui, jugeant ses études terminées, regagnait Lyon, sa ville natale, pour entrer dans le contentieux d'une grosse maison d'exportation où il m'avait dit que son père avait une situation importante.

— Et tu sais, si tu passes jamais par là, fais-moi signe. Des gens te diront qu'à Lyon on se rase. Ne les crois pas. Les Lyonnais ferment leurs portes, c'est vrai. Mais, derrière, je te jure qu'ils ne s'embêtent pas. Ne manque point de venir frapper à la mienne.

Or, trois mois plus tard, c'était lui qui gravissait, rue Malebranche, l'escalier de l'humide pension de famille où je me préparais, dans le doute et les privations, à l'art d'inculquer aux adolescents les préceptes de la confiance dans la vie et de la réussite.

Il me parut changé. Il était à la fois déprimé et excité.

— Toi, ici?

— Oui, moi.

— Tu es de passage à Paris?

— Pas du tout. Je reviens continuer mes études, comme un moutard.

— Je mentirais en te disant que cette nouvelle me peine outre mesure. J'ai trop d'égoïste joie à te retrouver. Mais enfin, je ne comprends pas. Ta licence passée, tu devais

travailler avec ton père. On t'a donc décidé à pousser jusqu'au doctorat?

— Je t'expliquerai, dit-il d'un air sombre. Je te dirai tout. Pour le moment, qu'il te suffise de savoir que je ne viens pas préparer mon doctorat de droit. Je viens faire ma licence ès lettres.

— Ta licence ès lettres?

Je le regardai. Contrairement à ce que ce mot peut suggérer d'idées agréables et légères, la licence ès lettres, chose terne et appliquée, affaire de petites gens sans fortune, ne me paraissait pas, à première vue, entrer dans les cordes du fringant et primesautier Raphaël.

— Je t'ai dit que je t'expliquerai... Et puis, tu penses bien que je te demanderai des tuyaux. Tu as conservé tes cahiers de cours, j'espère?

— Mon pauvre Raphaël, ce n'est pas comme au droit. A la Faculté des Lettres, il n'y a pas de cours, mais de véritables travaux pratiques, analogues à ceux des Facultés des Sciences et de Médecine. A l'aide de méthodes résolument expérimentales, on s'y efforce...

Il ne m'écoutait plus. Il avait soulevé le rideau de la fenêtre. Une pluie grise courbait le dos des passants, en bas, dans la morne rue. C'était une de ces matinées d'automne finissant où il semble que la gaîté et le soleil sont partis pour toujours.

— Ah ! fit-il, laissant brusquement retomber le rideau, et puis, zut ! La première chose à faire est de ne pas pincer le cafard. Achève de t'habiller et sortons. Je te paie à déjeuner.

Nous ne nous quittâmes plus de la journée. Et cette journée devait se prolonger toute une année.

Il était un peu plus d'onze heures. Nous commençâmes par nous installer dans un café du boulevard Saint-Michel. Nous en ressortîmes déjà plus gais. Nous l'étions tout à fait vers trois heures quand nous sortîmes du petit restaurant du quai de Béthune où je m'étais laissé conduire par Raphaël. Heureuse époque que celle où un étudiant vivait à Paris avec cent cinquante francs par mois, où ceux qui, comme mon ami, recevaient de chez eux six ou sept cents francs, faisaient figure de nababs ! Quelle est donc cette douceur de l'existence dont parle Talleyrand, et dont il affirme que les générations venues au monde après 1800 ne peuvent se faire une idée ? Il me semble que nous en avons connu une autre, qui la valait, et nous plaignons la génération montante, qui nous rend à son tour notre pitié en mépris.

Les réverbères s'allumaient, rue Champollion, quand nous retrouvâmes à l'académie de billard le groupe de nos camarades habituels, sorbonnards ou élèves de rhétorique supé-

rieure : François Gérard, Ribeyre, Surville, Mouton-Massé, Vignerte, Dumaine et les autres. Ce fut seulement vers sept heures, comme nous descendions tous deux le boulevard Saint-Germain, que sentant le bras de mon compagnon s'appuyer plus lourdement sur le mien, je compris que l'instant était venu de sa confidence.

— Entrons ici, veux-tu, lui dis-je, en passant devant le café de Flore.

Il trouvait qu'il y avait trop de monde en bas. Nous montâmes au premier étage. Et ce fut là, sur la banquette de droite, en face de l'estrade de la caissière, que je connus, avec les espoirs et les ennuis de Raphaël Saint-Sornin, la raison qui l'obligeait, à vingt-quatre ans, à commencer sa licence ès lettres.

Il débuta par de brefs aperçus sur sa famille. Il était fils unique et n'avait plus que son père. M. Edouard Saint-Sornin était depuis trente-deux ans caissier de la première maison de soieries de Lyon, la maison Barbaroux, Richomme et C[ie]. La place était bonne, et il y gagnait largement sa vie. Ces messieurs l'avaient intéressé aux bénéfices, voilà douze ans. Mais sa tristesse était de ne pouvoir s'élever au-dessus d'une situation qu'il considérait comme subalterne, pour pénétrer dans les conseils de la maison. Il en avait eu l'espoir

un moment, alors que la santé déclinante de M. Richomme annonçait sa fin prochaine, et l'habile M. Barbaroux n'avait pas manqué de stimuler le zèle de son employé en lui faisant miroiter cette perspective. M. Richomme mort, on n'en avait plus reparlé, et le pauvre M. Saint-Sornin avait dû accepter la certitude qu'il finirait ses jours dans la peau d'un caissier modèle, modèle et un peu aigri.

Ce fut sur ces entrefaites que se produisit l'événement qui devait bouleverser les rapports des deux familles. Raphaël Saint-Sornin ne s'avisa-t-il pas de tomber amoureux de Mlle Annette Barbaroux! Et Lyon, transporté d'émotion par cette nouvelle, apprenait en même temps que Mlle Annette était loin de rester insensible au sentiment qu'elle inspirait à Raphaël.

Il n'y avait entre eux que trois ou quatre ans de différence. Ils s'étaient connus enfants. Mme Barbaroux avait tenu Raphaël sur les fonds baptismaux. Tant qu'elle avait vécu, le petit garçon s'était toujours trouvé invité plusieurs fois par semaine à venir jouer avec la petite fille. Après la mort de sa femme, M. Barbaroux n'avait pas veillé à espacer ces rapports, moins en raison de la sympathie qu'il avait pour Raphaël que par impossibilité d'imaginer une chose aussi monstrueuse : le fils de son caissier osant lever les yeux sur la

richissime Mlle Barbaroux, héritière d'une fortune qui lui permettrait un jour, pour peu qu'elle en eût le désir, d'acheter la montagne de Fourvières, et de la faire peindre, chaque quatorze juillet, en tricolore. L'événement le détrompa. Il y eut pour commencer une scène violente entre le patron et son caissier. Ce dernier, outré pourtant de l'audace de son fils, n'admettait pas qu'il lui fût parlé de certaine façon par le vieillard madré qui l'avait passé à la couverture dans l'affaire de la succession Richomme. D'autre part, les enfants tenaient bon, Annette notamment qui fit preuve, au cours de ces pénibles circonstances, d'une force d'âme bien rare chez une jeune fille. Comprenant qu'il n'obtiendrait rien par la violence, M. Barbaroux se réfugia dans la diplomatie. Jusqu'au jour où l'obstination et la constance des deux jeunes gens le mirent dans l'obligation de capituler, il s'ingénia à user de tous les moyens susceptibles de retarder l'inévitable dénouement.

— A présent, n'est-ce pas, dit Raphaël, je pense que tu comprends à peu près tout. C'est à Pâques qu'il y a eu cette scène entre papa et lui. Pour nous mettre à l'épreuve, il a décidé que j'irais terminer mon droit à Paris. Si nous persistions, Annette et moi, dans notre résolution, nous devions nous marier à l'automne. Tu penses si nous avons persisté. Alors,

la vieille ficelle, il a trouvé autre chose. Il a expliqué à papa, qui coupe toujours dans ses bobards, qu'il ne demandait pas mieux que de me voir épouser Annette, mais qu'en règle générale une union, pour être heureuse, doit être assortie, qu'il faut éviter qu'un des conjoints puisse un jour reprocher à l'autre d'avoir apporté dans la communauté moins que lui-même, etc., etc..., bref, un tas de blagues qui nous ont tous deux fait bondir, Annette encore plus que moi. Or, il est bien certain que je n'apporte pas ce qu'apporte Annette au point de vue galette. Je devais donc, toujours d'après ce raisonnement compenser cette infériorité par une supériorité quelconque, intellectuelle à défaut de matérielle. Tout cela pour faire avaler à papa cette combinaison idiote, ma préparation à la licence ès lettres... à Paris, bien entendu. Nous avons dit oui, que voulais-tu que nous fissions? C'est un an de gagné pour lui, un an pendant lequel il ne va pas manquer de faire défiler devant Annette tout ce que les vallées de la Saône et du Rhône comptent de freluquets dorés. Mais il ne la connaît pas comme je la connais, sa fille, ma chère petite Annette bien-aimée. Tiens, regarde sa photographie. N'est-ce pas qu'elle est exquise? Tu la verras, sois tranquille, je te promets que tu la verras bientôt.

— Elle doit venir ces jours-ci à Paris?

— C'est peu probable. Je veux dire que cette maudite licence passée, nous nous marierons. Et alors je l'emmènerai ici. Elle te remerciera comme il convient, puisque tu auras été le meilleur artisan de notre bonheur. Nous ferons les grands restaurants, les music-halls... Oui, mais il y a cet examen. Est-ce que tu crois?... C'est que je ne me rappelle plus un mot de grec, moi.

— Ecoute, lui dis-je résolument, je te promets qu'en juillet prochain, si tu veux m'écouter, tu seras licencié ès lettres.

— Ah! fit-il, quelle reconnaissance je t'aurai! Tu me sauves la vie. Garçon, deux autres demi.

— Quel ordre de licence veux-tu préparer?

— Hum! Je n'en sais trop rien. Celle où il y a le moins de grec.

— Prends la licence d'histoire. C'est celle où, quand on a travaillé, il y a le minimum de mauvaises surprises.

— Tu crois?

Ma façon de raisonner ne semblait pas l'avoir particulièrement séduit.

— J'en suis sûr. La licence, au fond, tu sais, ce n'est qu'un baccalauréat supérieur. Choisis d'abord les matières de tes compositions écrites. Je te conseille l'histoire ancienne et l'histoire du moyen âge : As-tu lu la *Cité Antique?*

— La *Cité Antique?* Non, je ne crois pas.

Mais en tout cas nous avons demain et les jours suivants pour nous occuper de ces balivernes. Aujourd'hui, restons tout à la joie. Allons dîner à Montparnasse.

La soirée se prolongea fort tard et se termina, comme de juste, dans des endroits de plaisirs faciles. L'assurance précoce de Raphaël m'éblouissait. Je marchais à côté de lui sur le boulevard nocturne en faisant tourner ma canne, essayant, par ce geste où je mettais tout l'aplomb dont j'étais capable, de chasser le trouble terrible qui s'empressait de me ressaisir, dès que nous nous trouvions à nouveau devant quelques-unes de ces jeunes femmes, si belles et si délicieusement fardées.

Le mois qui suivit devait m'apporter un sérieux sujet d'étonnement. Raphaël s'était mis au travail avec une facilité, une application qui me déconcertèrent d'abord très fort. Je découvrais ce qu'il y avait de persévérance et de volonté sous ses allures de jeune noceur. Il voulait son Annette, et j'étais certain maintenant qu'il l'aurait, de même que j'étais sûr qu'il serait reçu à la licence dans d'excellentes conditions. J'avais, sur ses instances, déménagé de ma pension de famille, et j'étais venu m'installer avec lui, au 9 de la rue Guénégaud, dans une vieille maison de belle allure, où il avait loué un petit appartement dont il surveilla l'installation avec un goût parfait.

Chère rue Guénégaud, quel souvenir ému je te garde! Mon ami était réellement un animateur. La passion raisonnée qu'il éprouvait pour Mlle Barbaroux ne l'empêchait pas de sacrifier, chaque fois que nous en avions l'occasion, aux distractions classiques de la vingt-cinquième année. Mais avec quelle maîtrise de lui-même il savait mettre le holà, dès que l'intérêt de son travail, de notre travail, était en jeu. Non content de suivre de la façon la plus assidue les cours de la Sorbonne, il m'accompagnait fréquemment à ceux de l'Ecole des Hautes-Etudes et du Collège de France, que j'étais obligé de fréquenter pour le mémoire que je préparais sur les *Etablissements d'Alexandre le Grand en Sogdiane*. A plusieurs reprises, il lui arriva même de me donner dans mon travail des conseils dont je n'eus pas à regretter d'avoir fait mon profit. Lorsque je le retrouvai, quinze ans plus tard, sur la terrasse d'un casino niçois, ma surprise ne fut donc pas excessive de constater qu'il avait persévéré dans le goût très vif qu'il témoigna, dès les premières minutes, pour ces questions d'histoire et d'art.

Les vacances, de nouveau, nous séparèrent, après que j'eus subi non sans succès les épreuves de mon diplôme et qu'il eut conquis celui de licencié ès lettres avec la mention *assez bien*. Il me quitta en me promettant que je

serais le premier à qui il ferait part de son mariage ; je devais même être son témoin. Les mois d'août et de septembre s'écoulèrent sans m'apporter de ses nouvelles. Ce ne fut qu'en novembre que je reçus une lettre. D'un autre, ç'aurait été un long cri de découragement. Chez lui, il n'y avait que fureur concentrée. Le manège du vieux Barbaroux continuait. Affirmant hypocritement son désir d'avoir un gendre dont il serait fier devant toute la société lyonnaise, il exigeait, maintenant, que Raphaël couronnât un effort si méritoire en passant son doctorat ès lettres. Et puis, lui et Annette étaient encore si jeunes, les chers enfants!... « Il sera dit, m'écrivait Raphaël, que la mauvaise foi de ce bonhomme aura tout dépassé, tout, hormis notre entêtement, à Annette et à moi. Je le passerai donc, son doctorat. Je le passerai, mais c'est bien la dernière fois qu'il nous lanternera. Il le sent lui-même. Lyon commence à jaser. Pour faire taire les cancans, il a été obligé d'annoncer à plusieurs personnes notre prochain mariage. Il ne peut plus reculer. A moi de mettre, encore un coup, les bons procédés de mon côté. Dans mon dépit de voir notre bonheur retardé encore d'un an, il me reste une consolation, celle de songer, mon cher Gaspard, que nous allons vivre ensemble une année de plus. » Hélas! Sa lettre ne me trouva pas à Paris. Des raisons d'ordre

pécuniaire m'avaient contraint d'abandonner momentanément la préparation de cette agrégation, décidément trop coûteuse et trop longue, et de solliciter une chaire de professeur dans un collège de province. Quand la lettre de Raphaël me parvint, il y avait un mois que j'avais pris possession de mon poste, au collège de Civray.

Il m'écrivit pour me dire la déception que lui causait cette nouvelle. Je lui répondis. Il m'écrivit encore. Nos lettres s'espacèrent. A la fin de l'année scolaire, je lus dans le *Bulletin de l'Instruction Publique* qu'il avait été jugé digne du grade de docteur ès lettres avec la mention *très honorable* pour une thèse sur *Monseigneur Pigneau de Béhaine et l'Empereur Gia-Long.* Je le félicitai dans une lettre qui resta sans réponse. Nous n'entendîmes plus parler l'un de l'autre... Et voici qu'aujourd'hui le hasard venait de m'apprendre que, triomphant du vieux Barbaroux, il avait fini par devenir l'heureux possesseur à la fois de la fiancée de ses rêves et d'une des rares fortunes de France capables d'alimenter un luxe aussi écrasant que celui que j'étais convié présentement à admirer.



— Te voilà chez toi, dit-il en ouvrant une porte. Ah! à propos, ton bulletin de consigne?

Donne-le-moi, pour que Gratien aille tout de suite chercher ta malle. Si tu as besoin de quelque chose, sonne. Je reviens te prendre dans dix minutes.

Et il me laissa.

Je commençai par faire le tour de mon royaume imprévu. Il se composait d'un cabinet de toilette et de deux vastes pièces, lesquelles s'ouvraient sur un balcon large comme une véranda. Un instant, je m'accoudai à la balustrade. Les feuilles des arbres, éclairées en dessous par les globes électriques du parc, étalaient à mes pieds leur transparence vert pâle. La mer toute proche troublait seule, de son bruit, lent et régulier, le silence parfumé de la nuit.

Je quittai le balcon et rentrai dans ma chambre. Le première chose que j'aperçus, bien en évidence, fut ma valise en imitation crocodile. Mon Dieu, comme elle faisait piètre figure, la pauvrette, au milieu de tout ce luxe! Je m'empressai de la faire disparaître dans une armoire, l'ayant au préalable vidée de son contenu. Alors, mon supplice devint d'un autre ordre. Comment arriver à peupler, avec trois ou quatre objets de toilette assez primitifs, cette multitude de tables, de boîtes, d'étagères, de coupes de cristal qui scintillaient dans la salle de bains? Une seconde, j'eus envie de tout réemballer. Mais Raphaël allait revenir.

Je n'avais plus que le temps de réparer un peu le désordre de ma tenue.

Déjà, mon ami frappait à la porte.

— C'est moi. J'espère que tu es prêt? Parfait.

— Il faut m'excuser, dis-je. Mon smoking est dans ma malle et...

— Je t'en prie, pas de manières. Tu es chez toi, ici. Tâche, si tu veux me faire plaisir, de te souvenir du temps de la rue Guénégaud. Nous sommes seuls. Et quand il y aura ma femme, ce sera la même chose. Elle est la simplicité même.

— Est-ce que c'est elle? demandai-je, avisant un portrait posé sur un des meubles du petit salon où nous nous trouvions.

Il sourit.

— Non, ce n'est pas elle.

— C'est vrai, murmurai-je. Excuse-moi.

En effet! Où avais-je la tête! Je venais de me rappeler une autre photographie, celle qu'il m'avait montrée quelques années plus tôt, au café de Flore? Il n'y avait aucun rapport entre la femme de mon ami et la bizarre créature dont j'étais en train de contempler le profil.

— C'est une amie de ma femme, dit Raphaël, souriant toujours. Tiens, précisément, c'est avec elle qu'elle est ce soir à Monte-Carlo. Nous avons la chance de la posséder à

la villa pour une quinzaine de jours. Tu la trouves jolie, hein?

— Il faudrait être difficile..., commençai-je.

— Eh bien, tu la verras tout à l'heure au naturel, et je t'assure que tu ne seras pas déçu. Sais-tu que tu as toi-même physiquement beaucoup gagné.

— Tu te moques, fis-je en rougissant.

— Si, si. Plus d'assurance, plus d'autorité. Tu consentirais seulement à raser cette petite barbiche...

— J'y ai souvent pensé. Mais que veux-tu, dans un lycée de province...

— Tu es toujours à Civray? Tu vois si j'ai bonne mémoire.

— Je le vois. Non, je ne suis plus à Civray. J'ai eu de l'avancement, car j'ai passé mon agrégation. Je suis à Mont-de-Marsan. Je...

— Tu me raconteras tout cela. Nous avons le temps, nous ne dînons qu'à neuf heures. En attendant, je veux te faire goûter à quelques cocktails de ma composition.

Nous étions maintenant installés sous la véranda, dans deux confortables rockings. Dans le parc, parmi les massifs obscurs, on distinguait les contours blanchâtres de plusieurs groupes de statues. Des lucioles promenaient à travers la nuit leurs lumineuses montgolfières.

Raphaël me désigna la table qui nous sépa-

rait, et qui venait, comme par enchantement, de se couvrir de gobelets emplis de liquides aux couleurs bizarres.

— Goûte.

Je pris au hasard un gobelet dans lequel il semblait qu'on eût versé de la topaze.

— Qu'en dis-tu?

— Merveilleux.

— C'est en effet un de mes cocktails préférés. Je l'ai appelé *Connaissance de l'Est.* Et celui-ci?

Il me tendait un verre débordant d'une liqueur délicatement givrée.

— Celui-là, mon vieux, c'est le *Kompong-Thom.* Toute ma gloire! Un tiers de menthe du Bengale, un tiers de gin, un tiers de saké, et le tout saupoudré mi-muscade, mi-gingembre. C'est simple, comme tu vois. Encore fallait-il y penser.

Derechef, je bus. Le balancement de mon rocking parut s'accentuer, tandis que les grappes des mimosas qui retombaient au-dessus de nos têtes changeaient légèrement de place. Il ne m'était jamais encore arrivé d'envisager l'avenir avec une pareille confiance.

— Il y en a d'autres, tu sais, dit Raphaël. Ne crains rien, ce n'est pas fort. Et maintenant, si nous parlions un peu de toi. Qu'as-tu fait depuis que nous nous sommes quittés?

— Rien de bien intéressant.

— L'enseignement, toujours?

— Toujours. Rien d'intéressant, te dis-je.

— Mais si, mais si. Tu sais combien je t'aime. Parle, je veux savoir.

Le Kompong-Thom ne m'avait pas encore troublé l'esprit au point de m'empêcher de saisir son innocent calcul.

— Toi, je te vois venir, me disais-je. Tu commences par mettre ta conscience en règle avec tes devoirs de maître de maison. Tu me demandes un résumé rapide de mon existence, pour avoir le droit de développer ensuite tout au long l'histoire de la tienne. Que tardes-tu? Je n'attends que cela.

Ce n'était pas trop mal raisonné. A peine avais-je, pour faire semblant de lui obéir, commencé à lui donner quelques détails d'ailleurs parfaitement oiseux sur mon genre de vie à Mont-de-Marsan, que je fus brusquement interrompu. Un grand chien à longs poils rouges venait de poser ses pattes sur le bras de mon fauteuil, et Raphaël le tançait vigoureusement.

— A bas, Ta-Yu, à bas! Viens ici, sale bête.

Je caressai l'animal.

— Il est beau. Qu'est-ce que c'est que cette espèce-là?

— Ça, mon cher, c'est un *chow-chow*, un chien de Canton, ou de Hong-Kong. Je crois

que c'est dans une de ces villes-là que ça pousse.

— C'est un ami qui te l'a rapporté?

— Non pas! C'est moi-même.

— Tu es donc allé à Hong-Kong?

— Pas à Hong-Kong, mais tout près. Cela t'étonne?

Cela ne m'étonnait pas outre mesure. Je me rendais même compte que nous en étions exactement au point où il désirait depuis deux heures voir aboutir la conversation.

— J'ignorais, fis-je. Evidemment, nous n'avons encore pu tout nous dire. Et toi qui voulais me faire parler, alors que tu dois avoir tant de choses passionnantes à raconter!...

— J'ai en effet quelques souvenirs assez curieux, dit-il.

— Tu t'es plu là-bas?

Ses yeux brillèrent d'un éclat inattendu.

— Si je m'y suis plu? J'ai fait plus que de m'y plaire. Ce pays, tu m'entends, je l'ai aimé. Je l'ai aimé comme on aime la chose à laquelle on doit finalement son bonheur.

Il s'était arrêté. Je vis son regard dépasser la balustrade de la véranda et se poser sur la mer. A deux milles environ, un bateau était en train de traverser le golfe. On ne distinguait que les deux feux des mâts, et, à leur peu d'écartement, il était facile de deviner qu'il ne s'agissait que d'un petit, d'un très petit

vapeur. Bientôt, derrière le promontoire oriental, le premier feu disparut, puis le second.

Raphaël toussa.

— C'est drôle, dit-il. Il en passe comme cela toute la journée, et, chaque fois, ça me fait la même chose. Personne, vois-tu, n'a vécu impunément là-bas. Quand on rentre en France, on n'est jamais plus tout à fait le même homme. Ce bateau qui vient de disparaître, j'ai beau me répéter qu'il va à Gênes, à Naples tout au plus, eh bien, malgré moi, il m'oblige à penser aux autres, les grands, ceux qui, après Périm et Gardafuy, vont naviguer sous des étoiles que l'on ne connaît pas ici.

Il ne faut jamais perdre une occasion d'observer quelqu'un qui a oublié votre présence. Tel était en cette minute Raphaël. Les gobelets à cocktails demeuraient vides sur la table, abandonnés pour quelques instants par ce solide buveur. Il me semblait que c'était seulement maintenant que je retrouvais mon camarade. Je confrontais sa physionomie présente avec celle que je lui avais connue au Quartier latin. Il n'avait guère changé. Sur la terrasse du café, j'avais été impardonnable de mettre si longtemps à le reconnaître. Une légère tendance à l'embonpoint, les tempes un peu dégarnies rappelaient seules les années qui avaient passé sur l'aimable jeune homme de la rue Guénégaud. Il avait toujours ce port

charmant de la tête, cette façon de la rejeter en arrière qui dénotait une si belle confiance en lui-même et dans la destinée. Comme on voyait que les médiocrités, les mesquineries d'une vie durement gagnée, ces éternelles sources de doute qui handicapent à jamais un homme, il les avait toujours ignorées! Le luxe dans lequel il était présentement installé avait consolidé de façon définitive sa juvénile désinvolture. J'en avais une preuve dans les habits qu'il portait ce soir. Ils étaient des plus fins tissus, sans doute, et supérieurement coupés. C'était Raphaël cependant qui semblait leur conférer toute leur élégance. Moi qui me suis toujours demandé par l'effet de quel détestable miracle les vêtements qui avaient l'air si merveilleux dans les vitrines des tailleurs perdaient tout prestige sur ma personne, s'y bosselaient piteusement, j'étais en train de m'incliner bien bas devant une réussite dont je ne connaîtrai jamais le secret. Il n'était pas jusqu'à cette soudaine nuance de mélancolie qui n'ajoutât en cet instant au sentiment presque respectueux que j'éprouvais pour mon ami. Elle feutrait, elle adoucissait ce trop-plein de vie, cette exubérance qui risque parfois d'entacher les natures fortes d'une certaine vulgarité.

Mais déjà Raphaël était repris par sa pétulance coutumière.

— Nous parlions de mon séjour là-bas. On dirait que tu en es surpris. Eh bien, mon cher, ce qui me surprend, moi, c'est que tu n'aies pas immédiatement deviné qui en a été la cause. Le père Barbaroux, comme par hasard! Tu aurais dû reconnaître tout de suite sa marque de fabrique. Tu te rappelles le moment où, toi et moi, nous nous sommes séparés? Il venait de me mettre dans l'obligation de faire mon doctorat ès lettres. Tu ignores peut-être que j'en ai subi les épreuves avec succès?

— Je le savais. Je t'ai même écrit pour te féliciter.

— Et je ne t'ai pas répondu? C'est fort possible. Dans la crise d'exaspération que je traversais alors, rien n'est moins étonnant. Apprends en effet qu'au mépris de la parole donnée, il n'a pas manqué de considérer cette nouvelle preuve de ma bonne volonté comme insuffisante.

— Insuffisante! fis-je, blessé au plus profond de mon amour-propre universitaire. Qu'est-ce donc qu'il lui fallait! Il n'y a pas un grade plus universellement apprécié que le doctorat ès lettres, même à l'étranger.

— C'est ce qu'on raconte. En tout cas, ce n'a pas été son avis, à lui. Il lui fallait mieux encore. Et puis, Paris, c'était trop près de Lyon, n'est-ce pas? Il s'est mis dans la tête que le seul moyen qui lui restait de me séparer

d'Annette était de m'éloigner. Alors, sais-tu ce qu'il a inventé? Le Tonkin, parbleu. Vingt mille kilomètres! Un sale climat! Ah! le vieux pirate, quand j'y pense...

— Raphaël, fis-je, alarmé, calme-toi, je t'en supplie. Maintenant, que t'importe, puisque tu as triomphé, puisque tu...

— J'ai triomphé, j'ai triomphé, c'est entendu. Mais ça n'a été réellement pas de sa faute. Tu ne voudrais pourtant pas que je lui en aie par-dessus le marché de la reconnaissance?

— Je n'irai pas jusque-là. Tu avoues cependant toi-même que c'est à ton séjour au Tonkin que tu as dû ton bonheur. Dans ces conditions...

Il me regarda, haussa les épaules, sourit.

— C'est un point de vue. Après tout, tu as raison, sans doute. Il ne sert à rien de s'emballer.

— A rien, dis-je avec énergie. Je ne me souviens pas, moi qui te parle, de m'être mis une seule fois en colère. A présent, tu peux objecter que je ne suis pas arrivé à grand'chose.

Il me prit la main. Il eut ce sourire d'une séduction que je n'ai connue à personne qu'à lui.

— Mon pauvre Gaspard! Allons, allons, c'est à moi maintenant de te morigéner. Pas d'abat tement. De la confiance, sacrebleu! Je suis là,

n'est-ce pas? Tu peux être assuré qu'à partir d'aujourd'hui toute ta vie va changer. Tu n'aurais, je présume, aucune difficulté à te remettre, le cas échéant, à ces études d'histoire de l'art, pour lesquelles je t'ai connu de telles dispositions?

J'eus quelque peine à dissimuler mon étonnement. Décidément, c'était un tic chez lui, une obsession. Néanmoins, je voulus lui répondre, dire qu'évidemment, je pourrais... Mais il ne m'en laissa pas le temps.

— Tout à l'heure, tout à l'heure. Nous en reparlerons. Pour l'instant, nous avons mieux à faire. Où en étais-je? Ah! oui, à mon départ pour l'Indo-Chine.

— Je serais curieux de savoir, dis-je, de quelle façon a procédé M. Barbaroux pour t'expédier là-bas.

Raphaël ne me répondit pas. Il s'était levé et avait gagné son cabinet de travail, qui s'ouvrait de plain-pied sur la véranda. Je le vis ouvrir successivement plusieurs tiroirs d'un secrétaire. Il cherchait quelque chose qu'il ne trouva pas tout de suite. Je mis à profit ce court répit pour faire mon examen de conscience et constater que *Kompong-Thom* et *Connaissance de l'Est* avaient peut-être fini par compromettre un peu la faculté d'assembler les idées selon les règles éternelles de la logique.

— Dire qu'à Mont-de-Marsan, pensais-je, je touche une indemnité de huit cents francs pour faire à l'Ecole primaire supérieure un cours de morale et d'hygiène, qui n'a été jusqu'à ce jour qu'une longue vitupération contre l'alcoolisme !

Raphaël revint comme je commençais sérieusement à me reprocher d'avoir volé cet argent. Il tenait à la main une feuille de papier qu'il me mit sous le nez.

— Lis, dit-il simplement.

J'obéis. Le papier en question, à en-tête du Gouvernement Général de l'Indo-Chine, était l'ampliation d'un arrêté de nomination. Voici exactement quels en étaient les termes et les visas :

Le Gouverneur Général de l'Indo-Chine (1),
Vu le décret du 26 *février* 1901,
Vu la proposition du Directeur de l'Ecole française d'Extrême-Orient,

Arrête :

Article 1er

M. Saint-Sornin (Raphaël-Marie-Léonce), Docteur ès lettres, licencié en droit, est nommé

(1) Aux gens qui s'étonneraient de la précision dont fait preuve, en l'occurrence, ma mémoire, je répondrais qu'il serait étrange que je ne connusse pas par cœur un document qui a été, en quelque sorte, la charte de notre commune félicité.

pour un an membre de l'Ecole française d'Extrême-Orient.

Article 2

Le Directeur de ladite école est chargé de l'application du présent arrêté.

Fait à Hanoï, le 8 *novembre* 192...

Je rendis son arrêté à Raphaël.

— L'Ecole française d'Extrême-Orient! Si j'avais pu penser à cela! Elle est réellement bien bonne. C'est M. Barbaroux qui t'a fait nommer là-bas?

— Qui veux-tu que ce soit? Tu t'imagines peut-être que c'est moi qui ai sollicité cette nomination? Figure-toi qu'il y avait à peine trois semaines que j'étais de retour à Lyon, quand un matin... Mais, réellement, j'ai scrupule à te raser avec ces vieilles histoires. Tout cela t'intéresse-t-il donc?

Je pensai : « Je connais quelqu'un qui serait bien attrapé si je lui disais : « Hum! Pas outre mesure. » Mais j'étais bien incapable d'une telle réponse, d'abord parce que je n'aime pas peiner les gens, surtout mes amis, et ensuite parce que, répondant de la sorte, j'aurais menti. Ce fut vraiment en toute sincérité et avec une chaleur très réelle que je l'assurai de mon désir de connaître le circonstances de son départ et de son séjour en

Indo-Chine. Que la transcription que je tente de ses confidences n'en soit qu'un écho bien froid, il ne faudra pas, hélas! trop s'en étonner. Je n'ai pas, moi, à ma disposition, comme l'avait ce soir Raphaël, cette atmosphère d'enthousiasme que crée un verbe jeune et passionné, et à laquelle n'est pas étrangère la dégustation simultanée des vins les plus propices et des liqueurs les plus adéquates.



Il y avait dix bonnes minutes qu'un maître d'hôtel, aussi noble et douloureux qu'un membre de la Chambre des Lords, était venu nous avertir que le dîner était servi.

Raphaël se leva.

— Si nous passions à table, dit-il. Nous y serions aussi bien qu'ici pour causer, et il est neuf heures.

Causer! Causer! Il appelait causer un soliloque qui devait durer jusqu'à près de minuit.

Je ne m'aventurerai pas dans une description de cette salle à manger. Qu'il soit dit une fois pour toutes qu'elle témoignait, comme toutes les autres parties de la villa que je connaissais déjà, du même luxe formidable et déconcertant. Je me borne à noter à son propos un détail caractéristique : parmi les motifs de son ornementation, le lotus, la

sublime fleur brahmanique, surgissait partout en une sorte de motif émotionnant. Les ampoules électriques avaient sa forme, ainsi que les innombrables cristaux dans lesquels brillaient des vins mystérieux. C'était également de ses pétales que la nappe était parsemée.

Raphaël s'aperçut que j'avais remarqué ce détail. Il sourit.

— Une fantaisie de ma femme, dit-il. Mais tu comprends mieux maintenant, peut-être, le nom de notre villa.

— *Villa Tevada?* Les Tevadas, ce sont bien les divines servantes des dieux, dans le paradis d'Indra?

— Allons, allons, à merveille. Tout à l'heure, tu te calomniais à plaisir. Je suis sûr à présent qu'on pourra faire quelque chose de toi.

— Et moi, pensai-je, je suis plus sûr encore que c'est décidément chez des toqués que la destinée m'a envoyé. Après tout, que m'importent leurs excentricités! Ils en ont les moyens. Il y a en effet dans cette aventure une chose qui domine tous les dérèglements de l'imagination, c'est la fortune du vieux Barbaroux. Laissons-nous faire. Une précaution, pourtant : je crois que si je ne veux pas, d'ici une demi-heure, déraisonner moi aussi, il serait

grand temps, quand on me servira à boire, de mettre un peu le holà.

J'essayai, mais sans grand résultat. Ces diables de larbins avaient des instructions précises. Les verres étaient remplis sitôt que vidés. Et ils étaient taillés dans une matière si précieuse qu'on éprouvait une véritable volupté à les tenir dans la main.

— Je t'assure, essayai-je de dire néanmoins, comme une buire scintillant d'un nouveau breuvage s'avançait menaçante vers moi, il serait peut-être prudent...

Je sentis que mon ami allait se fâcher.

— Laisse-moi tranquille. Un vin de l'année, un vin d'enfant, doux comme du petit-lait ! Et puis, je te donne un conseil : si tu veux être en bons termes avec ma femme, il faudra paraître apprécier sa cave mieux que tu ne le fais ce soir. Elle y tient presque autant qu'à ses lotus et à ses bouddhas. Entre parenthèses, que dis-tu de celui-ci ?

Il me désignait, dans un coin de la salle, une merveilleuse statue qui avait frappé mon attention dès le début du dîner. Le dieu méditait, accroupi au sommet d'une tour formée par l'enroulement des anneaux d'un gigantesque serpent.

— C'est le bouddha sur naga, dis-je. Un des plus beaux spécimens de l'art khmer, sans doute.

A ces mots, le visage de Raphaël exprima le plus complet ravissement.

— De mieux en mieux! Puisque, du premier coup, tu distingues un bouddha khmer d'un bouddha indien, je peux te promettre... Mais ne mettons pas la charrue avant les bœufs. Où en étais-je de mon histoire, quand on est venu nous chercher pour dîner?

— Tu me parlais de tes nouveaux démêlés avec M. Barbaroux, une fois que tu as été docteur ès lettres.

— Parfaitement. J'étais donc de retour à Lyon depuis quatre mois. Annette et moi commencions à éprouver plus que de l'inquiétude. Son père ne faisait pas la moindre allusion à la date de notre mariage. Chaque jour, nous nous jurions de lui en parler. Le moment venu, nous n'osions plus, ou, si nous osions, il détournait habilement la conversation. Cela dura jusqu'en novembre. Or, un matin du début de ce mois, je reçois l'ampliation de l'arrêté que je viens de te montrer et qui m'expédiait en Indo-Chine. Je me frotte les yeux, croyant à une erreur, à une similitude de noms, encore que les Raphaël Saint-Sornin, docteurs ès lettres, doivent être assez rares. Mais, vite, il fallut me rendre à l'évidence. C'était de moi qu'il s'agissait. Voici comment le père Barbaroux s'y était pris. Je venais à

peine de subir les épreuves de mon doctorat qu'il s'en était allé, l'exécrable vieillard, trouver un homme politique illustre de la région, son meilleur ami, qui était lui-même comme par hasard le meilleur ami du Gouverneur Général de l'Indo-Chine. Il lui avait parlé de mon désir très vif d'être nommé à l'Ecole française d'Extrême-Orient. Comment une telle idée avait-elle pu venir à ce soyeux, c'est ce que j'en suis encore à me demander. Avoue que le bonhomme est infernal. Le plus inouï, c'est que ma thèse, consacrée à un sujet d'histoire indo-chinoise, me créait comme par un fait exprès les titres les moins discutables à cette désignation. Ah! ça n'avait pas traîné. Ce fut l'illustre homme d'État en personne qui tint à m'aviser. Il joignait à l'ampliation de l'arrêté qui me nommait là-bas une lettre d'une amabilité dont il ne pouvait comprendre l'ironie. « J'avais, bien entendu, cher monsieur, lu votre remarquable étude sur l'évêque Pigneau de Behaine, digne émule et prédécesseur de notre Paul Bert. En contribuant à faciliter votre désignation pour l'Ecole française d'Extrême-Oritent, il m'a été particulièrement agréable de prouver que l'admiration indéfectible que nous inspire l'œuvre du grand radical ne nous fait pas sous-estimer l'œuvre du grand catholique. » Et allez donc, en avant les cuivres! Tu t'ima-

gines mon exaspération. Mais que pouvais-je faire? Accepter encore.

— Accepter, dis-je résolument. C'est ce que fit Jacob en semblable occurrence. Et, à la fin, il a eu Rachel.

— Et Lia, par-dessus le marché, dit Raphaël en riant. C'est égal, nous étions dans la douleur que tu penses, devant la nouvelle épreuve que nous imposait ce nouveau Laban. Nous résolûmes, Annette et moi, de nous incliner une fois encore, mais nous jurâmes en même temps que ce serait la dernière. La moitié de la ville était déjà au courant de nos projets; nous y mîmes l'autre moitié. Le jour de mon départ, quand j'embrassai Annette devant la foule d'amis et de parents venus m'accompagner, il était désormais impossible à quiconque de contester notre qualité de fiancés. Le père Barbaroux était lié. A Lyon, comme partout ailleurs, on a le respect de la parole ainsi publiquement donnée.

Je ne sais pas si tu as voyagé depuis que nous ne nous sommes vus. Moi, c'était la première fois que je partais pour un trajet de quelque importance. Ne crains rien, je ne te raserai pas avec des descriptions d'escales. Djibouti, Colombo, Singapour? La belle affaire. La Compagnie des Messageries Maritimes a pris soin de faire éditer pour chacun de ces ports d'excellentes brochures qui vous

dispensent d'y descendre. Tu seras bien assez renseigné, pour le surplus, en sachant qu'à Djibouti, les indigènes essaient de vous refiler des dents d'espadon, à Colombo des petits éléphants d'ébène, et à Singapour des cannes de jonc enveloppées de papier de soie. Au lieu d'aller à terre risquer d'attraper une insolation, il vaut mieux, tu vois, rester à bord, dans un fumoir frais et sombre, devant un whisky bien frappé.

Le paquebot sur lequel j'avais pris place allait au Japon. Pour me rendre à Hanoï, siège de cette fameuse Ecole française d'Extrême-Orient, il me fallait donc le quitter à Saïgon, et m'embarquer sur le *Claude-Chappe,* qui est le navire chargé de la navette entre ces deux villes.

Nous venions à peine de mouiller dans la rivière de Saïgon, et j'étais en train d'examiner avec méfiance cette eau café au lait dans laquelle pendent d'inquiétantes verdures bleuâtres, lorsqu'un planton me remit une lettre.

C'était le Gouverneur de la Cochinchine, avisé de mon passage par le Gouverneur Général, qui me priait à déjeuner. L'invitation était pour une heure, mais il me demandait d'arriver en avance de quelques minutes. Il avait, disait-il, à causer avec moi.

Plus fier que je ne voulais me l'avouer de

me sentir devenu une manière de personnage officiel, je me présentai au Gouvernement à midi et demie.

— J'ai à vous faire part, me dit mon hôte, d'une nouvelle qui ne manquera pas de vous surprendre. Vous n'allez pas à Hanoï.

— Comment cela? demandai-je, sur un ton plus étonné que déçu.

— Voici. Un de vos collègues, M. Teyssèdre, conservateur du groupe des monuments d'Angkor, vient de demander et d'obtenir un congé pour raisons de santé. Il doit partir à la fin de la semaine. Une décision du Gouverneur Général, rendue sur la proposition du Directeur de l'Ecole, vous a désigné pour le remplacer pendant son congé.

— Ah! Et combien de temps dure ce congé?

— Un an. M. Teyssèdre en a le plus grand besoin. Il y a plusieurs années qu'il est ici. Le climat l'a un peu éprouvé. On vous a nommé à sa place. C'est tout à votre honneur. Vous connaissez sans doute le décret du 26 février 1901, qui réglemente l'Ecole française d'Extrême-Orient?

— J'ai eu vingt-huit jours de traversée pour le lire, fis-je avec un geste excédé.

Le Gouverneur me regarda non sans curiosité. Je devais commencer à lui paraître un pensionnaire assez étrange.

— Eh bien, puisque vous connaissez ce

décret, reprit-il, vous devez savoir que le poste de conservateur du groupe d'Angkor est toujours confié à un membre *permanent* de l'Ecole. C'est donner une grande marque d'estime à un nouveau venu, simple membre *temporaire*, que de l'appeler à ce poste.

Il parlait sans cesser de m'observer, et sur un ton qui appelait visiblement mes confidences. Je m'empressai de lui donner satisfaction.

— Monsieur le Gouverneur, me permettez-vous de vous poser une question?

— Faites.

— Considérez-vous, pour votre part, cette désignation comme une faveur?

Il sourit.

— Hum! A mon tour de vous interroger. Connaissez-vous quelqu'un, à Hanoï?

— Absolument personne.

— C'était à peu près mon impression. Eh bien, je vais sans doute me mêler de ce qui ne me regarde pas, mais laissez-moi vous dire qu'il vaut mieux pour vous que vous n'alliez pas à Hanoï.

— Et pourquoi?

— Vous n'y seriez peut-être pas accueilli avec toute la cordialité...

— Je voudrais bien qu'on m'explique...

— Je vous parle en toute franchise. Je crois

savoir que votre nomination comme membre temporaire n'a pas été vue là-bas d'un très bon œil par tout le monde.

J'eus envie de m'exclamer : « Et par moi, donc! Si vous saviez! » Mais c'eût été l'obligation d'entrer dans un interminable récit.

— Soyons net, me bornai-je à dire : on me nomme à un poste de choix pour se débarrasser de moi.

— Je mentirais en vous affirmant absolument le contraire.

— Je serais assez heureux de savoir ce qu'on me reproche, fis-je, soudain vexé. Je suis docteur ès lettres, licencié en droit. Plusieurs de ces messieurs de l'Ecole auraient peut-être de la peine à en dire autant.

— Vous vous égarez. On ne conteste pas vos titres. On vous tiendrait plutôt rigueur...

— De quoi?

— De vous être imposé en faisant intervenir des appuis politiques tout-puissants.

— Ah! ça, par exemple, c'est le bouquet, murmurai-je avec amertume.

— Vous comprenez, ces messieurs avaient sans doute un autre candidat. Vous lui avez passé sur le dos. Ils vous en gardent un peu de ressentiment.

— Et c'est pour ce motif qu'ils m'envoient occuper un emploi dont ils considèrent l'importance comme capitale? Drôle de façon de

comprendre la sauvegarde des intérêts dont ils sont chargés.

Le Gouverneur hocha la tête.

— Vous êtes jeune dans l'administration, dit-il. Tout cela se tassera. Apprenez à ne voir les choses que par leur bon côté. Vous allez à Angkor au lieu d'aller à Hanoï. Vous y serez beaucoup mieux. Pas de vie mondaine caricaturant celle de France. Pas de petits camarades. La liberté totale au sein d'une nature splendide. Ah! si j'étais à votre place... Allons, croyez-moi, souriez à votre destinée.

— Monsieur le Gouverneur, croyez que je n'oublierai pas votre amabilité. Quand dois-je partir?

— Bon, voilà qui va mieux. Partir? Mais dans le courant de la semaine. Rien ne presse. Il y a environ cinq cent soixante kilomètres d'ici à Angkor. Vous les ferez en deux étapes. Je mettrai, bien entendu, une automobile à votre disposition. A Phnom-Penh, mon collègue, le Résident Supérieur du Cambodge, qui sera prévenu, vous accueillera. Voyons, quittez cet air chagrin.

— Je vous remercie, monsieur le Gouverneur. Puis-je partir demain matin?

— Demain matin? Ce n'est pas gentil. Je tiens à vous garder un peu, à vous faire voir Saïgon, qui en vaut la peine. Tenez, justement, il y a aujourd'hui soirée au Gouvernement.

Vous avez peut-être remarqué tout à l'heure dans la rade deux cuirassés américains, le *Nevermore* et le *Notrumps.*

— Je les ai remarqués.

— Ce sont les deux plus belles unités de la division des Philippines. C'est en l'honneur de leur chef, l'amiral Jeffries, que je donne cette fête. Vous y assisterez. Le spectacle vous amusera. C'est promis?

Je promis. Par pure politesse, je te le jure.

Un boy vint annoncer sur ces entrefaites l'arrivée des premiers invités. Le Gouverneur se leva, puis, se ravisant :

— A propos, il y aura peut-être à cette soirée votre prédécesseur, M. Teyssèdre, qui s'embarque demain, et qui est invité. Je le connais, il est fort capable de vous pousser des colles. Etes-vous un peu au fait de l'histoire d'Angkor?

— Je n'en sais exactement pas un traître mot.

— Il me semblait cependant que votre thèse était consacrée...

— Monsieur le Gouverneur, ma thèse était consacrée à Monseigneur Pigneau de Béhaine et à l'Empereur Gia-Long. Or, ces deux personnalités sont mortes respectivement en 1798 et 1820. La découverte des ruines d'Angkor est postérieure d'une trentaine d'années à la

seconde de ces dates. Je n'avais en conséquence pas à m'ocuper...

Il s'inclina.

— Excusez-moi, j'oubliais que la spécialisation est le premier principe de la science historique contemporaine. Il convient toutefois de ne pas perdre de vue l'éventualité que je vous ai signalée. Prenez donc ceci, et ceci, deux excellents petits livres sur Angkor et ses ruines. Vous les parcourrez cet après-midi.

— Cet après-midi! Mais j'aurai à peine deux ou trois heures à ma disposition.

Il haussa les épaules.

— C'est plus de temps qu'il n'en faut, dit-il.

Le Gouverneur avait raison. Vers cinq heures, ayant fait un peu de sieste, je me trouvais en possession de l'essentiel des renseignements recueillis jusqu'à ce jour sur l'histoire d'Angkor. Je savais que cette cité a été fondée à une date qu'on ne peut préciser, par un peuple dont on ignore les origines, et que sa décadence a eu lieu sept ou huit cents ans plus tard, le tout correspondant à peu près à l'époque qui chez nous va de Charlemagne à Jeanne d'Arc. Je savais encore que l'art auquel ses monuments doivent être rattachés est l'art indien, à base d'influence grecque, à moins que ce soit l'art chinois, à base d'influence thibétaine. Je savais enfin que le culte pratiqué

dans ses temples fut le culte brahmanique, ou peut-être le culte bouddhique, et plus vraisemblablement un mélange de l'un et de l'autre. Fort de ces divers syncrétismes, et désireux de me donner un peu de bon temps, je décidai d'aller prendre le frais rue Catinat, sur la terrasse de ce fameux Café Continental, illustre à juste titre dans tout l'Extrême-Orient. Je rencontrai là une foule de gens charmants, qui me firent le meilleur accueil, et se déclarèrent ravis de la façon dont, le verre en main, je leur tins tête. J'en perdis un peu de ma mauvaise humeur contre le père Barbaroux et l'archéologie khmère, de sorte que, vers neuf heures, ce fut en chantonnant un petit refrain lyonnais que je revêtis mon smoking et montai dans l'automobile qui devait me conduire au Palais du Gouvernement.

Il était somptueusement éclairé quand j'y arrivai. L'électricité faisait jaillir de l'ombre les grands arbres mystérieux chargés de fleurs inattendues. L'escalier d'honneur regorgeait d'uniformes, d'épaules nues...

J'errai quelques minutes à travers les salons, jusqu'à ce qu'un officier d'ordonnance me conduisît au Gouverneur.

— Enchanté de vous retrouver. Avez-vous vu M. Teyssèdre?

— Pas encore.

— Tâchez que la transmission des pouvoirs

ne soit pas trop aigre. Mon métier est d'adoucir, d'huiler... D'ailleurs, ce n'est pas de cela qu'il s'agit. Il va peut-être y avoir une modification dans votre voyage.

— Ah! fis-je, déjà sur mes gardes.

— Voyons, ne vous mettez pas en boule. On ne vous veut que du bien. Ecoutez-moi. Dépêchons-nous. J'ai à peine cinq minutes avant les hymnes nationaux.. Voici. L'amiral Jeffries a à bord du *Notrumps* sa cousine, Mrs. Webb, oui, c'est cela, Mrs. Maxence Webb. Il la promène sur son vaisseau amiral, elle et ses serviteurs, depuis Manille et Honolulu. C'est ainsi. La flotte de l'Union a sous ce rapport des latitudes qui n'ont rien de commun avec ce qu'on entend, d'ordinaire, par ce terme, dans la marine.

— Je ne vois pas...

— Vous allez voir. Cette dame a manifesté le désir de connaître la Cochinchine, le Cambodge. Je crois un peu que c'est pour lui être agréable que l'amiral me rend cette visite, qui va coûter quelques millions de dollars aux U. S. A., et à mon budget les illuminations que vous pouvez contempler. Il la reprendra, dans trois semaines. D'ici là, elle va à Angkor. Je lui ai parlé de vous. Elle s'est offerte à vous emmener. Croyez bien que ce n'est pas dans le but d'économiser l'essence du Gouvernement que je vous conseille d'accepter. Mais

vous serez mieux dans sa splendide automobile que dans celle que je me préparais à mettre à votre disposition. Qu'en dites-vous?

— Je dis, monsieur le Gouverneur, que j'aime autant être mon maître, et partir seul.

— A votre aise. Laissez-moi cependant vous dire que si j'étais à votre place... Enfin, comme vous voudrez. Capitaine, faites le nécessaire pour que l'automobile de M. Saint-Sornin soit prête après-demain matin, à six heures.

— Tous mes remerciements, monsieur le Gouverneur.

— Du moins, promettez-moi, quand Mrs. Webb arrivera à Angkor, de la recevoir et de la piloter.

— Elle aura la primeur de la science toute fraîche que je vous dois, dis-je en riant.

— Merci. Je compte sur vous. Bon, voilà l'hymne américain.

Il me quitta précipitamment, et je fus, de façon automatique, emporté par le flot des invités qui se pressaient vers le perron pour assister à l'entrée des états-majors.

Je n'oublierai jamais cette minute. J'étais sur la droite du perron, entre un lieutenant d'infanterie coloniale et un dignitaire annamite engoncé dans sa tunique de noire soie luisante. Aux ultimes mesures de l'hymne allié succédaient les premières notes de la *Marseillaise*. Au plafond ruisselant de lumières, des myria-

des de petits lézards mordorés se poursuivaient.

L'Amiral gravissait les dernières marches de l'escalier. Derrière lui se pressait la cohorte noire et or de ses officiers en grande tenue. Au milieu d'eux, j'aperçus une femme, grande et mince, tout en blanc...

C'était la première fois, depuis le début de son récit, que Raphaël s'interrompait de la sorte. Il avait l'air de m'avoir oublié. Son verre était devant lui, encore rempli.

— Une femme? Mrs. Webb, sans doute?

— Oui, murmura-t-il, Mrs. Maxence Webb.

— Et... alors?

— Alors, il se passa ce que tu peux imaginer : devant ma maladresse de tout à l'heure, je restai atterré, stupide.

— Elle était donc si belle que cela?

Son œil me foudroya presque.

— Belle? Plus belle que tu ne peux savoir. Je demeurais là, comme un enfant, à la regarder, à me répéter : « Voilà donc celle avec qui je viens de refuser... Ah! Comment faire? Comment rattraper... »

— Toi, tu es bien resté le même, m'écriai-je. Toujours le Raphaël de la rue Guénégaud. Je ne connais pas la suite de ton histoire, mais je suis tranquille. Tu auras bien fini...

Il sourit. Je souris. Nous éclatâmes de rire.

— Dis donc, fis-je, vidant d'un trait mon verre, sais-tu qu'il est heureux que Mme Saint-Sornin ne soit pas là, à nous écouter. Elle pourrait trouver...

Il sembla sortir d'un rêve.

— Ma femme? Oh! Tu ne la connais pas. Elle a l'esprit le plus large. Elle ne se choquerait pas, au contraire.

— Au contraire?

Je le regardais non sans surprise. Mais il ne me voyait plus. Il était revenu à son évocation.

— Après tout, pensai-je, je suis bien bon de me formaliser. Ça les regarde. C'est égal, voilà une petite Lyonnaise qui me paraît s'être bien vite mise à la page.

Et j'étais loin d'être au bout de mes étonnements.

II

Une maison en pierre toute jolie
Dans tous ses détails
Est laissée pour mettre des marchan-
[dises
Et des objets à vendre ou à échanger;
On va et on vient,
S'empressant, nombreux.
C'est à cause de la protection des Fran-
[çais.

SVAI-MUY-MEK.

— Que dis-tu de cette brandade de morue aux oranges? me demanda Raphaël. C'est un des triomphes de notre chef. Ferdinand a ses défauts, mais on ne peut nier que, comme cuisinier... C'est ma femme qui l'a révélé à lui-même. Il tenait un tout petit restaurant, près du parc de la Tête-d'Or, et il passait ses journées seul et triste devant ses tables désertes, à douter de lui.

— Mes compliments sur Ferdinand, comme sur tout ce que j'ai vu et goûté ici, fis-je. Vraiment, tu n'es pas à plaindre, tu sais.

Il écarta les mains d'un geste qui pouvait

signifier : « C'est si simple! » ou encore : « Pourquoi ne t'arranges-tu pas comme moi? »

— Tu en as de bonnes! murmurai-je avec un pâle sourire.

— J'en ai de bonnes! qu'est-ce que cela signifie? Ce qui m'est arrivé aurait pu aussi bien...

— Permets-moi d'en douter. Remarque, d'ailleurs, mon vieux Raphaël, qu'il n'y a dans mes félicitations aucun arrière-goût amer. S'il est quelque chose que j'envie chez toi, c'est moins ta richesse que la façon dont je te sens dorloté, soigné. Ah! Il me semble que je n'ai jamais aussi bien compris que ce soir que ce n'est pas drôle d'être seul.

— Marie-toi.

Je haussai les épaules.

— Le moyen? Il n'est pas donné à tout le monde d'épouser comme toi quelqu'un qui vous apporte des millions. Je ne peux prétendre qu'à une femme sans fortune. Or mon traitement est à peine suffisant pour moi seul. Sais-tu combien je gagne?

— Je préfère ne pas le savoir. Mais ton raisonnement est trop exclusif. Il n'y a pas que des femmes riches et des femmes pauvres. Il en est une troisième catégorie.

— Laquelle?

— Celles qui travaillent. Tiens, moi, si je ne m'étais pas marié comme je l'ai fait, j'aurais

très bien admis d'épouser une femme exerçant un métier, ayant une situation indépendante. J'ai un ami qui est un des gros avocats de Paris — c'est mon avocat, d'ailleurs. Eh bien, sa femme travaille. Elle tient un commerce de luxe. Et lorsque ses gains annuels dépassent le total des honoraires de son mari, celui-ci est loin de s'en trouver humilié.

— Oui, sans doute. Mais ces gens-là sont à Paris.

— Et puis?

— Moi, pour pouvoir habiter Paris, il me faudrait...

— Quoi?

— Quitter l'Université.

— La belle affaire. Elle te doit plus que tu ne lui devras jamais.

— En outre...

— En outre quoi? Tiens, tu te fais des montagnes de tout. Laissons cela. Pour le moment...

— Oui, dis-je, un peu pincé. Laissons cela. Continue ton histoire. C'est plus intéressant.

Il me regarda d'un air de pitié.

— Tu ne comprends rien, dit-il. Et il est vrai que pour l'instant tu ne peux pas comprendre grand'chose. Quand mon histoire, comme tu dis, sera terminée, tu t'apercevras peut-être qu'elle a une portée générale. Nous songerons alors à en tenter une application à

ton cas paruculier. En attendant, borne-toi à te rappeler ce que je t'ai dit au début : je te tiens, je ne te lâche plus. Reprends donc quelques quartiers d'orange. Autrement, comment veux-tu que ta brandade passe? Donatien, voyons, c'est insupportable. On meurt de soif ici. Quand madame n'y est pas, c'est toujours la même chose. Nous disions donc...

— Tu en étais à cette soirée, au moment de l'arrivée de...

— Ah! oui; parfaitement Tu me permets de fumer, hein? Fais-en autant, si ça te dit.

— Merci. Jamais pendant les repas, ni au lit.

— A ton aise.

Il alluma une cigarette et poursuivit son récit.

D'après la façon dont je viens de te parler d'elle, tu serais en droit de conclure que je cherchai immédiatement à me faire présenter à Mrs. Webb. Erreur! Grave erreur! Non seulement je ne sollicitai pas cette présentation, mais encore je fus un des premiers à quitter le Palais du Gouvernement. Je n'eus même pas la présence d'esprit de courir auprès du Gouverneur, de lui glisser en hâte : « Pour Dieu, admettez que je n'aie rien dit. Décommandez mon automobile. Remerciez cette adorable femme de vouloir bien consentir... Affirmez-

lui... » Rien, je n'ai rien fait de tout cela. Je n'ai pas osé. Cela t'étonne de ma part, dis-tu? Mon cher, les hommes les plus entreprenants ne sont que des timides qui crânent. Tu crois que ce n'est pas mon cas? Tu te trompes.

Je partis donc, désespérant de lui parler, vexé de voir la foule d'idiots qui l'entouraient, qui se disputaient la faveur de la faire rire, de la faire danser. Sans songer le moins du monde à célébrer par une orgie de couleur locale cette première nuit passée sur la mystérieuse terre d'Asie, je regagnai ma chambre, furieux. Son image collabora avec les moustiques pour m'empêcher de fermer l'œil. Le lendemain, au Continental, chez les changeurs chinois, aux magasins Charner où je fis une ample provision de tissus blancs, partout, je ne songeai qu'à Mrs. Maxence. J'avais beau me répéter que son arrivée à Angkor ne serait pas, ne pouvait être de beaucoup postérieure à la mienne, je ne parvenais pas à ne pas regretter cette route que j'aurais pu parcourir en sa compagnie, ces incidents de voyage si souvent fertiles en conséquences imprévues et fécondes. Bref, j'étais dans un étrange état d'énervement, d'exaspération. Inutile de te dire, d'ailleurs, que cette crise inattendue ne me fit pas oublier mon devoir, et que je commençai ma journée en allant à la poste me renseigner sur la date d'arrivée du premier courrier de

France. Mais il n'y avait de bateau annoncé que pour la semaine suivante. En mettant les choses au mieux, c'était quinze jours qu'il me fallait attendre avant de pouvoir espérer recevoir une lettre d'Annette.

La nuit suivante, je dormis un peu mieux. A six heures, militairement, l'automobile mise à ma disposition par le Gouverneur se rangeait devant ma porte. Deux corrects petits Annamites, frais émoulus de l'école des mécaniciens de Saïgon, se tenaient de chaque côté de la portière ouverte, ayant déjà chargé mes bagages. Je montai, et nous nous élançâmes à toute vitesse à travers le matin vert pâle.

Il y a environ deux cent quatre-vingts kilomètres de Saïgon à Phnom-Penh, capitale du Cambodge et terme de ma première étape. Je commençai par bénir l'allure de l'automobile, qui faisait de son mieux pour m'épargner la vue de l'horrible paysage que nous étions en train de traverser, ces interminables étendues de boue noirâtre, d'où émergent une infinité de petits piquets symétriques, qui sont des plants de riz. De temps en temps, il y avait un piquet plus grand, qui était un marabout, sorte d'ignoble échassier au plumage galeux, et de temps à autre, un piquet plus grand encore, qui était un homme. Celui-ci, chose inouïe, pêchait à la ligne, et, chose plus inouïe, il avait l'air de prendre du poisson, tandis que l'eau à

laquelle il arrachait cette proie bizarre continuait à demeurer invisible. Il régnait sur ce panorama cauchemardesque une lumière blafarde, tombant d'un ciel d'étain derrière lequel glissait un soleil qu'on ne voyait pas, mais qu'on sentait de force à assommer l'imprudent qui aurait, une seconde, retiré son casque.

Il pouvait être dix heures. L'ignominie de ce spectacle m'avait fait oublier Maxence, et par contre j'étais en train de maudire comme il convient ce scélérat de père Barbaroux, bien tranquille dans son fauteuil Empire, entre Saône et Rhône, alors que, de par sa volonté, je battais au milieu de cet enfer le rappel de tous les miasmes du paludisme... Soudain, comme par enchantement, tout changea.

Tout changea. J'eus la stupéfaction de voir en quelques instants cette immensité humide et lépreuse faire place à une des natures les plus agréables du monde. Les noires plaines marécageuses devinrent des prairies étoilées de colchiques et de cyclamens. La boue se transforma en aimables étangs fleuris de lotus et de lentisques. Sur leurs bords, au lieu des hideux marabouts, se promenaient nonchalamment de grands oiseaux blancs, dont les uns, veinés de rose, étaient des flamants, et les autres, casqués de rouge, des grues Antigone. Les misérables petits pêcheurs fiévreux

s'étaient changés en paysans rieurs, dont la vêture plus que primitive laissait apercevoir les beaux corps acajou. Nous venions d'entrer au Cambodge.

J'ordonnai au chauffeur de ralentir. On n'a pas le droit de porter le désarroi dans l'Eden avec du cent kilomètres à l'heure, et c'était l'Eden, vraiment, ce paysage sur lequel brillait le soleil subitement réapparu. Des vols d'aigrettes s'éparpillaient à l'horizon vermeil. Nous dépassions des groupes de bonzes en robes safran qui se dirigeaient avec sérénité vers des pagodes cornues dont les faîtes dorés surgissaient de tous côtés parmi les verdures. Des pagodes et des bonzes, je n'en ai jamais autant vus. Au royaume béni du bon roi Sisowath, les castes religieuses sont en aussi grand nombre que les fleurs et que les papillons, si bien qu'en plein XXe siècle nous avons ce scandale de voir le Cambodge en être encore à attendre, sans impatience, la venue d'un Gambetta Khmer.

Vers onze heures, je fus tiré de façon assez désagréable de ma béatitude. Depuis quelques instants, à plusieurs reprises, mes Annamites s'étaient retournés vers moi, répétant avec le même sourire souffrant une phrase que les cahots de la route m'avaient jusqu'ici empêché d'entendre. Je compris enfin. « Grosse

automobile a passe par là. » Me penchant un peu en dehors, je constatai qu'ils avaient raison. Des traces sur le sol attestaient le récent passage d'une voiture de fortes dimensions.

— Camion, peut-être?

Le chauffeur secoua la tête.

— Non, pas camion. Grosse automobile riche.

Patatras! Cette affirmation me replongeait dans le marasme dont un calcul spécieux m'avait permis de m'affranchir. « J'ai une excuse toute prête à mon refus d'avant-hier, avais-je pensé. Je dirai à Mrs. Webb que j'ai tenu à être à Angkor avant elle pour la recevoir. » Or, voilà que mon plan était à vau-l'eau, car, à n'en pas douter, c'était son automobile qui précédait la mienne. Dire que j'aurais pu partir la veille, au lieu de rester à cuire au bain-marie dans Saïgon!... Il me sembla subitement qu'une pluie de cendres se mettait à ensevelir l'univers.

Au contrôle du bac qui traverse le dernier bras du Mékong avant l'arrivée à Phnom-Penh, je n'eus plus de doute. Tandis que j'inscrivais mon nom sur le registre du passeur, j'y pus voir celui de Maxence. Elle avait franchi le fleuve le jour précédent. Elle avait vingt-quatre heures d'avance sur moi. Ma disgrâce était complète. Ce fut donc en proie à

l'humeur la plus exécrable que je fis mon entrée dans la capitale de S. M. Sisowath.

Le chauffeur, qui avait des instructions, me conduisit directement à la Résidence. Je fus accueilli sur le perron par le Chef du Cabinet du Résident Supérieur. Il excusa son chef, qui se trouvait pour l'instant en tournée d'inspection du côté de la frontière siamoise. Une heure sonnait. Nous nous mîmes immédiatement à table, dans une salle à manger fraîche et sombre, ornée d'immenses fleurs violettes, qui s'inclinaient à tour de rôle sous les palettes des ventilateurs.

— M. le Résident Supérieur va être navré, dit le Chef du Cabinet. Il tient tellement à être à Phnom-Penh quand y passent des visiteurs de marque. Il n'a pas de chance. Aujourd'hui, vous; hier, Mrs. Webb.

— C'est vrai, Mrs. Webb est passée hier.

— Elle a couché à la Résidence et est repartie ce matin, à la première heure.

— Elle doit être arrivée à Angkor, maintenant?

— Peut-être pas tout à fait, car elle avait l'intention de faire un crochet pour visiter les ruines de Sambor, qui se trouvent assez à l'écart de la route.

— En repartant après déjeuner, n'arriverai-je pas à temps pour la recevoir?

— Repartir après le déjeuner? Vous n'y songez pas. C'est du plomb fondu qui tombe à cette heure-là sur les savanes. Il est entendu que vous couchez ici.

Je m'inclinai, comprenant l'inutilité de toute résistance.

— D'ailleurs, Mrs. Webb sait que vous avez un peu de retard sur elle.

— Ah! vraiment, fis-je, elle vous a parlé de moi? Elle ne m'en veut pas?

— Pas le moins du monde. Elle compte, au contraire, beaucoup sur vous, là-bas, pour arriver à bien connaître les ruines, leur histoire. Ne craignez rien, elle parle admirablement le français. Figurez-vous que je lui ai déjà été présenté il y a quatre ans. Nous avons voyagé sur le même paquebot, de Saïgon à Marseille. Elle revenait du Japon. C'est une femme charmante. Et d'une simplicité! C'est rare, avec une fortune pareille. Elle doit à l'heure actuelle connaître du monde entier tout ce qui en vaut la peine. De Palmyre à Borobodour, des temples égyptiens aux pagodes japonaises, elle a tout vu; elle sait tout. Angkor lui manquait. C'est une chance pour elle que vous y arriviez à temps, et aussi pour nous. On ne peut pas se reposer sur le premier venu du soin de la guider.

D'un sourire assez emprunté je remerciai. Heureusement que j'avais encore une nuit

devant moi. Il devenait urgent de me mettre à l'étude de la question khmère.

Après la sieste, quand la chaleur fut un peu tombée, nous allâmes faire un tour dans Phnom-Penh. Le Chef du Cabinet m'avait prévenu que Sa Majesté se trouvant en excursion sur son yacht, je n'aurais pas l'heur de lui être présenté. Par contre, il me fit visiter à fond le palais, crème et or, et je fus admis à offrir mes hommages au grand éléphant blanc qui, dans le cérémonial de la cour, a rang de princesse du sang.

— Je pense, dit mon guide, que vous n'auriez pas été fâché d'assister à une séance des fameuses danses sacrées. Mais à cette époque de l'année, le corps de ballet est en vacances. Justement la majeure partie des danseuses se trouvent à Siem-Réap, tout près d'Angkor. Vous aurez l'occasion de les voir là-bas. Je vais demander qu'on fasse le nécessaire. Déjà à Phnom-Penh, c'est un spectacle passionnant. Songez à ce que cela peut être, la nuit, à la lueur des torches, sur l'immense parvis d'Angkor-Vat... Mrs. Webb ne regrettera pas son excursion. Maintenant, vous désireriez sans doute visiter le musée?

Je m'en défendis avec énergie. Je n'avais, tu t'en rends compte, aucune envie de me rencontrer dans un tournoi archéologique avec

le conservateur des antiquités de Phnom-Penh.

J'insistai pour me coucher de bonne heure. Le Chef du Cabinet m'accompagna jusqu'à la chambre qui m'était réservée.

— Je vous prierai de bien vouloir vous charger d'une commission, me dit-il. Mrs. Webb a oublié ce matin un des flacons de son nécessaire. Ayez l'amabilité de le lui rapporter.

Et il me désigna, sur l'étagère de la table de toilette, un petit flacon de vermeil.

Resté seul, je commençai par tirer de ma valise deux ou trois ouvrages que j'avais fini par découvrir chez les libraires de Saïgon et qui étaient consacrés au royaume dont les richesses étaient présentement confiées à ma garde. Tu te rappelles le baccalauréat, la licence, quelques heures avant l'oral. Voilà que j'étais, de nouveau, à la veille d'un redoutable examen. Des noms terrifiants et splendides dansaient devant mes yeux : Phiméanakas, Ta-Prohm, Pré-Rup, Bantéaï-Kdeï... Mon corps nu se couvrait de sueur. La fatigue fermait mes paupières. Au milieu de la chambre, le lit m'attirait, immense et blanc, le lit où avait reposé Maxence.

L'extrême fatigue est propice aux rêves compliqués. Qu'était-ce que cet endroit où je

me trouvais à présent? Une forêt ou un temple? N'étaient-ce pas des colonnades, ces arékiers, ces banians, ces cocotiers? Une femme tournait autour de leurs troncs, s'échappant toujours quand j'allais la rejoindre. Mrs. Webb, sans doute, mais une Mrs. Webb tour à tour blonde et brune. Puis, les feuillages s'écartaient pour laisser apparaître une face grimaçante. Je reconnaissais le père Barbaroux. Je l'entendais stigmatiser ma folie de ce qualificatif ironique : « Toqué! toqué! »

Je ne rêvais plus pourtant. J'allais et venais à travers la chambre. Les draps du lit défait traînaient à terre. Toujours, pourtant, toujours, la même injure : « Toqué, toqué! » retentissait. Je me dirigeai vers le côté d'où cela semblait venir.

Les fenêtres, en Indo-Chine, n'ont pas de vitres. La plupart d'entre elles sont garnies d'un châssis sur lequel est tendu un treillage métallique extrêmement fin, analogue à la toile d'un tamis, qui maintient au dehors les bestioles indésirables. M'approchant de ce rectangle sombre ouvert sur la nuit, j'aperçus mon insulteur. C'était un bizarre lézard cornu, de la grosseur d'un rat. Je voyais son hideux ventre blême, les ventouses de ses pattes collées contre le treillis. A intervalles réguliers, il gonflait son cou livide : « Toqué! toqué! » Ses rouges prunelles immobiles me regardaient.

D'une nuit à l'autre, celle-ci et la précédente, il se plaignait sans doute, ce lubrique monstre cornu, de n'avoir pas gagné au change.

J'éteignis l'électricité. Le rectangle de la fenêtre devint bleuâtre. Malgré les injures persévérantes du gecko, je parvins à m'anéantir dans un mauvais sommeil.

Tu ne peux savoir à quel point, succédant à ces affreuses nuits moites, les matinées de là-bas sont exquises. Une joie quasi enfantine anime les hommes, les bêtes, les fleurs. On a hâte de vivre le plus possible, avant le retour de la grande torpeur.

— Ne comptez pas faire les deux cent cinquante kilomètres qui vous restent à parcourir en une seule étape, me dit le Chef de Cabinet en me serrant la main. Déjeunez au bungalow de Kompong-Thom. Il y a des chambres; offrez-vous-y une bonne sieste, et vous serez à Angkor vers six heures. C'est le meilleur moment. Mon souvenir respectueux à Mrs. Webb, et bon voyage.

Bon voyage! Hum! Je n'ai jamais beaucoup aimé ce genre de souhait.

Sitôt franchi le Tonlé-Sap, qui est le bras le plus important du Mékong, j'eus la sensation de pénétrer dans un nouvel univers. Plus de villages, plus de maisons. La véritable nature sauvage commençait. Les savanes brû-

lées, où fuyaient des antilopes éperdues, ondoyaient à perte de vue, alternant avec la sylve inextricable, la chaude sylve d'où s'envolent des paons et des coqs de pagode, la sylve où parfois un bruit inquiétant de branches brisées vient déceler une obscure présence, une présence qu'on aime mieux ne pas aller identifier.

Fatigué de voir se dérouler interminablement devant moi le ruban ocre de la route, j'avais fini par m'endormir. Je fus tiré de ma somnolence par une brutale embardée, suivie d'un choc.

— Qu'y a-t-il?

Mes deux Annamites étaient en train de tapoter le capot avec des gestes mélancoliques. D'une cahute toute voisine, une vieille femme de terre cuite sortit en se lamentant.

— Ce sera long à réparer?

Ils me répondirent par leur éternel sourire douloureux.

— Eh bien, fis-je avec humeur, me décidant enfin à descendre, il est encore heureux que cela ne nous soit pas arrivé en pleine savane. Il y a une maison, au moins, ici.

— Moussié, dit le mécanicien, qui était l'orateur de la troupe, s'il y avait pas eu maison, il y aurait pas eu cochon noir.

Et même temps, il extrayait d'entre les roues de devant le corps d'un jeune porc évi-

demment assez mal accommodé. La vieille se mit à gémir de plus belle.

— Bon, dis-je. Commençons par désintéresser la grand'mère, puisque nous avons besoin de son hospitalité. Combien faut-il lui donner, pour son cochon, à cette femme?

— Moussié donner cinq piastres, et N'Guyen faire grillades pour le déjeuner, pendant que moi réparer, et Moussié faire sieste dans *sala* cambodgienne.

— Comment? Vous avez l'intention de me faire déjeuner ici! Combien de temps doit-elle donc durer, cette réparation?

Tous deux déjà en manches de chemise, ils sourirent avec accablement pour me faire comprendre que ce serait long, très long. En désespoir de cause, je pénétrai dans la cabane, et commençai par retirer mon casque et mes lunettes noires. Je m'accroupis dans un coin, sur une natte sordide. Le fils de la maison, âgé de deux ans environ, et nu comme un ver rouge, ainsi que deux ou trois poulets déplumés, vinrent m'y faire leurs visites de politesse...

Vers trois heures de l'après-midi, nous pûmes repartir. Mais décidément il était écrit que je ne verrais pas ce jour-là l'étoile du soir se lever sur les ruines de la mystérieuse Angkor. Nous avions fait à peine une tren-

taine de kilometres qu'un nouveau choc se produisit. Cette fois, c'était d'un buffle qu'il s'agissait. Le chauffeur avait essayé de l'éviter, et il s'en était allé heurter un énorme rocher.

Furieux, j'interpellai les boys.

— Dites-moi, est-ce qu'il y a dans ce pays beaucoup d'autres espèces d'animaux que je ne connais pas encore?

Ils eurent ensemble le même geste navré pour m'indiquer le capot à demi défoncé. Le buffle s'était arrêté, et nous considérait avec de bons yeux compatissants.

Il était bien dix heures du soir quand je vis clignoter à l'horizon trois ou quatre lumières qui annonçaient Kompong-Thom, où je m'étais résigné, contraint et forcé, à passer la nuit. Là, un autre genre d'infortune m'attendait. La porte du bungalow était naturellement close. Mes boys la heurtèrent à plusieurs reprises avec violence. Enfin, elle s'ouvrit.

— Qu'est-ce que c'est encore? fis-je, pour couper court à une discussion qui tournait à l'aigre.

— Moussié, dit le mécanicien, en me désignant l'homme qui, debout sur le seuil, en défendait l'accès, lui mauvais portier Cambodgien, lui dire : pas de chambres.

— C'est ce que nous allons bien voir, fis-je exaspéré.

Et je saisis l'homme au collet.

— Pas de place, moussié, pas de place!

Il pleurnichait. Je criais. Les boys hurlaient. A nous quatre, nous faisions dans l'obscurité un vacarme infernal.

— Qu'y a-t-il? fit soudain une voix.

En même temps, une porte donnant sur le vestibule s'ouvrait. Une femme apparut, tenant un photophore. Je la vis, tout en blanc. La lumière du photophore jouant dans ses cheveux entourait son front d'une auréole rougeâtre.

— Mrs. Webb, murmurai-je.

— Oh! Monsieur le Conservateur d'Ankgor. Monsieur Saint-Sornin, je crois?...

— Oui, Madame.

— Je suis très contente, vraiment, très. Vous arrivez de Phnom-Penh?

— Oui, Madame.

— Et moi, de Sambor. Très intéressant, vraiment, très! Nous ferons route ensemble demain, d'ici à Angkor, n'est-ce pas? Mais vous vous disputiez avec le portier du bungalow. Il est idiot. Qu'y avait-il?

— Il ne veut pas me donner de chambre.

— Ah! Il est idiot, j'ai bien dit. Mais, quant à vous donner une chambre, il ne pouvait pas. Il n'y en a que trois et j'ai tout pris, pour

moi, pour mes chauffeurs cinghalais et pour ma femme de chambre coréenne. Entrez. Vous n'avez pas dîné?

— Madame....

— Entrez, vous dis-je. J'ai tout ce qu'il faut. D'ailleurs j'ai encore faim. Ces ruines khmères me creusent. Je souperai avec vous. Entrez donc.

— Que de remerciements, balbutiai-je, laissant d'émotion rouler mon casque sur le sol.

Elle souriait.

— Et pour les chambres, n'est-ce pas, dit-elle, nous finirons bien toujours par nous arranger.

*
**

Non, vois-tu, je ne comprendrai jamais ce qu'ont les gens à ne pas vouloir admettre que Kompong-Thom est le plus joli village de la terre. Sans doute, les berges de glaise de l'arroyo au bord duquel il est situé ne croulent pas sous une inutile débauche de végétation. Les marigots qui l'entourent ne sont pas non plus particulièrement salubres. Peut-être aussi y a-t-il un peu trop de moustiques et de mille-pattes. Mais qu'importe! Ce paysage a un je ne sais quoi qui me fait le préférer à tous les autres. Constantinople auprès de lui me paraît fade, Naples gris, Versailles obtenu... C'est bien mon droit, je pense.

As-tu connu de ces nuits où l'on ne cesse de souhaiter d'être au matin pour retrouver la vie tellement elle vous paraît belle? Telle fut pour moi la nuit de Kompong-Thom. A peine l'aube se mit-elle à poindre que je me trouvai debout. Je commençai naturellement par vouloir ouvrir les contrevents de ma fenêtre. Mais, même en m'y reprenant à plusieurs fois, je n'y parvins pas. J'entrevoyais à travers les barreaux des persiennes la chose qui m'en empêchait. Je la touchai du bout du doigt. C'était une sorte de sac grisâtre, gigantesque. Du cuir plissé, du caoutchouc, je ne savais pas.

Intrigué, je sortis et fis le tour du bâtiment.

— Ah! parbleu, je pouvais toujours pousser de toutes mes forces... Un éléphant!

Il était accoté contre la muraille. Ses petits yeux égrillards me souriaient. Il avait l'air très content du bon tour qu'il me jouait.

Justement, mes boys revenaient du marché, où ils étaient allés consulter les mercuriales du bétel et du poisson séché. Je les interrogeai.

— Qu'est-ce qu'il fait là, ce particulier?

— En vacances, Moussié.

— Quoi! En vacances?

— Oui, Moussié. Eléphant du roi Sisowath.

Et ils m'expliquèrent que la Cour de Phnom-Penh, trouvant ses éléphants trop

chers à nourrir, les envoyait une partie de l'année dans les provinces du nord.

— Eux manger petits arbres sauvages d'ici et aider nhaquès cambodgiens dans travaux agricoles.

— Comme les danseuses royales qu'on envoie à Angkor, alors?

— Oui, Moussié.

La pensée de tout ce petit personnel placé au pair par une majesté économe et débonnaire acheva de me remplir de joie.

— Et l'automobile? demandai-je.

Ils reprirent leur éternel sourire navré pour me signifier qu'elle était en bien, bien mauvais état.

— Elle ne pourra pas me mener jusqu'à Angkor?

La détresse du sourire s'accrut.

— Eh bien, tant pis, nous tâcherons de nous débrouiller sans elle.

A vrai dire, je prévoyais ce contre-temps, mais je n'étais pas fâché qu'on me le confirmât.

Soucieux néanmoins de ne rien laisser au hasard, j'allai faire un tour jusqu'au hangar sous lequel était garée l'automobile de ma compagne.

Là, je constatai que je pouvais être en repos. Mrs. Webb avait avec elle deux automobiles. La première, énorme, était construite

suivant tous les canons du luxe et de la vitesse. L'autre, plus modeste, n'en aurait pas moins suffi à remplir d'aise bien des gens cossus de chez nous. Elle devait, dans l'expédition actuelle, tenir l'emploi de camion, remplie à craquer qu'elle était de mallettes et d'objets de toutes sortes.

Demi-nus, les trois serviteurs cinghalais procédaient à leur toilette. J'eus l'agréable surprise de les entendre me demander des instructions.

— J'ignore les projets de Mrs. Webb. En tout cas, tenez-vous prêts à partir dans une heure.

Ils secouèrent la tête avec un certain scepticisme. Là-dessus, je les quittai, et m'en allai à travers le village pour essayer de dompter par un peu de marche la félicité trépidante dont je me sentais submergé.

Vers dix heures, l'opaque soleil déjà à son zénith commença à ensevelir bêtes et gens dans une somnolence morne. Maxence continuait à demeurer invisible. J'en conçus quelque inquiétude et me risquai à heurter à sa porte.

Je fus proprement éconduit par la femme de chambre coréenne.

— Maîtresse dormir. Pas falloir la réveiller. Autrement, terrible! Terrible!

A midi, l'un des Cinghalais, très digne avec

son peigne d'écaille, sa veste blanche et sa jupe écossaise, se mit à dresser deux couverts dans le vestibule, tandis que son collègue, ayant extrait d'un sac de toile bise un bloc de glace, entreprenait de le concasser.

— Eh bien, me dis-je, voilà un voyage qui s'annonce dans d'excellentes conditions. Après tout, je suis bien bon de me faire de la bile pour une question d'horaire. Nous avons onze mois devant nous. C'est égal, s'il était ici, quelle tête ferait le père Barbaroux, lui qui a certainement cru m'envoyer à la mort sans phrases, le vieux Belzébuth.

A une heure, Maxence survint. Elle était en culotte de piqué, et portait, sur de hautes bottes de maroquin, une jaquette de flanelle à longues basques. Elle avait à la main un grand feutre blanc dont elle s'éventait.

J'attendis, pour m'enquérir de sa santé. Je voulais savoir si elle m'appellerait par mon petit nom, afin de ne pas être en reste avec elle. Mais c'était mal connaître la réserve de cette robuste race américaine.

— Bonjour, Monsieur Saint-Sornin. Vous avez passé une bonne nuit, je pense?

— Excellente, Madame.

— Pourquoi vous être levé alors d'aussi bonne heure? Je vous ai entendu tourner et retourner dans tous les coins de la maison. Quand ce sont des domestiques, ça n'a pas

d'importance. Ils peuvent aller et venir, se disputer, renverser les meubles, on n'y fait pas attention. Mais des personnes libres, je ne sais pourquoi, ça n'est pas la même chose.

Je balbutiai quelques excuses, basées sur la nécessité où je m'étais trouvé d'aller prendre des nouvelles de mon automobile. Je ne manquai pas d'annoncer qu'elle était complètement démolie.

— Eh bien, mais qu'est-ce que cela peut faire, puisqu'elle est à votre Gouvernement, et que vous allez monter dans la mienne?

J'y comptais un peu, comme tu as deviné. Mais j'étais heureux d'en avoir de sa bouche la certitude, une femme aussi indépendante ayant fort bien pu, n'est-ce pas, changer d'idée dans la seconde moitié de la nuit.

D'ailleurs, elle m'avait déjà tourné le dos.

— Tamil, dit-elle à l'un des Cinghalais, donne-moi le gobelet et la glace pilée, puis ce flacon, puis cette bouteille, puis celle-ci, puis celle-là.

Je la regardais avec admiration baratter son mélange dans le gobelet d'argent.

— Trente-six, continua-t-elle, je sais faire trente-six cocktails, autant qu'il y a d'étoiles dans le drapeau de l'Union. Chacun porte le nom d'un des Etats, naturellement. Celui que je préfère, c'est celui-ci : l'Alabama, parce que c'est là que je suis née, il y a... Non, vous

n'avez pas besoin de savoir encore il y a combien de temps, cher. Attention, il est fort.

Il était en effet, très fort. Mais, par déférence pour sa petite patrie, je me crus tenu de l'aider à vider complètement le gobelet, soit, pour ma part équitable, trois cocktails, grand format.

— Un peu de wisky, à présent, pour dissoudre le sucre, dit-elle. Et à table.

— Quand comptez-vous repartir, Madame?

— Après la sieste. Vers quatre heures.

— Vous ne craignez pas que ce ne soit un peu tard?

— Jamais de la vie. Nous serons devant les douves d'Angkor-Vat au moment du coucher du soleil. C'est le moment le plus favorable. Vous l'ignoriez? C'est dans tous les livres.

Je me hâtai de changer de conversation.

— Puis-je vous demander une faveur?

— Faites.

— Mon chauffeur va rester ici en attendant qu'on vienne de Phnom-Penh réparer l'automobile ou la chercher. Mais je voudrais que vous autorisiez mon mécanicien à monter dans votre seconde voiture. J'aurai besoin de lui ce soir, pour trouver la maison qui m'est destinée. J'ai omis en effet d'avertir de mon arrivée le Résident de Siem-Réap, qui a Angkor dans son district.

— Rien de plus simple.

Heureusement, durant le déjeuner, la conversation ne porta ni sur l'art Khmer en général, ni sur les ruines d'Angkor en particulier. Maxence me parla de Java, d'où elle arrivait, du Japon, et voulut avoir mon avis sur une statue qu'elle avait achetée aux environs de Kyoto, et dont elle me montra la photographie. Il aurait fallu avoir l'esprit le plus obtus pour ne pas reconnaître une de ces merveilleuses œuvres de l'époque Heïan, dans lesquelles l'art asiatique a été si nettement influencé par la pensée grecque. Or, tu te souviens peut-être d'une conférence faite en 1913, sur ce sujet, au Musée Guimet, par un certain M. de Tressan. Je t'y avais accompagné, et j'avais dû rester, parce qu'il pleuvait averse, et que sur cette sacrée place d'Iéna on ne trouve jamais de taxis. Tu penses si je laissai passer pareille aubaine. Tu connais ma mémoire. Maxence m'écouta avec intérêt d'abord, puis avec une admiration qu'elle parvenait à peine à retenir, et qui éclata lorsque je terminai mon topo par un parallèle dithyrambique entre la Pallas du Musée de Lahore et la Kwannon du Musée de Nara.

— Que je suis heureuse! s'exclamait-elle, battant des mains comme une enfant. Vous êtes aussi grand savant que parfait gentleman. Que nous allons nous amuser!

Je me mordis les lèvres, comprenant un peu

tard l'imprudence que venait de me faire commettre ce besoin ridicule de plastronner, de jeter de la poudre aux yeux.

— Qu'est-ce qui va se passer à Angkor! me dis-je avec inquiétude.

Ah! oui. Qu'est-ce qui allait s'y passer!

Une heure après que nous eûmes quitté Kompong-Thom, tandis que le soleil déclinant commençait à teindre de rouge le faîte des arbres gigantesques, nous pénétrâmes dans la forêt angkoréenne, et, instinctivement, nous cessâmes, peu à peu, de nous parler.

Mon cher, pas mal de gens déjà, avant et après moi, ont visité Angkor, et tous, sans exception, en livres ou en articles, ils y sont allés ensuite de leur petite description. A l'heure qu'il est, cela ne facilite guère ma tâche, d'autant plus que, parmi eux, il y en avait bien trois ou quatre qui avaient du talent. Mais avec toi il est entendu que je ne fais pas de manières. A défaut d'autres vertus, je te promets au moins que ma description à moi aura le mérite de la clarté.

Un carré de douze cents mètres de côté, Angkor-Vat, le Temple. A un kilomètre au nord, un second carré, celui-là de plus de trois kilomètres, Angkor-Thom, la Ville. Autour de ces carrés, des fossés, des douves. Et partout,

la forêt, la prodigieuse forêt cambodgienne, pleine d'ombres et d'angoisse.

Nous eûmes d'abord la rapide vision d'une petite rivière et d'un village bâti sur pilotis, et déjà la sylve nous avait ressaisis, plus dense, plus épaisse, lorsque, soudain, l'automobile s'arrêta.

— Qu'y a-t-il? demanda Maxence sur un ton presque courroucé.

C'était mon mécanicien. Au départ de Kompong-Thom, je l'avais fait monter auprès du chauffeur de Mrs. Webb. Il venait de sauter à terre.

— Maison, moussié.

Il me montrait à quelques pas de la route, sous les arbres, une maison d'assez belle allure, construite en un mélange de briques et de pierres grises. Je ne m'attendais vraiment pas à quelques chose d'aussi confortable.

— C'est la maison du conservateur, ma maison, dis-je à Maxence.

Elle eut un geste d'impatience.

— Eh bien, que la seconde voiture reste là, et que les Cinghalais commencent à décharger les bagages. Quant à votre mécanicien, nous le gardons. Nous avons besoin qu'il nous montre le chemin dans la forêt. Il n'y a plus une minute à perdre. En avant.

Et nous repartîmes, à travers les avenues

désertes et muettes, où le soir commençait à mourir.

— Ah! murmurai-je enfin. Regardez. Les voilà!

Au milieu d'un immense quadrilatère découpé dans la forêt, elles se dressaient maintenant devant nous, les mystérieuses, les cinq tours grises couronnées de tiares de lotus colossaux. Derrière elles, le ciel était d'un merveilleux rose japonais; et à nos pieds, dans l'eau des douves, plus pur encore que le premier, nous apercevions un autre ciel rose, où les cinq grandes tours mauves se renversaient.

— Angkor-Vat! dit Maxence.

L'automobile avait un peu ralenti.

— Arrêtons-nous et entrons, suppliai-je, comme nous passions devant le pont de la grande chaussée qui va vers l'intérieur du temple.

La voix de Maxence, tout à l'heure oppressée, se fit sèche et cassante.

— Etes-vous fou? C'est cela, comme un enfant, se jeter, au hasard, dans le premier temple rencontré! Non, non, ce soir, tant qu'il fait jour, l'ensemble, d'abord, tout l'ensemble. Pour le détail, nous aurons demain, après-demain, le temps qu'il faudra. En avant, donc, et à toute allure.

De nouveau, quand nous eûmes fini de longer la façade ouest du temple, le réseau de la forêt s'empara de nous et nous sépara brusquement de la lumière. Et très vite, dans l'ombre, se dessina, à droite et à gauche, un énorme talus, contre lequel il semblait que l'automobile allait se fracasser.

— Angkor-Tom, dit Maxence? Et voici la porte sud de la ville.

Cette porte s'ouvrit subitement devant nous comme une caverne, et nous happa. A l'intérieur désormais de la prodigieuse capitale, nous commençâmes à rouler sur une allée toute droite, une allée dont les arbres étaient si touffus qu'ils formaient, de chaque côté, un lugubre mur vert-noir.

Dans l'ombre, je sentis la main de ma compagne qui saisissait la mienne. Là-bas, au bout de la tranchée dans laquelle nous courrions, surgissant des frondaisons avec lesquelles je l'avais d'abord confondu, un édifice inouï était en train de s'ériger.

— Le *Bayon*, n'est-ce pas? le Bayon. Et voici les tours aux quatre visages.

Par la gauche, nous contournâmes ce fantastique chaos de pierres blêmes.

— La Ville, la Ville, répétait Maxence, La Ville du Roi.

— La Terrasse des Eléphants, dis-je à mon tour, comme nous débouchions sur une sorte

d'esplanade, et au bout, n'est-ce pas, la terrasse du *Roi Lépreux?*

Nous engageant, sans changer d'allure, dans l'avenue qui prolonge celle par laquelle nous venions d'arriver, nous passâmes sous la porte Nord, et sortîmes d'Angkor-Thom. Nous n'avions pas mis plus de dix minutes à traverser, de bout en bout, la formidable enceinte.

Mon mécanicien se retourna :

— Faut-il revenir par le même chemin, Moussié?

— Jamais de la vie, dit Maxence; nous prendrons la route de droite, à travers la forêt. La route des Temples.

— Plus de vingt-cinq kilomètres, Madame.

— C'est l'affaire d'une demi-heure.

— Bientôt plus y voir.

— Allumez les phares. En avant!

Au passage, nous entendions, à droite et à gauche, des bruits confus, des craquements obscurs. De rapides points phosphorescents, des yeux de bêtes, s'allumaient pour disparaître aussitôt. Des vols mous, à plusieurs reprises, frôlèrent nos tempes. Quand le double pinceau des phares eut jailli, balayant la route, des essaims de papillons surgirent dans le cône blanc. Ils venaient vers nous, à toute vitesse, et disparaissaient, mangés par la nuit.

Sur notre droite, quelques secondes, la noire

cloison végétale fut plus dense encore. Un mur était là.

— Prah-Khan! C'est Prah-Khan, n'est-ce pas?

J'eus garde de répondre. J'avais reconnu tout à l'heure, dans Angkor-Thom, la Terrasse des Eléphants. Ma science était épuisée pour la journée.

Devant nous, une forme bizarre bondit, sembla rouler sur la route, disparut avec un miaulement.

— Un léopard?

— Un chat sauvage, dit dédaigneusement Maxence.

Une minute, le ciel, sur nos têtes, réapparut, très pâle, tandis que nous traversions une sorte de clairière.

— Le Baray oriental, le grand réservoir d'Angkor-Thom. Et voici Pré-Rup, sans doute. Oui Pré-Rup. Plus vite, si nous voulons voir une dernière fois ce soir les tours d'Angkor-Vat.

Elle prononça un dernier nom : Bantéai-Kdeï. Puis, durant près d'un quart d'heure, j'eus l'impression d'une course folle à travers les ténèbres. Enfin, celles-ci s'éclaircirent. Le chauffeur éteignit les phares. La voiture s'arrêta.

— Descendons, dit Maxence. Quelques instants seulement.

Ayant accompli un demi-cercle à travers la forêt depuis la porte nord d'Angkor-Thom, nous nous retrouvions maintenant à l'angle Sud-Est d'Angkor-Vat. Il y avait moins d'une heure que nous étions partis du Grand Temple, et je ne le reconnaissais plus qu'à peine. Il élevait à présent dans le ciel lilas un diadème de tours dont les dimensions me parurent décuplées.

Indifférente aux sournoises présences animales, Mrs. Webb s'était assise sur l'herbe, contemplant les immenses douves. Elles étalaient à nos pieds leurs prairies de lotus et de nénuphars, trouées çà et là de vastes flaques immobiles où l'on voyait le lilas du ciel tourner rapidement au violet brun. Je me taisais. Tel il était donc, mon lugubre royaume! De temps en temps, un appel déchirant montait de ce parterre aquatique. Une sarcelle? Une poule d'eau, peut-être... Je ne savais pas. Comment aurais-je pu savoir?

J'entendis la voix de ma compagne, une voix un peu changée :

— Vous ne dites rien. Qu'avez-vous? A quoi pensez-vous?

— A rien, murmurai-je.

Je mentais; j'étais en train de me dire : « Maintenant, c'est bien. Tant qu'elle sera là, oui. Mais dans quinze jours, quand elle m'aura laissé seul... seul! » Et, par degrés, je sentais

se mêler à mon admiration, à mon enthousiasme de tout à l'heure, une tristesse morne qui était presque de l'épouvante.



— Mâtin! ne pus-je m'empêcher de dire. Sais-tu, mon pauvre Raphaël, qu'il n'avait pas l'air bien folâtre, l'endroit où te dépêchait ton futur beau-père.

— Ce n'était que la première impression, répondit mon ami. Elle devait se dissiper par la suite, heureusement. Reprends donc de ce Pape-Clément. N'est-ce pas qu'il va à merveille avec le faisan? Donatien, veillez je vous prie à ce que Ferdinand ne flanque pas trop d'ail dans la salade. Quand les Lyonnais se mettent à corser, ils sont terribles. Encore un peu de Pape-Clément? Ah! si j'avais eu là-bas un vin pareil! Mrs. Webb n'avait apporté que du champagne, parfait, d'ailleurs.

Figure-toi que cette première nuit, je dormis comme une masse. Je ne me réveillai qu'en entendant frapper à la porte de la chambre. C'était mon mécanicien.

— Moussié, y avoir là Moussié Bénéjacq.

— Qu'est-ce que c'est que M. Bénéjacq?

— Résident Siem-Réap. Lui vouloir voir Moussié.

— Ah! très bien. Dis-lui de m'excuser. Je serai prêt dans cinq minutes. Quelle heure est-il?

— Neuf heures.

— Mais où est donc Madame?

— Madame partie avec grosse auto à sept heures et demie.

— A sept heures et demie?

— Oui. Avoir dit pas falloir déranger Moussié. Etre rentrée pour le déjeuner.

— Ah!... Eh bien, laisse-moi, et va prévenir le Résident que j'arrive.

Je sifflotais tout en m'habillant. Il faisait une matinée délicieuse. Le soleil perçait de longues flèches lumineuses le dôme bleuâtre de la forêt. A travers les barreaux des fenêtres, j'assistais à la sarabande multicolore des insectes, des oiseaux, des papillons. Enfantillage et versatilité de la nature humaine : comme elles s'étaient évanouies, les déprimantes ombres de la veille!

Le Résident de Siem-Reap jouait dans la véranda avec le lévrier de Mrs. Webb. Nous nous serrâmes la main. C'était un homme de trente-cinq ans environ, dont l'allure décidée, le masque empreint de gaîté et de franchise me séduisirent immédiatement.

— Je suis confus, Monsieur le Résident. C'était à moi à faire la première visite. Mais je ne suis arrivé hier que fort tard, et...

— Nous ne compterons pas, Monsieur le Conservateur, si vous le voulez bien, dit-il. Ici, des gens soucieux de protocole seraient vraiment trop à plaindre. J'ai tenu tout de suite à donner à nos relations le caractère que je voudrais leur voir garder, en venant me mettre à votre entière disposition. Mon intention était de vous proposer... Mais je crois qu'à cet égard je n'ai plus grand'chose à faire. Vous êtes venu rapidement à bout de votre installation.

Il faut dire que la veille, en rentrant de notre randonnée, nous avions trouvé la maison arrangée avec le goût le plus sûr par les serviteurs de Mrs. Webb. Ils n'avaient pas eu besoin d'ordres pour ouvrir les caisses dont Maxence se faisait suivre partout, et dont le contenu lui permettait d'imprimer sur-le-champ à n'importe quel abri de fortune ce cachet d'intimité et de confortable si cher au cœur des Anglo-Saxons. Je songeai d'autant moins à m'en plaindre que mon prédécesseur — j'eus tôt fait de le constater — avait sournoisement mis sous clef, dans une pièce du rez-de-chaussée, tous les objets qui lui appartenaient en propre, ne me laissant que le mobilier de l'administration, solide, sans doute, mais d'une élégance plus que conventionnelle.

Avec un étonnement qu'il ne cherchait pas à dissimuler, le jeune résident était en train

d'admirer les vieilles broderies, les vases déjà débordant d'orchidées, la splendide orfèvrerie harmonieusement disséminée dans la véranda, à travers laquelle passaient et repassaient, discrets et dignes, les Cinghalais et la Coréenne.

— Mme Saint-Sornin n'a pas été trop fatiguée par le voyage? finit-il par demander.

Je souris. Son erreur était si excusable.

— Cher Monsieur, il y a confusion. Je ne suis pas marié. La dame dont je vois qu'on vous a signalé la présence est une voyageuse américaine, qui doit passer à Angkor une dizaine de jours. L'automobile qui m'amenait ici ayant été démolie par un buffle, j'ai été bien aise d'être recueilli par la sienne. La simple gratitude m'aurait fait mettre ma demeure à sa disposition pour la durée de son séjour; même si je n'y avais pas été tenu par la recommandation très chaleureuse du Gouverneur de la Cochinchine.

Il se mit à rire.

— Je suis bien sot de n'avoir pas songé qu'il s'agissait de Mrs. Webb. A moi aussi, de Saïgon et de Phnom-Penh, on a signalé son passage. Mon intention était de lui offrir la résidence comme asile. Elle est mieux ici qu'à Siem-Reap, où ma pauvre maison serait bien incapable de lui dispenser un luxe aussi raffiné. J'étais venu vous demander de me faire

le plaisir de dîner ce soir chez moi. J'avoue que je n'ose plus guère vous prier d'insister pour qu'elle vous accompagne.

— Je vous remercie en mon nom, et crois pouvoir vous remercier aussi pour elle, dis-je très simplement.

— Vous me permettrez également d'inviter le seul Français du district, le brigadier Monaldeschi, qui cumule les fonctions de garde des forêts et de commandant de la milice indigène. Il n'est pas très distingué, peut-être, mais c'est un fort brave homme. Il connaît la région comme personne, et si cela peut intéresser Mrs. Webb de tirer un tigre... je vois au mur de superbes fusils qui sans doute...

— Comment donc, fis-je. Elle sera ravie. Vous avez un bien beau territoire à administrer, Monsieur le Résident.

— Oui. Je ne me plains pas. Fleuves, lacs, forêts, montagnes, j'ai de tout. Et tous les animaux de la création. Avec cela, une population d'une douceur archangélique. Ces pauvres gens, pillés, brimés, razziés sans fin à travers les siècles, savent ce qu'ils doivent à notre protection. J'ai du travail, par exemple. Une superficie équivalente à trois ou quatre de nos départements, des moyens de communication rudimentaires, et je suis seul avec Monaldeschi. Il me faut être tout ensemble préfet, juge, instituteur, ingénieur, général à l'occasion,

quand les pirates siamois exagèrent. Je suis toujours par monts et par vaux. Vous ne me verrez pas souvent à Siem-Reap. Mais y a-t-il une vie plus belle, quand on a une santé pas trop mauvaise, et un peu d'allant?

— Cher Monsieur, dis-je, de plus en plus en confiance, je vais vous poser une question qui vous semblera d'abord assez ridicule. Mais vous êtes ici pour me mettre au courant, n'est-ce pas? Eh bien, je serais fort content d'apprendre de votre bouche en quoi consistent exactement mes fonctions.

Il eut un air un peu gêné.

— Je pensais que vous auriez rencontré M. Teyssèdre.

— Je l'ai rencontré au cours d'une soirée. Mais il ne m'a guère paru d'humeur à me fournir des directives. Et j'ajoute que je n'ai pas eu la moindre envie de lui en demander.

Il poussa un soupir de soulagement.

— Eh bien donc, cher Monsieur, laissez-moi d'abord vous dire à quel point je suis touché de la franchise de votre démarche. Elle m'est un précieux augure des rapports que nous allons avoir, et qui me changeront...

— Quoi? Vous n'étiez pas en bons termes avec M. Teyssèdre?

Il haussa les épaules.

— Je n'ai pas à en dire du mal. Votre prédécesseur, M. Saint-Sornin, est un savant esti-

mable. Mais le climat l'avait aigri. Pour vivre ici il faut être jeune, ne pas craindre à l'occasion de passer la nuit dans la brousse. La santé de M. Teyssedre s'y opposant, il a fini par m'en vouloir. Il m'a accusé de tirer la couverture à moi, de m'immiscer dans ses attributions.

— A Dieu ne plaise que je vous adresse jamais pareil reproche, fis-je avec élan.

— Je tiens néanmoins à bien préciser. Cher Monsieur, quand je fais défricher un bout de forêt, creuser une route, ce n'est pas ma faute si mes indigènes mettent à jour un temple, une chaussée millénaire. Je suis bien obligé de consigner le fait dans mes rapports. Cela m'est arrivé plusieurs fois; M. Teyssèdre ne me l'a jamais pardonné.

— Creusez, défrichez, faites tous les rapports que vous voudrez, je n'en prendrai pas ombrage.

— Vous aurez raison, car je ne nourris aucune prétention archéologique, dit-il en riant. J'ai d'autres chats à fouetter. Pour en revenir à la question que vous avez bien voulu me poser, je crois que votre tâche consiste précisément à tenir la Direction d'Hanoï au courant des nouvelles découvertes. Elle consiste aussi bien entendu à prendre ou à réclamer les mesures de nature à assurer la conservation des monuments, à en proposer le classe-

ment au Gouverneur Général, par application de l'arrêté du 9 mars 1900. Vous me demanderez la main-d'œuvre dont vous aurez besoin. Le principal, le seul ennemi des ruines que vous aurez à surveiller ici, c'est la nature tropicale. Les indigènes ne sont pas iconoclastes. Et, grâce à Dieu, la distance, la forêt, le climat mettent encore à peu près les temples et leurs richesses à l'abri des antiquaires et des brocanteurs. De toutes façons, je vous le répète, à votre service, chaque fois que vous aurez besoin de moi.

Il s'était levé.

— Vous partez, déjà?

— Je suis venu à pied, et j'ai à rentrer pour surveiller les travaux de réparation d'un pont, un peu après Siem-Réap.

— Permettez-moi de vous raccompagner en auto.

— Franchement, cela n'en vaut pas la peine. Le village n'est même pas à deux kilomètres.

— Si, si. Il faut bien que j'apprenne à me diriger dans le pays, n'est-ce pas?

En connaisseur, il me complimenta de l'automobile.

— Oui, effectivement, elle n'est pas mal, dis-je.

Je pris place au volant, et bientôt la voiture atteignit Siem-Réap, qui était le village que

nous avions traversé la veille en coup de vent. Un village paradisiaque, une véritable évocation de l'Age d'or. La flore candide d'O-Taïti, bananiers, arékiers, cocotiers, baignait ses palmes dans une belle petite rivière aux eaux vertes sur lesquelles allaient et venaient des pirogues montées par des indigènes épanouis. D'autres pagayaient. D'autres, sur le seuil de leurs cases à pilotis, jouaient qui de la flûte, qui du tympanon. Tout le monde paraissait ravi, personne ne travaillait. Un Gauguin. Une page de Bernardin de Saint-Pierre.

— Voyez-vous, dit M. Bénéjacq en me montrant avec une légitime fierté cette bucolique, c'est à se demander, en toute équité, si le philosophe génevois était réellement le triste maboul que nous avons toujours cru.

— Oui, dis-je, n'empêche que vous avez une milice. Et notre infanterie coloniale n'est pas bien loin.

Comme nous prenions congé l'un de l'autre, l'automobile fut croisée par un groupe d'exquises jeunes filles-poupées. Vêtues de *sampots* éclatants, elles avaient leurs cheveux noirs coupés aussi ras que ceux de nos élégantes, et, derrière l'oreille une fleur de gardénia. L'une d'elles, en riant, me jeta la sienne.

— Et qui sont ces charmantes enfants?

— Des danseuses cambodgiennes. Elles ap-

partiennent au corps de ballet royal, dont une partie...

— Oui, je sais : est actuellement ici.

— Elles viennent de me rappeler, dit mon compagnon, que j'ai reçu une lettre du Résident Supérieur m'invitant à organiser, pour Mrs. Webb et pour vous, une séance de danses à Angkor-Vat. Ce sera pour quand vous voudrez. Après-demain soir, par exemple?

— Eh, eh! fis-je, c'est vous qui régnez sur ces délicieuses bayadères. Vous n'avez donc pas assez d'attributions. Il me semble que la danse relevant des Beaux-Arts, ce devrait être moi qui...

Tu vois si j'étais entré rapidement dans la peau de mon personnage.

— Chargez-vous-en, si vous voulez, dit le Résident. Je ne demande pas mieux. Je me borne à constater que vous êtes en passe de devenir aussi chatouilleux que M. Teyssèdre. A ce soir.

Nous nous quittâmes, riant tous deux, et les meilleurs amis du monde.

En sens inverse, je refis la route que je venais de parcourir avec le Résident. En passant devant ma demeure, je songeai bien à m'arrêter. La prudence la plus élémentaire me conseillait de chercher, par quelques heures de travail livresque, à combler une partie des

lacunes de ma documentation khmère. Mais on a toujours de si bonnes excuses à se donner quand on n'a pas envie de travailler. Quoi, m'enfermer pour étudier les plans de temples qui m'entouraient de toutes parts! Quelle monstruosité... Délibérément, j'appuyai sur l'accélérateur.

Et puis il y avait aussi, tu l'as très bien saisi, l'espoir de ne pas attendre jusqu'à midi pour revoir Maxence.

Je passai devant Angkor-Vat. La lumière trop crue amoindrissait-elle les énormes tours, ou était-ce moi qui les avais multipliées dans mes imaginations de la nuit? Toujours est-il qu'elles me parurent moins imposantes qu'au crépuscule. En tout cas, je ne souffris pas de ce manque à gagner, au contraire. Je ne tenais guère à me sentir écrasé par un monde aussi hallucinant que celui qui m'était apparu la veille.

Ayant franchi l'enceinte d'Angkor-Thom, j'arrêtai l'automobile à l'ombre du Bayon.

— Voyons, me dis-je, il serait tout de même bon d'examiner sérieusement un de ces temples. On n'a qu'à conclure ensuite du particulier au général. Il paraît que celui-ci est le plus caractéristique.

Je pénétrai au milieu d'un formidable éboulis de pierres tantôt lilas, tantôt couleur bronze. Les broussailles s'accrochaient à mes

habits. Je sursautais au glissement des lézards et des serpents qui fuyaient sous les herbes luisantes de chaleur. De tous côtés, au-dessus de ma tête, à cinquante pieds, à quatre-vingts, à cent pieds en l'air, les gigantesques visages taillés aux flancs des tours laissaient peser sur moi le faix indéfinissable de leur regard mort.

— Ah! murmurai-je, ce n'est réellement pas très gai, ici.

Et je me rendis compte de la faute que j'avais commise en ne commençant pas par consulter le plan du monument. L'archéologie en chambre a du bon.

Je ne cherchai dès lors qu'un prétexte pour déserter le plus tôt possible un tel nid à foulures. Il me fut rapidement donné.

Parvenu à l'angle nord-est du temple, j'aperçus devant moi, à environ cinq cents mètres, l'automobile de Mrs. Webb. Elle était rangée contre la Terrasse des Eléphants. Je fus rapidement auprès d'elle, mais la trouvai vide. Maxence ne pouvait être cependant bien loin. Ayant gravi le grand escalier, je la découvris, tout au bout, sur le bastion septentrional qui termine la terrasse.

J'approchai à pas de loup. Elle était en train de prendre plusieurs clichés d'une statue posée à même l'herbe, sous les arbres.

— C'est vous, fit-elle, tressaillant. Comme c'est aimable d'être venu me retrouver.

— Je vous en veux un peu de ne m'avoir pas réveillé. Quelle est cette statue que vous photographiez sur toutes les coutures?

— Comment? dit-elle. Quelle est cette statue? Mais c'est le *Roi Lépreux.*

— Le Roi Lépreux? Connais pas.

— Comment, vous ne connaissez pas. Mais hier, quand nous sommes passés ici, vous avez très bien nommé l'endroit : *Terrasse du Roi Lépreux.*

— C'est entendu. Je savais qu'il y avait une terrasse. Mais j'ignorais qu'il y eût un Roi Lépreux dessus.

Maxence me regarda un peu de travers. Elle ne savait pas si je plaisantais ou si je parlais sérieusement.

— D'ailleurs, il n'a pas l'air plus lépreux que vous et moi, dis-je.

Je m'étais approché de la statue. Elle était d'un beau grès violacé, et représentait un jeune homme complètement nu, d'une taille un peu au-dessus de la moyenne, assis à l'orientale. Les cheveux, tressés finement, retombaient en torsades. Le visage, remarquablement pur, avait une noblesse triste, presque désespérée.

— Vous avez des lumières sur ce personnage?

Elle secoua la tête :

— Du point de vue historique, on n'est

guère fixé. Les uns y voient Kubera, Dieu des richesses dans le Panthéon brahmanique. D'autres penchent pour Çiva, et je suis de ceux-là. Il se pourrait aussi que ce fût le Roi Yaçocarman, fondateur d'Angkor-Thom... D'ailleurs, cela n'a pas d'importance. Du point de vue artistique, qui est le seul qui doive nous retenir, vous pouvez vous rendre compte que cette statue est sans intérêt.

— C'est que je ne suis pas du tout de votre avis, fis-je, tournant et retournant autour de la mystérieuse divinité. Tenez, ne serait-ce que cette merveilleuse expression d'amertume, de détresse.

— Regardez, dit-elle, comme le buste est flou. Pas d'indications de muscles.

— C'est le cas du Ganymède du Musée de Peschaver, un des meilleurs morceaux de l'époque indo-hellénique, répliquai-je. Et je ne serais pas étonné...

Visiblement, Maxence détestait la contradiction.

— Nous n'allons pas nous disputer pour ce mauvais bouddha, dit-elle sèchement. Je garde mon opinion. Tenez, allons-nous-en. Il y a mieux à faire ailleurs. Puisque vous avez eu la gentillesse de venir me chercher, conduisez-moi donc à Prasat-Kéo. C'est un temple nettement çivaïte. Moura affirme même qu'on y procédait à des sacrifices humains. Je serais

curieuse de savoir si le *linga* s'y retrouve comme motif architectural, ou d'ornementation.

— Le linga, qu'est-ce que c'est?

— Ah! non, fit-elle en riant, cette fois, ça ne prend plus. Ne comptez pas sur moi pour vous expliquer ce qu'est le linga, sadique individu. Allons, en route pour Prasat-Kéo. Vous savez bien où c'est, je pense?

Inutile de te dire que j'aurais volontiers laissé le volant au chauffeur cinghalais. Je payai néanmoins d'audace, lançai la voiture à travers une avenue toute dorée de soleil, tournai à droite. Nous passâmes sous une porte, puis entre deux interminables rangées de géants de pierre qui halaient un câble. Je virai de nouveau à toute vitesse. Bientôt, mon aplomb fut récompensé. La muraille d'un temple se dessina au milieu du fourré. J'arrêtai l'auto.

— Descendez, dis-je, ayant sauté à terre et tendant la main à Maxence.

Elle me regardait, muette d'indignation.

— Etes-vous fou? put-elle enfin proférer, êtes-vous fou? C'est Prasat-Kéo, que je vous ai dit. Prasat-Kéo! Et ici, savez-vous où nous sommes? Nous sommes à Ta-Prohm.

Je levai les bras au ciel et clamai mon impuissance.

— Ah! Je n'y comprends plus rien. Et puis,

tenez, conduisez vous-même. C'est votre Roi Lépreux qui m'aura envoûté.

Toute la journée, tu m'entends, cela devait durer toute la journée. Nous prîmes à peine le temps de rentrer déjeuner, et la ronde infernale à travers les temples recommença. Maxence se tenait sur le siège, à mon côté, comme ces ingénieurs qui font passer aux néophytes de l'automobile leur examen de conducteurs, tout cela sous un soleil de plomb, un soleil à vous étendre raide mort. Comme le soir tombait, nous nous trouvâmes assis tous deux sur le rebord d'un bassin, auprès d'une drôle de petite chapelle prisonnière entre les racines d'un énorme banian. Néak-Péan, je crois.

Mrs. Webb me regarda et éclata de rire.

— Il va falloir rentrer, murmurai-je, l'air fort déconfit. Rappelez-vous que nous dînons chez M. Bénéjacq.

— Nous avons le temps. Ce n'est qu'à huit heures. Il en est à peine six.

Et elle se mit à rire plus fort encore.

Je ne disais rien. Je boudais. Elle me prit la main.

— Ah! cher, dit-elle, vraiment, si vous n'aviez pas tant d'autres qualités, je dirais que vous êtes un curieux archéologue.

Au-dessus de nos têtes, comme un léger

nuage de cendre verte, une volée de perruches se dispersa. Puis, une étoile se mit à briller au fond du ciel qui rosissait.

— N'est-ce pas qu'il fait bon? soupira Maxence.

Je me taisais. Elle reprit :

— Nous avons encore une heure à rester ici. Que diriez-vous si nous nous occupions un peu de votre éducation khmère? Ce ne serait pas du luxe, vous savez.

— Je suis à vos ordres, dis-je. Tout ce que vous ferez sera bien fait.

Elle se recueillit un instant, puis, attirant ma tête contre son épaule, elle commença :

— Ce fut vers l'an 850 de notre ère que le roi Indravarman entreprit le tracé de l'enceinte de la ville qui devait être Yaçodharapura, et que nous appelons Angkor-Thom. Mais il était réservé à son fils et successeur, « l'émule du soleil, le prince aux yeux de lotus », le roi Yaçovarman, en un mot, de donner son nom à la nouvelle capitale, et de lui faire surpasser, par un effort sans cesse accru...



— Là. Voilà qui n'est pas trop mal, dis-je, me levant de la table où je travaillais, entouré de plans d'Angkor de toutes dimensions et de toutes couleurs.

Et je sortis du cabinet dans lequel Maxence m'avait consigné depuis l'avant-veille, pour que je pusse me familiariser avec les notions essentielles de l'histoire et de l'archéologie cambodgienne, sur lesquelles elle venait, toutes les deux ou trois heures, me faire passer un petit examen.

Je trouvai Mrs. Webb dans le garage, en train de procéder à l'inspection de ses automobiles.

— Eh bien? fit-elle. Ne vous avais-je pas interdit de sortir? Qu'est-ce que c'est que cette feuille de papier que vous brandissez d'un air vainqueur? Des notes?

— Non. Des vers.

— Des vers! Vous avez fait des vers?

— Oui.

— Sur Angkor, j'espère?

— Sur Angkor.

— Alors, je vous pardonne. Il paraît que comme moyen mnémotechnique, ce n'est pas mauvais. De quoi s'agit-il, dans ces vers?

— Du Roi Lépreux.

— Naturellement! Je crois qu'il finira par vous tourner la tête, ce Roi Lépreux. Voyons, lisez-les-moi, ces vers. Je ne pense pas que c'est dans un autre but que vous êtes venu à ma recherche.

Elle s'assit sur le marchepied d'une des automobiles, et je commençai la lecture d'un

petit poème dans lequel tu n'auras pas de peine à reconnaître ma manière un peu précieuse d'antan.

Plus que les Doña Sol, les Thisbe et les Fantine,
Ta gloire m'a séduit, ô Prince, et j'ai compris
Tout ce qu'un jeune roi de chryséléphantine
Peut avoir pour un cœur solitaire de prix.

Maxence leva l'index.

— Pardon! C'est très joli, mais pourquoi *chryséléphantine.* Le Roi Lépreux, vous savez bien qu'il est en grès.

— Je pensais que la richesse de la rime...

— Admettons. Mais *cœur solitaire.* Croyez-vous que ce soit très gentil pour moi?

— Vous ne serez pas toujours là, Maxence.

— Ça, c'est plus aimable. C'est vrai, plus que huit jours!... Pensons à autre chose. Moi aussi, j'ai fait des vers, ces jours-ci. Je n'osais pas vous les dire. A présent, j'ose.

— Voyons, fis-je, remettant avec résignation ma feuille de papier dans ma poche.

— Ecoutez :

Les monts du Cambodge
Sont vite franchis;
Mais les pneus des Dodge
Sont bien avachis.

Voilà. C'est tout. Est-ce bien?

— C'est une mesure que Mme Deshoulières,

entre autres, a utilisée avec succès. Mais chez vous, le sentiment est plus moderne.

— Vraiment? Je suis tout à fait contente, alors. Et remarquez que ce n'est pas facile de trouver une rime à *Cambodge.* Il y a bien un sénateur de chez nous qui s'appelle Lodge. J'ai essayé de me servir de lui. Ça n'a rien donné.

Je profitai des bonnes dispositions dans lesquelles elle paraissait être pour essayer d'obtenir l'autorisation de prendre un peu l'air.

— Jamais de la vie. Vous allez me faire le plaisir de rentrer tout de suite travailler. Songez qu'il va être quatre heures et que nous allons après dîner à Angkor-Vat voir les danses cambodgiennes. Vous ne ferez donc rien de la soirée. Il faut vous surveiller comme un enfant. Avez-vous même jeté un coup d'œil sur votre leçon de tout à l'heure?

— Parfaitement.

— Nous allons bien voir. Qu'est-ce que c'est que le *Phiméanakas?*

— C'est un monument isolé au milieu d'une enceinte rectangulaire de deux cent cinquante mètres sur six cents mètres, et situé dans la portion nord-ouest d'Angkor-Thom.

— Que veut dire ce nom?

— Phiméanakas est issu du sanscrit *vimana-akaça, palais céleste,* dont les deux termes sont

intervertis suivant la construction khmère. Un *vimâna* est une habitation volante dans laquelle dieux et génies se transportent à travers l'espace.

— Pas mal. Vous voyez bien que quand vous voulez... Rentrez, maintenant, et allez-vous-en étudier *Tep-Pranam* et *Prah-Palilay,* qui sont un peu plus au nord.

— Maxence !

— Chut ! Voulez-vous bien vous tenir, Monsieur ! Allons, vers six heures, je viendrai vous faire réciter votre leçon et, si vous avez été sage, vous donner votre récompense.

Quand le jour tomba, tous les khmérisants de la création, Cœdès, Moura, Aymonier, Finot, Goloubef, Groslier, n'avaient plus rien à m'apprendre sur Tep-Pranam et Prah-Palilay. Mrs. Webb et moi, nous goûtions sous la véranda l'adorable fraîcheur commençante, en attendant M. Bénéjacq et le brigadier Monaldeschi, qui devaient dîner avec nous. Lorsqu'ils furent là, et tandis que Maxence, sous les yeux émerveillés du forestier, procédait à la confection de quelques solides cocktails, le Résident me prit à part.

— Comme c'est élégant à vous d'avoir songé à inviter ce brave Monaldeschi. Vous ne pouvez savoir quel dévouement vous venez de vous acquérir.

— C'est la moindre des choses. Il a une si bonne figure. J'ajoute qu'il a fait la conquête de Mrs. Webb. Tenez, écoutez-les parler chasse au tigre, à l'éléphant.

— Pauvre homme, dit M. Bénéjacq, il en a les larmes aux yeux. Il n'a pas été habitué à être traité de la sorte. Voilà deux ans que je le propose sans résultat pour la médaille des eaux et forêts, une médaille dont ses collègues font la conquête dans les redoutables parages de Fontainebleau et de Chantilly.

— Quand y a-t-il une promotion?

— Dans quinze jours, pour le premier janvier. Mais il n'y sera pas.

— Et moi, dis-je, je vous fais le pari qu'il y sera. Accompagnez-moi dans mon cabinet.

Il me suivit, et je rédigeai devant lui une dépêche à l'adresse de l'illustre homme politique ami du père Barbaroux. Il m'avait donné ce que je ne lui demandais pas. Il n'était que juste qu'il m'accordât ce que je lui demandais.

— Le cher garçon, la joie risque de le rendre fou, dit le Résident. Confiez-moi ce télégramme. Je me charge de le faire partir. Faut-il mettre *réponse payée?*

— Mettez, dis-je, m'étant consulté une seconde, c'est plus sûr.

Et nous revînmes sur la véranda, où bientôt

deux *Alabama* et autant de *Massachusetts* nous dispensèrent une gaîté qui ne fit que croître au cours du repas.

Un peu avant neuf heures, nous arrivâmes à Angkor-Vat. La chaussée, sur ses deux cents mètres de long, était pleine de groupes obscurs qui se hâtaient vers l'est, dans la direction du sanctuaire. De lourdes senteurs de musc et de jasmin nous accompagnaient. Nous entendions, sur les larges dalles, le claquement mat des innombrables pieds nus. De temps en temps, on distinguait, à la brusque lueur d'une allumette, la couleur des étoffes qui habillaient cette foule au milieu de laquelle nous allions : vareuses moutarde des miliciens, sampots violets et rouges des indigènes, robe citron des bonzes. Les cinq tours, en monumentale pyramide, s'étageaient confusément dans le ciel nocturne. Une étoile tremblait au sommet de la plus haute, à la place où, dans les temps héroïques, s'épanouissait l'immense lotus d'or.

Bientôt, nous atteignîmes, au bout de la chaussée, le portique ouvert sur les ténèbres béantes du Grand Temple. C'était là que le spectacle allait se dérouler. Des ombres grouillaient autour d'un cercle de cinquante pieds de diamètre, un cercle formé par des enfants nus, accroupis en rond. Chacun d'eux te-

nait entre les genoux une torche embrasée. Il n'y avait aucune brise, si bien que les hautes flammes rougeâtres montaient, droites, comme si, d'airain elles-mêmes, elles eussent jailli de flambeaux d'airain.

Les ombres, devant nous, s'écartèrent en une haie qui nous conduisit à quatre sièges de rotin, sur lesquels nous prîmes place, tandis qu'un trémolo doux et plaintif s'élevait du bizarre orchestre qui nous faisait vis-à-vis, de l'autre côté du cercle. J'étais à côté de Maxence. Elle avait à sa gauche le Résident; à ma droite, j'avais le brigadier Monaldeschi.

Presque aussitôt, la représentation commença.

— Je ne me donnerai pas le ridicule de vous commenter ce spectacle, dit M. Bénéjacq en se penchant vers nous. Aussi bien et mieux que moi, vous savez que les danses auxquelles vous allez assister sont la paraphrase vivante du Ramayana, de même que, tout près d'ici, les splendides bas-reliefs du premier étage d'Angkor-Vat en sont la paraphrase pétrifiée. Au Cambodge, la sculpture antique explique la danse moderne, qui la prolonge. Encore une fois, ce n'est pas ce que j'ai à vous dire. Je tiens simplement à faire appel à votre indulgence. Nous ne sommes pas au Palais-Royal, à Phnom-Penh. La plupart des danseuses appartiennent au corps de ballet de Sa Majesté.

Mais il y a aussi quelques doublures... des jeunes filles du pays. Elles valent d'ailleurs les autres, vous verrez. Et puis, n'est-ce pas, le cadre suffirait à faire oublier n'importe quelle imperfection de détail... Chut! Attention! Voici la flûte et les xylophones qui nous annoncent l'entrée de la belle Sita.

— Dieu! Qu'elle est charmante! dit Maxence.

C'était la jeune fille qui, l'avant-veille, à Siem-Reap, m'avait lancé en riant son bouquet de jasmin. Ebloui, je regardai la merveilleuse petite idole. Dominé par la tête droite et dédaigneuse que coiffait le *mokot* en forme de pagode à longue pointe d'or, le corps n'était qu'une ondulation scintillante de pierreries. Dans l'immobile blancheur du visage, une blancheur impressionnante, quasi-chimique, sous les sourcils prolongés au pinceau, sur les lèvres sanglantes, je cherchais vainement la trace de mon sourire de l'avant-veille.

... Dans la forêt enchantée de Dandaka, la princesse fait son entrée douloureuse. Elle songe aux malheurs de son époux, le divin Rama. Ses suivantes bien-aimées participent silencieusement à sa peine. Aussi chaste que belle, elle repousse les avances d'un jeune prince qui a le mauvais goût de choisir une telle minute pour

Se venir à ses yeux déclarer son amant.

Il s'en va, désespéré, et Sita demeure seule. Ah! Princesse, alors que ton époux, le divin Rama à la face verte, se trouve si loin au fond des forêts, occupé à protéger les faibles et les opprimés contre les suppôts du Roi Ravana, que n'as-tu gardé auprès de toi cet aimable chevalier, qui serait devenu ton défenseur! Il est là, en effet, il rôde tout près, autour de toi, dans l'ombre, le mortel ennemi de Rama, lui, Ravana, le roi des Géants, enfin...

Jamais je n'avais vu un spectacle suivi avec une telle ferveur. Au-dessous de la lueur fuligineuse des torches, je distinguais les visages de la première rangée de spectateurs. Une admiration muette, extatique, les animait. Chez nous, tu sais avec quelles plaisanteries de bon goût et quelles fines allusions le public se plaît d'ordinaire à saluer l'entrée en scène des danseuses. Mais, pour le peuple cambodgien, à l'égard de ces êtres sacrés qui sont les images de ses dieux et les épouses de son roi, un regard, une seule pensée concupiscente serait le plus abominable des sacrilèges.

Je te le jure, je suis le contraire d'un ingrat. Devant un tableau surpassant en beauté, en pittoresque, tout ce qu'il m'avait été donné de contempler jusque-là, assis à la place d'honneur, à côté de la plus adorable des femmes, sais-tu vers qui s'en allait mon souvenir? Vers toi, mon vieux Gaspard, vers toi, qui jadis,

presque de force, m'avais appris à cultiver cet arbre de la science dont j'étais en train de savourer les fruits inattendus. Aussi, lorsque, tout à l'heure, à la terrasse de ce café, un bienheureux hasard nous a réunis, ne t'étonne pas si mon sang, ne faisant qu'un tour, s'est mis aussitôt à charrier à gros bouillons les robustes globules rouges de la reconnaissance.

— Oh! fit Maxence, l'effrayant personnage! C'est Ravana, le Roi des Géants, n'est-ce pas?

— Oui, Madame, dit M. Bénéjacq, c'est le Roi des Géants. Je vois que vous connaissez par cœur votre Ramayana.

Ravisseur de la belle Sita, le Roi des Géants, à pas menaçants, pénétrait dans le cercle. Un frisson de terreur parcourait l'assistance. Maintenant, la lutte s'engageait entre lui et l'alliée de Rama, Hanuman, général des Singes, et c'était un extraordinaire duel rythmé, avec de petites épées fulgurantes. Sous l'effroyable masque aux sourcils rouges, aux dents menaçantes, on voyait haleter à travers l'étoffe la fine gorge de la ballerine qui personnifiait Ravana.

— La malheureuse dont la tête est bloquée dans ce casque doit étouffer, dis-je, comme le cercle restait un moment vide.

— Venez avec moi faire un tour dans les « coulisses » dit le Résident, et vous pourrez

vous en rendre compte. Vous nous accompagnez, Madame?

— Jamais de la vie, répondit Maxence. Je crains trop les désillusions. Restez avec moi, Monsieur Monaldeschi. Nous causerons chasse, pendant l'entr'acte.

Je suivis avec empressement M. Bénéjacq. Fendant la foule, nous atteignîmes, à droite du perron, le coin d'ombre bleue où les danseuses se reposaient, changeaient de costumes.

— Ah! voici justement notre Roi des Géants. Donne ton masque, petite. Soupesez-moi ça, Monsieur Saint-Sornin. Hein, qu'en dites-vous? Près de deux kilos!

Je venais de pousser une exclamation. Mais ce n'était pas le poids du masque qui me l'avait arrachée.

Raphaël s'était arrêté. Surpris de son silence, je le regardai. Le changement de sa physionomie m'impressionna.

— Alors?

— Alors, dit-il, il me faut faire appel à ta mémoire. Tu te rappelles, au Collège de France, les cours de Sylvain Lévy?

— Quelle plaisanterie! C'était moi qui t'obligeais à y assister.

— Je sais, je sais... Par conséquent, tu te souviens aussi d'une jeune fille qui suivait ces cours... Une étrangère?

— Il y en avait tant.

— Une petite personne bizarre, qui prenait tout le temps des notes. Très brune... avec une toque de plumes de martin-pêcheur.

— Je ne vois pas...

— Mais si! Tiens, nous l'avons rencontrée un jour, à Montparnasse; elle était avec quelques camarades. Nous avons pris ensemble un bock à la Rotonde. Nous sommes allés ensuite voir son atelier. Elle faisait de la sculpture.

— J'y suis! fis-je. Ah! oui, un drôle de petit numéro... Mais quel rapport y a-t-il...?

— Eh bien, mon cher, c'était elle.

— Qui?

— Le Roi des Géants, parbleu.

Raphaël vit mon ahurissement. Mais il resta impassible.

— Le Roi des Géants, pus-je enfin balbutier. Cette petite! A Angkor! Le Roi des... Tu étais fou. Tu te trompais, Raphaël, voyons.

— Je me trompais si peu, dit-il froidement, qu'en même temps que je la reconnaissais, elle m'avait, elle, reconnu. Profitant de ce que, par bonheur, M. Bénéjacq était en train de conter fleurette à la belle Sita, elle m'avait saisi la main et murmuré d'une voix tremblante : « Vous êtes un homme d'honneur. Pas un mot, je vous en supplie. Je vous expliquerai... Je vous dirai tout. »

Ma stupéfaction était telle que j'en fis bas-

culer ma coupe de champagne sur la nappe, parmi les lotus. De nouveau je regardai Raphaël. Serait-ce que...? Mais non, l'animal, plus il buvait, plus il était maître de lui!

Je n'eus plus que la ressource de murmurer :

— Ah! ça, alors! Ah! ça, eh bien, c'est plus fort que tout. Plus fort que tout!

III

> De race royale,
> Race amoureuse,
> Je t'aime plus que tout...
>
> CHRONG KANGAR.

— Enfin, fis-je, incapable d'en prendre mon parti, tu n'iras pas tout de même jusqu'à me dire que tout ce qui t'arrivait là était naturel.

Il me répondit non sans une certaine nuance de dédain.

— Je n'ai jamais affirmé une semblable sottise. Je me borne à te rapporter des faits précis. Ce n'est pas ma faute s'ils peuvent te paraître invraisemblables. Tâte mon pouls. Il est normal.

— Ah! Je crois bien que c'est le mien qui commence à ne plus l'être, dis-je avec un profond soupir.

— Veux-tu que je m'arrête?

— Il ne manquerait plus que cela! Après m'avoir conduit au point où tu viens de me laisser! Continue, je t'en prie. Mais, pour Dieu,

ne m'oblige plus à boire, car je sens que bientôt...

— Ce n'est pas boire, je suppose, que goûter à ces pêches flambées. Amédée, mettez à côté de Monsieur une bouteille de champagne. Il en fera ce qu'il voudra. Sers-t'en ou ne t'en sers pas, à ta guise, mais n'en donne plus aux lotus.

Je remplis ma coupe uniquement pour lui être agréable, car je craignais de l'avoir un peu blessé.

Je me trompais sans doute, car il reprit son récit de l'air le plus indifférent.

L'entr'acte étant sur le point de se terminer, nous revînmes auprès de Mrs. Webb, le Résident ne s'étant aperçu de rien, et moi dans l'état que tu es libre d'imaginer.

— Eh bien, dit Maxence, j'espère que vous êtes satisfaits de votre petit tour au foyer?

— Ravis, Madame. Nous avons seulement regretté...

— Non, ne regrettez rien. Quand je reste assise, j'ai des idées, et il faut que je vous fasse part de celle qui m'est venue. Vous permettez, cher?

Et, me tournant le dos, elle se mit à parler à voix basse à son voisin. J'étais légèrement inquiet. Mais je voyais M. Bénéjacq sourire, approuver... Sa gaîté me rassura.

— C'est en effet une idée tout à fait charmante, originale, chère Madame.

— Alors, veillez de votre côté à ce que le nécessaire soit fait, car, en ce qui me concerne, mes ordres sont déjà donnés. Et pas un mot à Monsieur Saint-Sornin. Je veux qu'il ait la surprise.

Doublement intrigué, je ne prêtai plus guère attention à la seconde moitié du spectacle. La grande automobile nous attendait à l'autre bout de la chaussée. Nous y prîmes place tous les quatre, et le cinghalais eut à corner plusieurs fois pour se frayer un chemin à travers la foule obscure qui s'écoulait.

De très loin, au milieu des arbres, nous aperçûmes ma maison. Eclairée à giorno, elle brillait comme une châsse.

— Je comprends, dis-je. Vous avez donné des ordres, pour qu'on nous prépare à souper. Excellente idée, en effet.

— Vous avez deviné, en partie du moins. Pour le reste, sachez que Monsieur le Résident a bien voulu consentir à inviter en votre nom ce délicieux corps de ballet, qui va nous arriver d'une minute à l'autre. Mon Dieu, cher Monsieur Bénéjacq, est-ce que j'ai pensé à vous demander de convier aussi les musiciens?

— Oui, chère Madame, vous y avez pensé.

— Et tout le monde a accepté?

— J'aime autant vous dire qu'une invitation

de ma part est un peu un ordre. Mais je vous garantis que les uns et les autres ne demandent qu'à recevoir des ordres comme celui-là. Savez-vous que c'est une trentaine de personnes au moins que vous allez avoir à...

— C'est cela qui va être drôle, et couleur locale, donc. Oui, voyez, tout est prêt. Les cinghalais se sont surpassés. Est-ce que les petites danseuses boivent du champagne?

— Hum! Elles ne se feront certainement pas prier, les pauvres enfants. Nous aurons sans doute plutôt à les retenir qu'à les exciter.

— Est-ce qu'elles ne se refuseront pas à danser?

— Ah! après le champagne, vous n'aurez pas besoin de beaucoup insister.

Un quart d'heure ne s'était pas écoulé que trois chars-à-bancs déversaient sur le perron les ballerines et les musiciens. C'était une chose étrange, je t'assure, que tout ce panthéon brahmanique, étincelant et pailleté, au milieu de la plus moderne des installations. Mrs. Webb, folle de joie, se multipliait, courait des uns aux autres, réussissant par ce miracle d'entrain et de simplicité dont elle était coutumière à mettre à l'aise ces petites filles d'abord un peu effarouchées. Rapidement, les plus audacieuses commencèrent à rire. Les autres les imitèrent. Bientôt la villa ressembla à une volière d'oiseaux exotiques.

Le brigadier Monaldeschi s'était chargé des musiciens. Ceux-ci manifestaient moins bruyamment leur contentemet, mais ils durent boire assez sec. Nous le comprîmes lorsque, une heure plus tard, il fut question pour eux d'attaquer le grand air de la forêt de Lanka.

Je pourrais, je crois, vivre cent ans sans jamais revoir quelque chose d'aussi pittoresque que cette séance de Ramayana au champagne. Quand les danses sacrées furent achevées, on passa à des exercices plus profanes. Le divin Rama à la face verte nous chanta de vieux airs du pays : *Tourterelle blanche du Cambodge*, puis *Manguier Chanti* :

Amant des vieilles femmes,
J'en ai rencontré de jeunes.
J'ai égaré mes mains pour les pincer pour rire.
Elles m'ont gravement injurié.

Cette dernière strophe de *Manguier Chanti*, traduite par le brigadier Monaldeschi, eut le don de combler d'aise Mrs. Webb. La musique khmère, en raison des défaillances de plus en plus rédhibitoires des exécutants, avait été remplacée par le phonographe de Maxence. Dès lors, ce fut le tourbillon. Nous fûmes entourés, absorbés par un mouvant réseau de dorures et d'écharpes multicolores. Je dansai avec le divin Rama à la face verte. Hanuman entraînait Monaldeschi dans un galop étonnant. Le

résident ne quittait les bras de la belle Sita que pour courir à ceux de l'altière Kaikey. Et soudain des cris terribles retentirent : c'était la femme de chambre coréenne qui s'enfuyait à travers la maison, poursuivie par le hideux traître Maricha qui voulait absolument danser avec elle.

Je parvins à obtenir un *one-step* de Maxence. Mais, dès les premières mesures, elle se déroba.

— Invitez donc plutôt cette petite, qui danse mieux que personne. Et savez-vous ce que j'ai découvert? Je vous le donne en mille. Elle parle anglais aussi bien que moi.. Allez la chercher. Je le veux.

A l'écart, avec son mince visage volontaire, le petit Roi des Géants demeurait debout, tenant sous le bras son masque fantastique. Bizarre enfant, vraiment. Je la sentais, sous son apparent détachement, qui ne perdait pas un seul de mes gestes. C'était vers elle que Maxence était en train de me pousser.

Nous achevâmes ensemble le one-steep que j'avais commencé avec Mrs. Webb. Mais je ne trouvais pas à lui adresser une seule parole. Elle dansait muette, les yeux baissés.

Seulement, lorsque la danse prit fin, je sentis sa main qui glissait dans la mienne un minuscule carré de papier plié.

— N'est-ce pas qu'elle est exquise, cette pe-

tite? dit Maxence qui revenait vers moi. J'ai interrogé à son sujet Monaldeschi et le Résident. C'est une orpheline de la région. Parler anglais de la sorte, ne trouvez-vous pas que c'est inouï? Je l'ai invitée à venir nous voir. Je voudrais faire quelque chose pour elle. Ah! Monsieur Monaldeschi, savez-vous que ce n'est pas bien! Vous n'avez pas encore dansé avec moi.

... Un peu plus tard, après le départ du dernier de nos invités, et lorsque les rires et les chants joyeux se furent peu à peu évanouis dans le silence de la grande forêt mystérieuse, je pus enfin, le cœur battant, déplier mon carré de papier. Une écriture nette et fine y avait tracé ces quelques mots :

« Après-demain, à neuf heures du soir, trouvez-vous sur la Terrasse du Roi Lépreux, les yeux orientés dans la même direction que ceux de la statue. Vous verrez alors, par deux fois, une lumière. Vous marcherez vers elle. Ayez confiance. Songez que le sort d'un trône dépend de votre discrétion. »

Et c'était signé : *Apsara*.

Le lendemain, ou le même jour, si tu préfères, dès sept heures du matin, j'étais sur pied.

— Où allez-vous? demanda Maxence. Travailler, déjà?

— Chut, dis-je. Il me faut être à Siem-Réap à huit heures. Le Résident a à causer avec moi.

— Tiens, il ne m'a parlé de rien.

— J'ai cru comprendre que c'était confidentiel.

— Rien de grave, j'espère?

— Certainement non. Me permettez-vous de prendre la seconde automobile?

— Les deux, si vous voulez. Faudra-t-il que je reste un an pour que vous cessiez de me demander cette autorisation? C'est ridicule.

Arrivé à la Résidence, j'appris naturellement que M. Bénéjacq n'était pas encore levé. Il vint bientôt me rejoindre, assez surpris, et les cheveux un peu embroussaillés. J'étais moi-même fort gêné. Je n'avais pas le droit de lui dire à quoi je comptais employer ma soirée du lendemain, et d'autre part il fallait qu'il m'aidât à me libérer durant cette soirée. Mais avouer que j'avais besoin d'un prétexte pour quitter la maison, c'était une démarche qui pouvait laisser supposer que mes rapports avec Mrs. Webb... Bref, j'était fort ennuyé.

Je parvins néanmoins à me faire comprendre à demi-mot. M. Bénéjacq me donna la preuve de son esprit en ne me posant pas de question indiscrète. Que, quatre jours après mon arrivée à Angkor, j'eusse déjà besoin d'une nuit de liberté, cela n'allait pas évidem-

ment sans susciter chez lui un certain étonnement. Un certain étonnement, et, ma foi, peut-être aussi un peu d'admiration.

— Ecoutez, cher Monsieur, nous dirons, si vous le voulez bien, que mon collègue le Résident de Pursat, en tournée d'inspection dans la région du Tonlé-Sap, nous a invités à dîner sur sa mouche à vapeur, à l'embouchure de la rivière, pour parler service. Cela vous donnera au moins jusqu'à minuit. Est-ce suffisant?

— Amplement. Parfait.

— A présent, je vous supplierai de faire de votre mieux pour que je ne me trouve pas en mauvaise posture vis-à-vis de Mrs. Webb. Elle a été pour moi si remplie d'attentions...

— Vous pouvez y compter.

Je passai toute la journée, ainsi que celle du lendemain, à piocher mon archéologie khmère. Maxence ne tarissait pas d'éloges sur mon assiduité. A deux ou trois reprises, je sollicitai d'elle des éclaircissements qu'elle ne fut pas, cette fois, en état de me donner. C'était le signe indéniable des progrès que je faisais.

— Oh! fit-elle, à propos, savez-vous le nom de la petite fille d'avant-hier? Apsara. N'est-ce pas que c'est vraiment adorable? Vous savez ce que c'est qu'une *Apsara*, je pense?

— Je le savais avant de venir ici, dis-je, haussant légèrement les épaules. Ce sont les demi-déesses du paradis d'Indra, les danseuses

célestes nées du barattement de la mer de lait.

— Si vous devenez aussi savant, on n'osera bientôt plus vous parler. Avouez tout de même, cher, que c'est exquis, et déconcertant : dans Angkor, à côté des milliers et des milliers d'apsaras figées dans la pierre des bas-reliefs, en rencontrer une aussi vivante que notre petite amie. Elle me plaît, cette enfant. Je l'ai invitée à nous rendre visite. Si elle avait la bonne idée de venir ce soir, elle me tiendrait compagnie, tandis que vous serez à votre maudit dîner. Ne rentrez pas trop tard, au moins.

Un peu avant sept heures, je quittai la villa. Maxence insistait pour que je me fisse conduire à la Résidence en automobile. Je refusai, alléguant le bien que je retirerais d'un peu de marche, après une journée consacrée tout entière au travail.

Je pris ostensiblement la route de Siem-Réap, puis, au premier tournant, ayant bien vérifié si je n'étais vu de personne, je m'engageai dans les fourrés en direction des temples.

Par précaution, j'avais glissé dans ma poche un puissant revolver à balles explosibles. Ne crois pas à de la superfétation. A t'en parler si simplement, j'ai dû finir par te donner d'Angkor l'impression d'une espèce de jardin zoologique. Il y a du vrai, à cela près que ni les tigres, ni les panthères n'y sont en cages.

Ils ne tiennent pas à vous rencontrer, c'est entendu. Mais enfin, il est de mauvais hasards...

Ayant environ près de deux heures devant moi pour faire cinq ou six kilomètres, je pris par le plus long. Je longeai les douves d'Angkor-Vat dans leur partie orientale. Les poules d'eau et les sarcelles s'y livraient à leurs derniers ébats. J'assistai à l'essor crépusculaire des chauves-souris, s'évadant du temple toutes ensemble et à flots si pressés que l'on eût dit un gigantesque feu de cheminée. Au-dessus de moi, sautant de branches en branches, une tribu de gibbons, avec leurs fourrures noires et leurs collerettes blanches, avait l'air d'un congrès de magistrats en goguette. Puis, petit à petit, le feuillage redevint immobile, les bruits s'éteignirent, la lumière commença à s'effacer, et la forêt devint semblable à une énorme cathédrale endormie.

Maintenant, j'avais franchi l'enceinte d'Angkor-Thom, et, dans l'ombre naissante, je me gardais bien d'abandonner le sentier. Je passai rapidement au pied du Bayon, n'osant lever les yeux pour ne pas rencontrer ceux des effrayants visages sculptés au flanc des tours. Dans une dernière lueur de jour, j'aperçus la place royale, l'interminable frise des Éléphants, les silhouettes des dix tours latérales. Pas un être, pas un bruit. Qu'était-ce que cette ville morte au milieu de laquelle j'errais?

Quelle folie était la mienne! N'étais-je pas en train d'abuser du droit qu'on a de mettre de la fantaisie dans sa vie?

Je faillis revenir sur mes pas. Appelle cela de la prudence, de la peur... comme tu voudras.

Ayant tâté dans ma poche la crosse du revolver, je continuais ma route. Bientôt, j'atteignis le belvédère du Roi Lépreux. J'en gravis l'escalier non sans peine. Enfin, je fus auprès de la statue.

Devant ce belvédère s'étend, à environ cent cinquante mètres, un peu sur la gauche, le système de monuments dit *groupe de Prah-Pithu*. Juste en face, on a trois grandes tours, et derrière ces tours, les ruines d'un bizarre édifice connu des archéologues sous le nom de *Khléang* nord. Inutile de te dire que j'avais employé ma journée et la précédente à étudier à fond ce dispositif. Mon zèle fut récompensé. Ce fut à la hauteur du Khléang que je vis jaillir par deux fois dans la nuit une étincelle.

Neuf heures, exactement.

A partir de cet instant, je retrouvai tout mon calme. Je descendis de la terrasse et me mis à marcher droit devant moi, attentif uniquement à ne pas m'écarter de l'axe dans lequel venait de m'apparaître le signal convenu. Dès que j'eus franchi la ligne des trois tours, une

ombre se dressa, et je n'eus pas de peine à reconnaître Apsara.

Elle ne m'adressa pas la parole. Elle me prit la main, et nous nous engageâmes dans un escalier aux marches disjointes. J'en comptai vingt-cinq. Puis, tournant à angle presque droit, nous passâmes sous une voûte où j'eus à braver la griffure des ronces et le volètement silencieux des chauves-souris. Un autre escalier, que nous remontâmes. Voilà un itinéraire que j'aurais vainement réclamé aux plans sur lesquels j'avais pâli durant ces deux derniers jours.

Nous n'avancions plus.

— C'est ici, dit Aspara à voix haute. Attendez une seconde, voulez-vous.

Faisant jaillir la flamme d'un briquet à essence, vraisemblablement celui dont elle s'était servi cinq minutes plus tôt pour me faire signe, elle alluma une lampe. Progressivement, la clarté me révéla les détails de l'endroit où je me trouvais.

Te dire que ce lieu présentait le luxe et le confortable d'un studio du seizième arrondissement serait sans doute exagéré. Il n'en restait pas moins que mon petit Roi des Géants avait fort bien tiré parti du local qui s'offrait à ma vue. Imagine une pièce de dix pieds carrés, aux murs formidables, une de ces innom-

brables cellules qu'on rencontre dans tous les temples d'Angkor, où elles devaient probablement servir de logements aux bonzes. Peu de meubles. Un divan et des piles de coussins, taillés dans des sampots aux vives couleurs. Des étagères avec quelques livres. Une petite table supportant une boîte à cigarettes. Dans un coin, un épais coffre en bois sombre, clouté d'un métal pâle, qui me parut être de l'argent. C'était tout.

A l'opposé de la porte par laquelle nous venions d'entrer, une autre ouverture était pratiquée dans la muraille et donnait accès à une seconde cellule. J'entrevis quelques statues, et, sur un chevalet grossier, une motte de glaise rouge, dans laquelle un buste s'ébauchait.

— Vous faites toujours de la sculpture, comme à Montparnasse? demandai-je, autant pour dire quelque chose que pour prouver que ma mémoire était bonne, et que j'avais, tout de suite, reconnu mon interlocutrice.

Elle eut un geste évasif.

— Il faut bien tuer le temps. Chaque fois que je peux me rendre libre, je disparais. Je viens ici. Vous ne pensez pas, n'est-ce pas, que je fais mes compagnes d'élection des autres danseuses?

Sa voix était sèche, presque hostile. Qui

m'aurait dit en cet instant qu'un entretien aussi froidement engagé s'achèverait dans une atmosphère d'émotion et de confiance non pareilles. Nous nous observions à la dérobée. Quand nous l'avons connue, elle pouvait avoir dix-neuf ans, n'est-ce pas, vingt peut-être. Aujourd'hui, elle paraissait rajeunie. C'était toujours le même petit être nerveux et sauvage; mais, dépouillée de la défroque européenne, elle semblait animée d'une vie nouvelle. Ses yeux étaient plus brillants. Le sampot et les écharpes qui la drapaient, à la cambodgienne, faisaient ressortir davantage l'ambre de son visage et de ses épaules, la souplesse de son corps. Elle était comme ces oiseaux qui ont vécu un temps en cage, et au plumage desquels la liberté reconquise restitue de soudaines couleurs.

Vraiment, elle m'impressionnait. Je ne savais rien de ses origines, et déjà j'en avais la vague prescience. Mais, après tout, c'était une femme. Je risquai donc un compliment. Il fut assez mal reçu. Elle fronça les sourcils.

— J'espère, fit-elle, que vous n'avez pas dit un mot de ce qui se passe à votre belle Anglaise?

— Pour qui me prenez-vous? fis-je, à la fois blessé et flatté. Rien ne vous autorise à parler de la sorte. En outre, la dame dont il s'agit n'est pas Anglaise, mais Américaine.

— Ah! dit-elle avec une nuance de satisfaction.

Elle reprit :

— A quelle heure êtes-vous autorisé à rentrer?

— Permettez. Je n'ai à recevoir de personne une autorisation de ce genre. Si j'ai décidé d'être de retour chez moi à une heure du matin au plus tard, c'est que cela me plaît, et que j'ai mes occupations.

— C'est plus de temps qu'il ne m'en faudra, je pense, pour vous mettre au courant. Dites-moi...

— Quoi?

— Avez-vous déjà, au cours de votre vie, ouï parler de lord Dufferin, du colonel Prendergast, et du roi Thi-Bo?

Ces noms me disaient évidemment quelque chose. Mais où, quand les avais-je entendus, ou lus? je ne me le rappelai pas. Je dus le lui avouer.

— J'espère qu'au fur et à mesure que je parlerai, vos souvenirs vous reviendront, dit-elle. La durée des explications qu'il est nécessaire que je vous donne s'en trouvera abrégée d'autant.

Mais telle était sa grâce lorsque, me prenant par la main, elle me fit asseoir à côté d'elle, que je souhaitai, au contraire, que l'entretien se prolongeât le plus possible.

Raphaël tira sa montre.

— Fichtre! Déjà dix heures et demie. Ma femme sera là vers minuit. Et tu comprends que nous ne pourrons plus alors continuer à évoquer ces souvenirs.

« Il ne manquerait plus que cela », pensai-je.

— Allons dehors. J'y serai plus à mon aise pour te raconter l'histoire de la princesse de Manipour, je veux dire d'Apsara. Prépare-toi à être ému, encore que tu sois d'une nature assez peu sensible, et que je n'aie pas la prétention d'amener à tes paupières les pleurs qui coulèrent plus d'une fois des miennes au cours de cet étrange récit.

Nous revînmes donc nous asseoir dans nos fauteuils, sur la terrasse. Nous y avions été précédés par deux maîtres d'hôtel porteurs d'une collection imposante de flacons et de bouteilles multicolores.



La première parole d'Apsara, dit Raphaël, fut pour me demander si, en me rendant de Saïgon à Angkor, je m'étais arrêté à Phnom-Penh. Je répondis qu'en effet j'y avais passé une après-midi et une nuit.

— Sans doute, on vous aura fait visiter le Palais Royal?

— Oui.

— Alors, dit-elle, vous connaissez les lieux où j'ai vécu douze années qui sont et resteront probablement les seules heureuses et les seules paisibles de mon existence.

— Petite fille, lui dis-je, il faut avoir confiance dans la vie.

— On n'a pas besoin d'avoir confiance pour accomplir son devoir, dit-elle avec cette expression de sombre énergie qui la rendait si belle. Ecoutez-moi, écoutez-moi. Vous aurez vu aussi, je pense, à Phnom-Penh, la salle des danses, et peut-être avez-vous aperçu de loin le grand bâtiment jaune où sont logées les danseuses?

— On me l'a montré, mais je n'y ai pas pénétré.

— On ne peut pas y pénétrer. L'accès en est gardé par des sentinelles. Ce fut dans une de ces chambres que s'éveilla, un matin, voilà bien longtemps, une petite fille de trois ans, et le plus lointain souvenir qu'elle conserve est celui de cette matinée pleine de soleil, de ciel bleu, d'arbres chargés de fruits dorés et de larges fleurs rouges et blanches. De ce qu'il y avait pu avoir avant, je ne me rappelle rien, ou presque. De la nuit. De la fumée dans des gîtes nocturnes où passaient et repassaient des silhouettes sombres. Des cahots se répercutant tout le long de mon corps meurtri.

Jusqu'à seize ans, je n'ai été qu'une danseuse comme les autres, une de ces cinq cents danseuses de Sa Majesté le Roi du Cambodge, une de ces pauvres enfants dont la destinée a l'éclat et la brièveté de celle des papillons, et leur même fin obscure. Cependant, à mesure que je grandissais, soumise en apparence aux obligations de mes camarades, il m'était donné de constater une chose qui aurait ravi le cœur de bien d'autres petites filles, mais qui me terrifia. Les ballerines royales — les *lokhon* — sont astreintes dès le plus jeune âge à l'emploi du temps le plus strict. Soir et matin, les débutantes doivent prendre part aux exercices qui leur permettent d'arriver à posséder cette souplesse dont nos danses ne sauraient se passer. Tandis que mes compagnes travaillaient à se désarticuler, si l'une d'elles venait à oublier un des mouvements prescrits, elle se voyait instantanément rappelée à l'ordre, au besoin par un léger coup de rotin. Bien que je fusse distraite, force me fut de constater que jamais la surveillante ne s'était permis d'en user ainsi avec moi. Par ailleurs, sans doute, je ne touchais que les cinq piastres de traitement mensuel allouées aux élèves de ma classe; j'avais une chambre qui n'était pas plus grande que les leurs; j'y prenais aux mêmes heures mes repas apportés par la même baya. Mais je dus aussi peu à peu en convenir avec moi-même,

les nattes sur lesquelles je reposais étaient d'une paille plus légère, mes écharpes, mes sampots, étaient tissés avec plus de finesse, la baya qui me servait avait l'art de me réserver ses poissons les plus appétissants, ses mangues les plus savoureuses, ses fleurs les plus fraîches. Les danseuses sont tenues, après le spectacle, à ranger elles-mêmes avant de s'endormir leurs costumes dans leur coffre et leur armoire. A plusieurs reprises, par oubli, puis par calcul, j'omis de le faire. Eh bien, chaque fois, le lendemain matin, en me réveillant, je trouvai mes vêtements pliés et serrés, sans que j'eusse jamais eu à encourir la moindre observation. Si discrètes que fussent ces attentions, et quoi qu'elles ne provoquassent aucun commentaire, je me rendis bien compte qu'elles ne pouvaient résulter uniquement du hasard.

Et le mot d'ordre qui aboutissait à m'assurer cet invisible traitement de faveur, n'en avais-je pas aussi la preuve dans l'attitude du Roi à mon égard? J'ai connu les deux souverains qui, en notre siècle, se sont succédé sur le trône du Cambodge. J'étais bien petite, sans doute, quand je suis arrivée à Phnom-Penh, et le roi Norodon était déjà bien vieux. Je ne me souviens pas du jour où je le vis pour la première fois, mais celui où je l'ai vu pour la dernière a laissé dans mon âme une trace qui n'est point près de s'effacer. Il est vrai que

j'avais plus de dix ans. Depuis une semaine, le palais était en proie à une morne anxiété, car on savait le bon Prince près de sa fin. C'était neuf heures du soir, peut-être et le soleil venait de disparaître derrière les frangipaniers. Nous étions, mes compagnes et moi, en train de grignoter silencieusement des graines de nénuphars grillées, en attendant d'aller nous coucher. Soudain, je m'entendis appeler au bout de la galerie : « Apsara ! » C'était la princesse Khoun-Tanh. Je me levai en hâte et la suivis. Elle me conduisit dans une chambre où je n'étais jamais entrée, et qui était celle de Sa Majesté. Le monarque reposait sur un lit blanc et or, dont le grand rideau de soie verte était à moitié tiré. Près de lui se tenait un homme déjà âgé, que je savais être un des princes. Je me taisais, dans mon coin, toute tremblante. La princesse m'amena jusqu'au lit de l'auguste moribond. Faiblement, il parla. Ce fut pour me demander : « Tu as toujours été heureuse ici, n'est-ce pas, petite Apsara? » Etouffant un sanglot, je fis signe que oui. Il me mit alors la main sur le front, une main toute parcheminée, déjà froide, et s'adressant au prince qui était à son côté, et qui allait être son successeur, le Roi Sisowath, que Dieu garde, il lui dit : « J'ai tenu mon serment, frère. A ton tour de tenir celui que tu viens de me faire. » Quelques heures plus tard, le fanal

rouge descendant lentement du mât qui domine le palais nous apprit que notre maître était mort. Les bâtiments, les cours, s'emplirent de lugubres gémissements. Et moi, blottie dans ma chambre obscure, seule parmi tout ce tumulte, je passai la nuit à me demander avec épouvante ce que le roi défunt avait voulu dire, et qui j'étais.

Sa Majesté Norodom venait souvent inspecter les appartements des danseuses. Je n'y ai vu que trois ou quatre fois le Roi Sisowath. Mais, à chacune de ses visites, il entrait dans ma chambre. Il ne m'adressait pas la parole; il me regardait avec un air de compassion affectueuse qui ne faisait que redoubler mes vagues terreurs. Auprès de la Grande Maîtresse il s'enquérait de ma santé, de mes progrès. Ceux-ci étaient tels que le jour vint rapidement de mes débuts comme première danseuse. Je n'avais que quatorze ans. Ce soir mémorable, je devais paraître dans le rôle de la princesse Bosseba. Bien avant l'heure, les habilleuses avaient passé mon corps à l'huile de coco mélangée de safran. Sur mon visage, on avait étendu l'épaisse couche de blanc chinois. C'était un samedi, et mon sampot était noir; car vous savez, je pense, que les vêtements des danseuses cambodgiennes ont des couleurs différentes selon chaque jour de la semaine, et que le noir est la couleur du

samedi. Comme les servantes, selon la coutume, achevaient de me coudre les miens sur le corps, la grande maîtresse entra. Elle était suivie de deux femmes qui portaient deux coussins noirs où étaient étalés les bijoux qui m'étaient offerts pour mes débuts par Sa Majesté. Leur splendeur m'éblouit, tout en me confirmant dans mes craintes. Sur le premier coussin, il y avait le *mokot*, et le *panntièreth*, les deux coiffures par excellence, le mokot, très haut, en forme de pagode à quatre étages, le panntièreth arrondi en diadème, tous deux d'or rouge, incrustés de rubis et d'olivines. Sur le second coussin, il y avait les autres bijoux. D'abord la large plaque d'émail étincelante de brillants, et que nous portons, suspendue sur la gorge, en manière de pendentif. Ensuite, les huit bagues, chaque doigt, sauf le pouce, ayant la sienne : pour l'index, une émeraude; pour le majeur, un saphir; pour l'annulaire, un rubis, et pour l'auriculaire, trois diamants. Venaient enfin les boucles d'oreilles, et les douze bracelets, cinq pour chaque bras, un pour chaque jambe, ces deux derniers si lourds, si lourds !...

J'avais une folle envie de pleurer, me demandant de quel présage pouvait être tant de magnificence. Mais déjà on entendait dans la salle d'honneur les premières mesures des gongs et des xylophones. A la hâte, j'avalai

une dernière gorgée de thé, et soudain, les grands rideaux s'écartant, je me sentis comme arrachée de l'ombre et traînée au milieu de la salle par les flots de lumière bleue qui venaient de surgir... Le Roi était là. Je ne voyais plus que lui. Dans la loge qui surplombe la salle, il était allongé sur son blanc lit de repos, sa veste blanche couverte d'ordres et de décorations. Au-dessus de lui, il y avait un baldaquin blanc autour duquel se balançaient avec lenteur des éventails de plumes blanches. Je marchai vers Sa Majesté. J'étais si troublée que lorsque je me prosternai pour les trois révérences rituelles, j'eus l'impression que jamais je ne pourrais plus me relever.

Pendant l'entr'acte, je fus entourée par l'essaim de mes compagnes qui venaient admirer mes bijoux. Les petites me félicitaient sans arrière-pensée, espérant bien avoir les mêmes un jour. Mais les premières danseuses, qui savaient ce qu'un pareil don a d'exceptionnel, mettaient dans leurs compliments moins de chaleur. On riait, cependant, on se poussait du coude. Quatorze ans, et déjà favorite! « Apsara, ce soir, va faire connaissance avec le Rideau vert. » Le Rideau vert, c'est le rideau de la couche du monarque. Les danseuses du palais, on a dû vous le dire, sont destinées à devenir les épouses royales, et l'oc-

troi de joyaux aussi magnifiques signifiait assez que l'instant était venu pour moi d'être distinguée par Sa Majesté. La stupéfaction fut donc générale, quand on constata que ni ce soir-là, ni le lendemain, ni les jours qui suivirent, je ne fus convoquée dans l'auguste chambre. Je devais attendre trois années l'ordre auquel il n'est permis à aucune femme de résister.

Trois ans, j'ai attendu trois ans, me mêlant de mon mieux à la vie de mes compagnes, essayant par une observance aussi stricte que possible des monotones détails quotidiens de me soustraire à l'angoisse qui me tourmentait. Oh! journées passées tout entières à confectionner des bracelets en fleurs de jasmin, à fumer des cigarettes, à babiller en suçant des confitures de goyave. J'en étais venue à espérer que l'instant ne viendrait jamais où serait révélé à Apsara le secret de son origine. Pourquoi même y aurait-il eu un secret? N'était-ce pas un orgueil maladif qui me poussait à me juger différente des autres danseuses, à croire qu'un autre sort que le leur m'était réservé? Mais je n'avais qu'à songer à la main froide du roi mort sur mon front, et qu'aux bijoux merveilleux offerts par le roi vivant, pour comprendre que c'était en vain que j'essayais de me rassurer au sujet de choses qui maintenant ne pouvaient plus tarder à venir.

Un soir, il y avait danses au palais, et je devais tenir le rôle du prince Lakshmana, frère du divin Rama. J'étais déjà habillée, et j'allais placer sur ma tête le panntièreth de rubis et d'olivines, lorsque nous vîmes arriver en hâte la Grande Maîtresse. Elle annonça que je ne jouerai pas ce soir-là, et qu'il fallait faire habiller tout de suite une autre danseuse à ma place. Puis, elle m'ordonna de me tenir prête à la suivre. Je voulais quitter mon costume, mais elle ne m'en laissa pas le temps, et ce fut donc sous la veste rubis et le pantalon argenté de Lakshmana que je pénétrai avec elle dans les appartements royaux.

Quand nous fûmes arrivées à la Chambre du Roi, elle m'introduisit, fit la triple révérence, et se retira.

Je vis d'abord le Roi, naturellement. Mais, presque aussitôt, mes regards se détournèrent de lui pour se reporter sur le bizarre personnage qui était seul avec le Monarque dans l'immense pièce. Figurez-vous un vieillard dont les vêtements étaient dans un état de vétusté sordide. Sa robe, déchirée par les ronces, mangée par le soleil, avait dû avoir jadis la couleur jaune citron des robes des bonzes. Son front d'ivoire poli portait en tatouage les trois raies blanches et l'œil çivaïte. Il était, quand j'entrai, agenouillé devant le Roi. En m'apercevant, il se releva

d'un bond, pour retomber prosterné à mes pieds, et les baisant.

— C'est elle, dit le Roi. Tu diras à ton maître que mon prédécesseur et moi avons tenu parole.

Et le vieillard, toujours prosterné, continuait à baiser mes pieds, ne cessant de murmurer, riant et pleurant à la fois :

— C'est elle. Que Çiva accorde vie et triomphe à Son Altesse, la princesse de Manipour.

Interdite, effrayée, je regardai le Roi. Il me considérait avec son sourire ému.

— Butsomali, dit-il enfin, relève-toi. Tu vas te rendre dans une pièce voisine. Tu y resteras avec elle le temps qu'il faudra. Tu lui parleras. Tu lui diras ce qu'elle doit savoir. Ménage sa jeunesse, mon père.

Il dit, et ayant sonné, il chargea un serviteur de nous conduire dans une autre chambre. Je m'inclinai pour prendre congé, et, chose inouïe, il répondit à ma révérence par une révérence presque aussi profonde. L'instant d'après, nous nous trouvions, le vieux Butsomali et moi, dans un petit salon meublé de divans et de tables dorées, sur lesquelles il y avait des sirops glacés, des confitures, des cigarettes. Je m'assis; le prêtre çavaïte s'accroupit

devant moi, dans la même attitude qu'il avait tout à l'heure aux pieds du Roi, et il parla.

Il parla. Au fur et à mesure, je sentais mes yeux s'ouvrir sur des profondeurs antérieures. Il me semblait que la scène sur laquelle s'était jusqu'à présent déroulée ma vie prenait maintenant des proportions doubles. Une toile de fond se levait, découvrant lentement, peu à peu, des perspectives inconnues. Et voici qu'à la fois actrice et spectatrice, j'y apercevais simultanément mon passé et mon avenir.

Il y a un siècle et demi environ, un héros qui par ses vertus était plus près des dieux que des hommes réussit à ériger en puissant empire l'antique pays qui s'étend entre le Siam et les Indes. Il s'appelait Alompra, et l'Etat qu'il avait ainsi fondé fut le puissant royaume de Birmanie. Puissant et éphémère, hélas! Des ennemis acharnés l'entouraient, et sa ruine devait suivre de peu son apogée.

Quels étaient les motifs des haines dressées en cercle autour de lui? Sa richesse même. Qui veut avoir une idée du paradis terrestre n'a qu'à descendre la vallée de l'Irraouadi. Cent villes s'y élèvent, dont une seule suffirait à la gloire d'un pays. Ava, qu'on nomme la cité des pierreries; Amarapoura, la ville de l'immortalité; Mandalay, la capitale, avec ses jardins plus fleuris que ceux de Perse et ses toits d'or

massif; Pagan, qui a eu neuf mille neuf cent quatre-vingt-dix-neuf temples, et aujourd'hui encore en compte plus que n'importe quelle cité terrestre; Mogoung, la ville du jade; Kalé, celle de l'ambre; Mogok, celle des rubis; Moulmeïn; Rangoun enfin, la seconde capitale, dont la pagode est la plus belle du monde.

Cent années durant, après la mort du grand Alompra, les succès alternèrent pour la Birmanie avec des revers. Puis, le splendide et malheureux empire crut enfin qu'une ère de prospérité allait succéder aux sombres époques pendant lesquelles s'était épanché à flot le sang de ses enfants. Le vieux roi Min-Goun venait de mourir. Mais il avait eu le temps de désigner parmi ses quarante-huit fils celui qu'il jugeait le plus digne de lui succéder, le prince Thi-Bo.

Le nouveau roi était d'une beauté et d'une intelligence dans lesquelles il était aisé de reconnaître l'origine divine d'Alompra. Sa bravoure n'avait d'égale que sa bonté. Les soixante premiers jours de son règne, on crut à l'âge d'or revenu pour le royaume de Birmanie. Rêve insensé, espoir fragile, et qui allait être de la façon la plus douloureuse renversé.

Dans la forêt qui entoure la capitale, la profonde forêt birmane dominée par l'éclatant panache blanc du *thi-see,* l'arbre à laque, le

Roi chassait un jour avec ses courtisans. Ils se laissèrent entraîner assez loin, à la poursuite d'un sanglier. L'animal était sur le point d'être forcé, et déjà le jeune souverain se précipitait pour lui porter le coup fatal, lorsque, d'un abri creusé entre les racines d'un banian, un homme surgit. Ceux qui ont été témoins de cette scène ont ensuite longuement discuté sur le point de savoir qui était cet homme. Les uns ont dit que c'était un ascète, les autres un vulgaire mendiant. Aucun ne s'accordait sur son âge. Mais tous furent unanimes à constater qu'il était atteint de la lèpre. Donc, cet homme, ayant saisi la bride du coursier royal, demanda l'aumône au souverain. Le cheval, effrayé, se cabra, et cet instant suffit au sanglier pour bondir et disparaître dans un épais taillis.

Le roi était d'abord demeuré muet de stupeur. Puis, incapable de contenir sa colère, il frappa, d'un coup de cravache, le vieillard au visage.

Au dire de tous les chasseurs, le retour fut morne. Au début, quelques officiers essayèrent d'en dissiper les tristesses par des plaisanteries qui restèrent sans écho. Puis tous se turent, et quand le cortège fut de retour au palais, le Roi était en proie à une mélancolie dont il ne devait plus sortir.

Dès le lendemain de cette funeste journée

on put prévoir l'étendue de la catastrophe. En une semaine, celui qui avait été jusqu'alors le modèle des souverains était devenu le plus cruel des despotes. Il semblait qu'un vent de folie furieuse eût passé sur lui. L'histoire de la chasse s'était répandue de Mandalay dans tout le royaume. On la commentait avec épouvante dans un pays où les mendiants ont toujours été sacrés. Mais celui qu'avait offensé le geste irréfléchi du prince était-il un mendiant ordinaire? Déjà on en doutait. Une rumeur circulait sourdement parmi les populations. Ce n'était pas un mortel qu'avait atteint la cravache impie de Thi-Bo, mais la plus redoutable de toutes nos divinités, Çiva, oui, Çiva, le dieu de la destruction et de la mort, Çiva sous une des formes qu'il aime souvent à prendre pour éprouver la piété de ses adorateurs, et qui est celle d'un ascète des forêts. Vous pouvez le voir ainsi figuré dans la statue de la terrasse d'Ango-Thom sur laquelle je vous ai donné rendez-vous tout à l'heure. Songez à la répercussion d'une telle rumeur parmi des populations fanatiques. Elle se multipliait, prenait les allures de la vérité. Déjà les bonzes y faisaient publiquement allusion dans les pagodes. On se montrait avec terreur les images du dieu, son visage devenu et demeuré courroucé depuis l'instant de l'abominable sacrilège. La malédiction de Çiva était désor-

mais sur toute la Birmanie, et les événements qui se précipitaient donnaient à ces bruits lugubres la plus effroyable des confirmations.

Thi-Bo, que ces bruits grandissants achevaient de mettre hors de lui, commença par accuser ses frères et ses sœurs, les quarante-huit princes et les soixante-deux princesses, de conspirer contre la sûreté de l'Etat. Il les fit enfermer dans un des bâtiments du palais, et c'est ici que se place le plus inexpiable des crimes. Une nuit, le bâtiment dont il s'agit fut envahi par une bande de condamnés à mort qu'on avait enivrés après leur avoir promis la vie sauve. Tous les prisonniers furent égorgés. Seule, une des princesses, cachée par sa nourrice, parvint à échapper à l'épouvantable tuerie.

Un crime aussi atroce, comme bien vous le pensez, avait achevé de jeter le désarroi dans le royaume. Ce fut ce moment que choisit la nation de proie qui guettait depuis un siècle l'heure de la curée. Il était avéré que la Birmanie, sombrant dans les convulsions sanguinaires, devenait une honte pour l'univers civilisé, et que c'était accomplir œuvre morale et pie que de mettre un terme à de tels débordements. Je vous en ai assez dit. Vous avez compris. L'Angleterre intervint donc. Il était de son intérêt de ne plus tarder, un traité venait d'être conclu enre la Birmanie et la France,

qui, retenez bien ceci, autorisait votre pays à faire pénétrer, par la frontière du Tonkin, des armés et des munitions à destination des troupes birmanes. Le Vice-Roi des Indes, lord Dufferin, avait massé des troupes tout le long de la frontière opposée. L'armée britannique reçut l'ordre d'avancer. Bientôt, elle s'empara de Mandalay. Le Roi n'était plus qu'un misérable dément, incapable de donner des ordres, de comprendre même ce qui se passait. Qui, d'ailleurs, eût consenti à obéir à un prince sur qui pesait la condamnation du Dieu qui n'a jamais pardonné?

Je voudrais que vous eussiez pu voir avec quel tremblement de tout son être le vieux Bussomali me mit au courant de l'effroyable scène qui se déroula alors, et dont il avait été le témoin horrifié. Le lendemain, le palais royal se réveilla aux mains de la soldatesque britannique. Dans la salle du trône, les reines et les princesses se lamentaient, déchiraient leurs vêtements. Le colonel Prendergast entra, et notifia sa déposition au roi Thi-Bo. Imaginez le spectacle : ces femmes en larmes, ces officiers rigides et méprisants, ces soldats, baïonnette au canon, entourant un trône sur lequel un monarque hébété assistait sans comprendre à la ruine de son empire. Le même jour, sur l'Irraouaddi, un steamer levait l'ancre et emportait jusqu'à Rangoun le dernier roi de

Birmanie, le descendant d'Alompra le Magnifique. Sur le même navire, bien entendu, les tristes vainqueurs n'avaient eu garde d'oublier de charger tout le trésor royal, un trésor comme jamais œil humain n'en a contemplé. Depuis quarante ans, nos béryls, nos perles, nos émeraudes brillent sur la gorge puritaine des belles ladies. Ah! misère, misère! et, splendide ornement des états-majors de Sa Majesté britannique, nos coupes sentent la moustache rèche des officiers roux souillet les ciselures d'or où se posèrent les lèvres des géants d'Alompra. Splendide palais de Mandalay, pour avoir été le décor de cet opprobre, quand la dynastie légitime remontera sur le trône de ses pères, sans égard pour tes colonnades d'argent et tes astragales de vermeil, tu seras rasé jusque dans ton fondement, et ce sera l'antique Amarapoura qui redeviendra notre capitale, la ville de l'immortalité et de la pureté.



Apsara s'était tue, frémissante. Tout naturellement, au fur et à mesure qu'elle avançait dans son récit, je m'étais, dans un sentiment dont tu comprendras la délicatesse, reculé sur le divan, et c'était en une attitude pleine de la plus respectueuse déférence que j'avais écouté la première partie de son récit.

Elle s'aperçut de mon émotion et trouva le moyen de dompter la sienne pour me sourire.

— Vous commencez à comprendre, maintenant, n'est-ce pas, le luxe de précautions auquel j'ai dû avoir recours pour vous parler, pour vous expliquer comment la danseuse d'Angkor-Thom, la petite étudiante de Montparnasse et la princesse de Manipour ne sont qu'une seule et même personne. Et vous ne m'en voudrez jamais, dites, d'une confidence qui peut attirer sur vous de terribles inimitiés

— Madame, murmurai-je, ma seule ambition serait de pouvoir prouver un jour à Votre Altesse que je suis digne de sa confiance.

M'ayant pris la main, elle la serra contre son cœur, plus émue elle-même qu'elle ne voulait le paraître, et continua.

Le roi était captif, le royaume annexé. Mais il était une chose que l'ennemi ne put asservir du même coup, l'âme birmane. Le sud, le centre, la région côtière du pays se trouvant sous la menace directe de l'armée anglaise et de la flotte, le mouvement de protestation se confina dans les provinces du Nord. Là, la proximité du Thibet, des frontières du Laos et de la Chine (je ne parle pas du Siam, qui nous a

été toujours hostile, et qui n'a jamais manqué de livrer ceux des nôtres qui étaient contraints de se réfugier sur son territoire), cette proximité, dis-je, permettait aux insurgés de faire aux conquérants une guerre sans merci, une guerre de *dacoïts,* selon l'expression de nos ennemis, c'est-à-dire de brigands. Ils s'emparaient des convois, massacraient les contingents isolés, se livraient à d'incessantes incursions sur les territoires soumis. Le gouvernement des Indes n'a jamais publié la liste des soldats qui, durant ces vingt années, sont tombés sous le poignard et les balles de nos montagnards. Ces braves avaient à leur tête d'anciens officiers de l'armée de Thi-Bo, dont la fidélité à la dynastie pouvait paraître d'autant plus méritoire qu'il ne restait plus un membre de la famille royale en état de recueillir le fruit de leur dévouement. Je dis, *pouvait paraître,* car, en réalité, la plupart étaient informés d'un secret qu'on cachait soigneusement à la masse, de crainte qu'il ne finît par parvenir aux oreilles de nos persécuteurs.

En effet, vous vous en souvenez peut-être, lors du massacre des princes par les sicaires du misérable Thi-Bo, une jeune princesse avait échappé à la tuerie. Après des dangers innombrables, la courageuse femme qui l'avait sauvée réussit à la conduire chez le rajah de Manipour, dont les états sont limitrophes des

Indes et de la Birmanie. Quand elle eut vingt ans, le rajah, s'étant épris de sa protégée, l'épousa. Deux enfants naquirent de ce mariage. Seuls rejetons de la dynastie d'Alompra, c'est à eux qu'incombe aujourd'hui la restauration du trône de Birmanie et la conduite de la guerre sainte contre l'envahisseur.

L'aîné, qui était un garçon, avait huit ans environ, et la petite fille trois, lorsque se produisit la catastrophe qui devait les rendre orphelins. Malgré toutes les précautions, le secret de leur filiation royale avait été mal gardé. Les Anglais en eurent connaissance. Une nuit, le palais de Manipour fut envahi par une compagnie de soldats britanniques. Le rajah et la princesse, son épouse, furent arrêtés. Déportés aux îles Andaman, ils y sont morts tous deux de façon bien rapide. Leur fin fut-elle naturelle? Je ne le saurai jamais, de même que je n'arriverai jamais sans doute non plus à retrouver le petit cimetière maritime où ils ont été enterrés.

Cependant, prévenu quelques heures auparavant du coup de force qui se préparait, le rajah avait eu le temps de mettre en sûreté ses deux enfants. L'aîné, Enao, confié à un officier fidèle, fut conduit au milieu de nos dacoïts du Nord. Sous le nom de prince de Moulmeïn, il y est devenu un chef redouté de nos ennemis, vénéré de ses soldats. C'est à lui qu'est dévolu

le plus dur de la tâche dans laquelle je m'efforce de mon mieux de le seconder.

Quant à la petite fille, vous savez ce qui advint d'elle. Il est un royaume voisin du nôtre qui a toujours été pour la Birmanie un allié éprouvé. C'est le royaume de Cambodge, dont le roi actuel, Norodon, s'était donné à la France, par haine de l'Angleterre et de son joug détesté. Ce fut là que me conduisit le prêtre çivaïte qui s'était chargé de moi. Par le Laos, il gagna le Cambodge et sa capitale. La cour de Phnom-Penh accueillit la petite princesse fugitive. Il fut entendu que j'y vivrais jusqu'au jour où, les années ayant passé, nos ennemis auraient lieu de se croire débarrassés pour toujours des derniers descendants d'Alompra.

Je n'aurais garde d'oublier la cérémonie qui occupa les dernières minutes que nous passâmes, mon frère et moi, auprès de nos parents bien-aimés. L'arrivée imminente des soldats britanniques démontrait de la façon la plus éclatante que la colère de Çiva n'était pas encore désarmée. Ce fut alors que le sage prêtre qui devait m'emporter, et qui s'appelait Butsomali, décida ma mère à accomplir l'acte qu'il lui conseillait depuis notre naissance, et auquel elle avait tardé jusqu'à ce jour à se résoudre, à cause de son caractère effrayant, et des conséquences plus redoutables encore

qu'il pouvait avoir pour ses enfants. Mon frère et moi, conduits tous deux dans le temple attenant au palais, nous fûmes solennellement consacrés à Çiva, en expiation du crime commis jadis par le roi Thi-Bo. Et il paraît qu'à cette minute même le dieu témoigna que cet acte lui était agréable et de nature à tarir un jour son courroux. Quand nos deux petits fronts prosternés aux pieds de la statue se redressèrent, la terrifiante image souriait.

M'ayant mis ainsi au courant des circonstances qui avaient présidé à ma naissance et qui allaient commander maintenant le reste de ma vie, Butsomali tomba dans une sorte de rêverie silencieuse. Je ne troublai ce silence d'aucune question. Ce que je savais ne me suffisait-il pas? Les malheurs, les forfaits, les splendeurs de ma race et de ma patrie, cette incomparable et sombre histoire de près de deux siècles, une heure de mon existence de petite fille venait de suffire à me la faire revivre, et avec une intensité qui m'avait brisée. J'étais épouvantée de ce qu'on attendait de moi, non par faiblesse devant le devoir, mais par crainte de ne pas être à la hauteur de la tâche gigantesque qui m'était réservée.

— Mon frère, dis-je enfin, où est mon frère?

— Le Prince Enao se trouve au milieu de

ses fidèles, là-bas, quelque part, entre l'Irraouaddi et le Brahmapoutre. C'est lui qui m'a envoyé auprès de la princesse Apsara.

— Pour que j'aille le retrouver, n'est-ce pas?

Le prêtre secoua la tête.

— Pas encore.

— Ah! fis-je.

Une minute plus tôt, je tremblais devant l'imminence de la lutte. Et voici qu'à présent j'éprouvais presque une déception d'apprendre que le moment n'en était pas encore venu.

— Je dois donc rester ici?

— Non, dit Butsomali. Nos ennemis ont perdu à l'heure actuelle la trace de la princesse de Manipour. Probablement, ils la croient morte. Mais en attendant qu'arrive le grand jour, sa place n'est pas parmi nos soldats. Elle est plus utile ailleurs. Telle est la volonté du prince de Moulmeïn, dont voici les ordres.

Il dit, et retira de son moulin à prières un parchemin scellé d'un sceau vert et noir, qu'il me tendit.

Je m'inclinai.

— Ordonne, dis-je, ô père, et j'obéirai.

Nous quittâmes le lendemain le palais de Phnom-Penh où s'étaient écoulées pour moi des années dont je me rendais seulement

compte maintenant qu'elles avaient été heureuses. Nous voyagions surtout de nuit, et au fur et à mesure que nous allions, des souvenirs que je croyais morts me revenaient en foule. Me réveillant dans une des pagodes qui nous servaient à l'ordinaire d'abri, j'apercevais le visage du bon Butsomali penché avec sollicitude sur moi. Il me semblait que j'étais encore la petite fille qu'il avait sauvée, et que la route que nous étions en train de suivre était celle que nous avions faite quinze années auparavant, de Manipour au Cambodge.

Les temps avaient changé. Il nous fallait cependant continuer à nous tenir sur nos gardes, car le réseau de l'espionnage anglais est serré et innombrable. A Saïgon, où nous nous embarquâmes, nous étions vêtus tous deux à l'indigène, et ce fut ainsi que nous gagnâmes la France, en quatrième classe, mélangés sur le gaillard d'avant du paquebot aux pèlerins bouddhistes qui allaient à Ceylan et aux Musulmans des îles de la Sonde qui se rendaient à la Mecque.

Ce fut à Singapour qu'instruite de ce que je savais, je me trouvai pour la première fois en face de soldats anglais, deux sous-officiers de la police britannique. De Butsomali, j'appris l'art de se contenir. Le voyage, avec lui, n'était qu'une longue conversation. Il me révélait les desseins de mon frère. Pour le moment,

la guerre de l'indépendance se ralentissait dans les montagnes du Nord. Les coups de main, les embuscades isolées continuaient, sans doute, afin de donner à l'ennemi cette impression insupportable de perpétuel qui-vive. Mais, en réalité, les chefs s'appliquaient surtout à la réorganisation de l'armement, au recrutement de nouvelles troupes préparées à l'européenne. Ces années d'attente, prélude d'opérations définitives, le prince de Moulmeïn avait décidé que sa sœur les emploierait à se mettre à l'étude des nations d'Occident, ce qui est la seule façon d'apprendre à les vaincre. Tous mes entretiens avec le vieux prêtre avaient, chaque jour davantage, lieu en français, de sorte qu'en débarquant à Marseille j'étais à même de me faire comprendre dans votre langue. La veille de l'arrivée, je cherchai longtemps Butsomali sur le pont. Je finis par le reconnaître dans un petit vieillard en panama et jaquette d'alpaga, qui lisait un magazine, assis sur un paquet de cordages. Le lendemain matin, il me fallut quitter mes vêtements indigènes pour un costume européen. Choisi par mon compagnon avec une compétence fort relative, il avait du moins le mérite de passer complètement inaperçu.

Comme bien vous pensez, ce fut par Paris que je commençai le cycle de mes expériences occidentales. Plus tard, Berlin, Rome, Londres,

Stockholm ont vu sur les bancs de leurs Universités l'étudiante silencieuse dont vous êtes le premier que je rencontre à avoir conservé le souvenir. Plus tard encore, parlant assez de langues pour ne plus attirer l'attention, j'ai pénétré dans ces milieux secrets où la haine, à la manière d'un explosif, s'accumule, se condense. J'ai représenté la flamme birmane dans ces foyers qui couvent tout autour de l'Angleterre, et qui s'allumeront un jour tous ensemble, d'un seul coup, ensevelissant sa puissance impie sous les braises et les cendres. De la petite maison qui abrite à Tarse le Grand Chef des Senoussis, je suis passée, au Caire, à l'Université d'El-Azhar. J'ai baisé des mains, celles de Gandhi, de Moustapha Kemal et de Tagore. J'ai connu les agitateurs chinois et russes, afghans et turcs, thibétains et cinghalais. J'ai appris, dans des banquets, à choquer mon verre contre les verres de messieurs et de dames qui appartenaient de façon certaine à l'*Intelligence Service*, et peut-être en est-il, qui sait, parmi eux, qui m'ont crue des leurs.

Dans ce Paris, où je devais vivre cinq ans, Butsomali me conduisit aussitôt au quartier Montparnasse. C'est là que je vous ai rencontré. Là, les Français seuls, vous le savez, courent le risque de se faire remarquer. J'y passai pour la fille d'un négociant en riz de Kuala-

Lumpour, venue en France avec l'intention d'y faire ses études et de s'occuper, à ses moments perdus, de sculpture. Le lendemain de notre arrivée, mon guide avait disparu, non sans m'avoir installée dans un atelier de la rue Campagne-Première, et laissé un carnet de chèques, avec la manière de s'en servir.

Bien vite, je fus au courant. Et il eût été habile, celui de mes camarades Tchéco-Slovaques, Arméniens, Lettons, Polonais, Américains, qui eût deviné l'ex-danseuse de Phnom-Penh, la patriote birmane, dans cette étudiante en tailleur gris et toque de lophophore. Je fréquentais les cafés du quartier, tous les cafés. Je suivais les cours de l'Université, tous les cours. Il n'est pas pour un étranger d'enseignement plus profitable que celui de votre Sorbonne. Cet enseignement, je crois qu'on peut assez bien le caractériser en disant que vos professeurs s'efforcent d'y faire prévaloir le culte de l'humanité sur celui de la patrie. J'ai pu constater qu'ils y réussissaient à merveille avec les étudiants français. Mais, avec les étudiants étrangers, c'est autre chose. Je n'en ai pas connu un seul chez qui ces cours n'aient pas eu pour résultat le développement du nationalisme le plus fanatique. C'est dans les laboratoires de la rue Saint-Jacques qu'on fait éclore et qu'on cultive avec amour les abcès que vos états-majors auront ensuite à

percer sur les champs de bataille. En ce qui me concerne, jamais la patrie birmane ne m'est apparue plus belle qu'au sortir de ces conférences de philosophie, de linguistique où courait comme éternel leit-motiv le thème de la fraternité universelle. Jamais je n'ai mieux senti l'impératif catégorique qui m'assurait que tous les moyens seraient bons, pourvu que ressuscite le vieil empire d'Alompra.

D'ordinaire, je prenais mes repas dans le petit restaurant qui est au coin de la rue Léopold-Robert et du boulevard du Montparnasse. Je lisais en mangeant. Un jour, toutes les tables avoisinantes étant au complet, un vieux monsieur me demanda l'autorisation de s'installer à la mienne. Il avait l'air de quelque modeste fonctionnaire, avec sa redingote luisante et sa rosette d'officier de l'Instruction Publique. En l'entendant se commander des choux rouges à la vinaigrette, je tressaillis, relevai la tête et reconnus Butsomali. Je n'en marquai d'ailleurs guère d'étonnement. Il m'avait habituée à ces travestis, et je m'attendais toujours à le voir surgir devant moi.

Cette fois, les nouvelles qu'il m'apportait étaient d'importance.

Nous achevâmes rapidement de déjeuner. Quand nous fûmes dans mon atelier, assis chacun devant une tasse de café, Butsomali me demanda :

— Altesse, les danses que vous avez jadis apprises à la cour de Sa Majesté Sisowath, seriez-vous encore capable de les exécuter?

— Où?

— A Phnom-Penh même, et dans les environs.

Pour toute réponse, j'étendis les bras, les tordis comme des serpents. Ils n'avaient rien perdu de leur souplesse.

— Çiva soit loué! dit-il. Vous quitterez Paris demain matin. Dans un mois, vous serez au Cambodge. Sa Majesté le Roi Sisowath est prévenu. Tout sera fait pour faciliter votre tâche. L'ère de la grande lutte approche, Altesse.

Cela se passait il y a huit mois. Butsomali me quitta. Depuis, je ne l'ai plus revu. C'est tout.

Apsara s'était levée.

— Maintenant, dit-elle d'une voix forte, je suis ici. Et je vous en ai trop dit, n'est-ce pas, pour avoir le droit de celer ce qu'il vous reste à savoir encore. Venez.

Je le suivis. Nous traversâmes la vaste cellule où des statues ébauchées me rappelèrent son atelier de Montparnasse. Une troisième cellule s'ouvrit, puis une quatrième. J'y distinguai des empilements de caisses que bardaient de robustes armatures métalliques.

— Vous avez compris, je pense, à présent, la nature des occupations qui nécessitent ici ma présence. L'aurore rouge va bientôt ensanglanter le faîte des monts de ma patrie. De toutes parts, la profonde Asie fait converger vers la Birmanie le matériel de la guerre de délivrance. A l'intérieur comme à l'extérieur, chacun de nous est à son poste. Le mien est ici. Les caisses que vous voyez constituent le huitième convoi que depuis six mois j'aurai réussi à faire parvenir aux troupes du prince de Moulmeïn, mon frère. Les premiers ont pu passer par le Laos et la frontière du Mékong. Mais les traîtres siamois ont alerté de ce côté la surveillance anglaise. Deux de mes agents ont été surpris et mis à mort. Vous le voyez, je ne vous cache rien. Je ne veux pas que vous puissiez un jour me reprocher de ne pas vous avoir dit ce qu'il peut en coûter d'avoir reçu les confidences de la princesse de Manipour.

— Continuez, dis-je fermement.

Elle me remercia du regard.

— J'ai donc dû changer d'itinéraire. Mes deux précédents convois ont été acheminés vers la côte cambodgienne. Là, un vapeur les a chargés, et, contournant la presqu'île de Malacca, les a débarqués à Moulmeïn, port dont le nom vous indique que nous y avons des intelligences. Voilà les caisses du prochain convoi. J'en attends encore d'autres. Le tout

sera composé de cartouches et de grenades qui nous sont fournies par les révolutionnaires du Yunnam et de Canton. Depuis que je suis ici, Angkor-Thom est transformé en une vaste poudrière. Il y a là assez d'explosifs pour me permettre, si je venais à être surprise, de réduire à néant...

Elle approcha sa lampe d'une des caisses.

— De grâce, fis-je, lui saisissant les bras, songez à la grande œuvre à laquelle vous êtes si nécessaire!

Elle me regarda d'un air sombre.

— Ai-je eu raison, dit-elle, de vous parler de la sorte? N'ai-je pas été parjure? Ne vous ai-je pas livré un secret qui ne m'appartient pas? La confiance que j'ai placée en vous, en êtes-vous digne?

Qu'aurais-tu fait, à ma place? Je le sais bien. Nous autres, Français, ne sommes-nous pas tous les mêmes? Nous disons toujours oui. Ce n'est qu'ensuite que nous songeons aux conséquences de notre enthousiasme. Mais il est alors généralement trop tard. Il ne reste plus qu'à marcher.

— Altesse, dis-je, lui baisant les mains, Altesse...

Elle secoua la tête, et elle eut un de ces sourires pour lesquels moi, toi, le vieux Barbaroux, n'importe qui, enfin, nous nous ferions hacher en menus morceaux.

— Appelez-moi Apsara.

— Eh bien, Apsara, écoutez-moi. Vous allez me jurer une chose, moyennant quoi je vous appartiens corps et âme, moi ainsi que toute l'influence dont je peux disposer dans le poste que m'est confié ici, jurez-moi...

— Quoi? dit-elle, fronçant déjà les sourcils.

— Simplement que, quoi qu'il advienne, ces armes, ces munitions ne serviront jamais contre mon pays, ne seront jamais employées à priver la France du plus beau fleuron de sa couronne coloniale.

— Sur Çiva, qui m'entend et me juge, dit-elle avec solennité, je le jure.

L'instant où les petits oiseaux se mettent tous à chanter en chœur ne devait plus être bien éloigné lorsque je me retrouvai devant ma maison. Maxence n'était pas encore couchée.

— Eh bien, fit-elle, en voilà des heures! Je vous ai cru la proie d'un tigre. C'était donc si intéressant que cela, ce qu'ils avaient à vous raconter, vos résidents.

Heureusement, elle n'insista pas, car, dans le désordre où se trouvaient mes pensées, je ne vois pas très bien ce que j'aurais pu inventer comme excuse. Et puis, tu sais quelle horreur j'ai toujours eu du mensonge.

— Je sais, je sais, fis-je. Ce que je devine

par exemple beaucoup moins bien, mon pauvre Raphaël, c'est la façon dont tu as pu t'y prendre pour te libérer finalement d'une pareille aventure.

Et c'était mon désarroi à moi qui était tel que je vidais d'un trait, après le mien, le wisky que Raphaël venait de se servir.



— Enfin, dit mon ami, ce n'est pas malheureux. C'est la première fois de la soirée que tu consens à te rafraîchir un peu sans t'être fait prier. Je constate par ailleurs que tu as admirablement compris à quel point les confidences de la princesse de Manipour rendaient ma situation délicate. J'eus toutes les semaines qui suivirent pour m'en rendre compte. Non, tu m'entends, que j'aie jamais regretté la parole donnée à Apsara. Cette parole n'avait pas été, malgré tout, engagée à la légère. C'est même un des rares cas où j'ai vu s'accorder le sentiment et la raison. Politiquement, j'estimais que le triomphe des revendications birmanes était loin d'être une mauvaise chose pour la France. Que mon pays, lié par d'étroits accords internationaux, ne pût prendre ouvertement parti, rien de plus naturel. Mais un de ses enfants avait le droit et le devoir, sous sa propre responsabilité, d'entrer dans une voie

où il était interdit aux hommes d'Etat de s'engager. Ceux-ci en seraient quittes, en cas d'échec, pour me désavouer. Ils en ont l'habitude. Voilà pour la raison. Quant au sentiment, celui que m'inspirait la jeune princesse birmane était sans contredit d'une grande force. Je tiens cependant à bien spécifier qu'il n'était aucunement de nature à autoriser quiconque à en prendre ombrage. Ce sentiment était fait de respect, d'amitié, et aussi, pourquoi le nier, d'admiration pour la beauté radieuse d'Apsara. J'accorde sans difficulté que si, au lieu d'elle, ç'avait été Butsomali qui eût eu à assumer la tâche de ravitailler les insurgés en munitions, la cause birmane n'aurait probablement pas trouvé à Angkor un défenseur aussi convaincu. Quoi qu'il en fût, c'est sans restriction que je m'étais engagé. Les colloques de plus en plus nombreux que j'étais appelé à avoir avec elle me prenaient la majeure partie de mon temps. Ce qu'il m'en restait perdait presque toute sa valeur du fait du perpétuel état de transes nerveuses où m'avaient plongé ces événements. Or, mes occupations allaient en se multipliant. D'abord, il me fallait compléter ma documentation technique sur Angkor et son histoire. J'avais auprès de moi un mentor qui n'entendait pas la plaisanterie à ce sujet. Et voici que dans les huit jours qui avaient suivi mon entretien

avec Apsara m'était parvenue d'Hanoï une lettre fort sèche, où mon Directeur me réclamait d'urgence un rapport sur une question archéologique des plus compliquées. J'aurai l'occasion de t'en reparler. On voulait me mettre à l'épreuve, tu comprends. Il me fallait en outre ne pas négliger mes relations avec le Résident, avec Monaldeschi. Un télégramme de mon fameux protecteur lyonnais venait de m'aviser de l'inscription du brigadier sur la prochaine liste des titulaires de la médaille forestière. Monaldeschi m'en témoignait une reconnaissance dont je ne pouvais lui faire un grief, encore qu'elle fût bien encombrante. Il ne voulait plus me quitter, et j'eus à plusieurs reprises toutes les peines du monde à me débarrasser de lui, alors qu'il s'agissait d'aller retrouver Apsara dans sa mystérieuse thébaïde. Enfin, mon pauvre Gaspard, ne l'oublie pas, brochant sur le tout, il y avait Mrs. Webb.

— Quoi? fis-je. Elle n'était donc pas repartie? Je croyais qu'elle n'était venue à Angkor que pour une douzaine de jours.

— Au début, telle était son intention, oui. Mais elle avait trouvé tant d'agrément à son séjour qu'elle décida de le prolonger. A manifester la moindre mauvaise humeur de sa résolution, avoue que j'aurais été le plus ingrat des hommes. Figure-toi que la veille du jour fixé primitivement pour son départ, elle entra

à l'improviste dans mon cabinet de travail, où j'étais en train de pâlir sur le redoutable problème que constitue la stèle arabe découverte à Phnom-Bakheng. Elle sautait de joie, un télégramme à la main : « Lisez, cher ! Vous allez être content, j'espère. » C'était une dépêche de l'amiral Jeffries à qui elle avait, à mon insu, câblé quelques jours auparavant, lui manifestant le désir de rester un mois de plus à Angkor. L'Amiral qui se trouvait à Hong-Kong, prêt à rallier Saïgon, avait décidé en conséquence d'aller faire une croisière de trois semaines dans le golfe du Petchili. Galant comme tous les officiers de la marine de guerre, il avisait sa cousine que, selon son désir, le *Nevermore* et le *Notrumps* ne seraient à Saïgon que dans un mois. « C'est tout bénéfice pour les midships, me dit Mrs. Webb. En mer, ils font des économies, tandis qu'à terre, ils dépensent tout leur argent, et prennent de mauvaises habitudes, quelquefois pis... Et puis, je ne peux me résoudre à vous laisser, tant que vous n'avez pas achevé votre éducation khmère. » Pour ce qui était des midships, elle avait raison. N'empêche qu'un peu à cause de moi, il y avait à cette heure une division navale américaine, composée de deux croiseurs cuirassés, trois avisos, six destroyers et quatorze torpilleurs qui était en train de faire la navette entre les bouches du Yalou et celles

du Yang-tsé-Kiang. Tout cela, parce qu'un vieux grigou de commerçant lyonnais m'avait imposé l'épreuve ridicule que tu sais.

Une circonstance inespérée vint, par bonheur, alléger un peu le poids des devoirs multiples entre lesquels je me trouvais littéralement écartelé. Mrs. Webb, si tu t'en souviens, la nuit où les danseuses étaient venues souper à la villa, s'était prise d'amitié pour Apsara, et avait manifesté le désir de la revoir. Je n'aurais certes pas pris personnellement l'initiative d'un tel rapprochement, mais, du moment qu'il avait lieu sans que j'eusse à m'en occuper, j'aurais été bien bête de n'en pas recueillir les fruits. Si Apsara venait à être reçue à la villa, c'était pour moi la certitude d'être tenu au courant des événements, sans être obligé de courir, à tout bout de champ, la retrouver au fin fond d'Ankgor-Thom. Les choses se passèrent à merveille. Ce ne fut naturellement pas Apsara qui fit les premiers pas. Mais Mrs. Webb, lasse de l'attendre, chargea Monaldeschi de lui amener sa danseuse. Le brigadier, dont la complaisance était inépuisable, eut tôt fait de la découvrir dans la sala de Siem-Reap où elle était censée habiter avec les autres ballerines, toutes fillettes assez à la page, et dont les fréquentes escapades permettaient aux absences de la

princesse de Manipour de n'être pas remarquées.

Dès la première visite, les deux femmes devinrent amies intimes. Maxence combla Apsara de menus cadeaux. Je ne pouvais m'empêcher de sourire à l'idée de la confusion de Mrs. Webb, si elle était venue à savoir qui elle faisait bénéficier ainsi de ses largesses.

— Rien de nouveau? demandai-je à la jeune fille, profitant d'un instant où Maxence était allée chercher un album de photographies qu'elle désirait lui montrer.

— Rien. Par exemple, arrangez-vous pour venir après-demain soir, à l'heure et à l'endroit ordinaires. J'aurai peut-être besoin de vous. Ne trouvez-vous pas déjà que j'abuse? Ne regrettez-vous pas...

— Apsara, murmurai-je.

Et, pour toute réponse, je lui baisai la main.

— Vous dérober à une amie aussi charmante! J'ai des scrupules.

— Vous en aurez moins, dis-je, éludant la difficulté, si vous venez ici le plus souvent possible. Cette maison est vôtre.

— Je viendrai, je viendrai. Il faut comprendre ma réserve primitive. Et puis, j'avais cru que Mrs. Webb était Anglaise. Alors, n'est-ce pas?... Maintenant, c'est fini. Comme elle est aimable! Aimable et belle.

De son côté, Maxence ne tarissait pas d'éloges sur Apsara.

— Elle est véritablement exquise, cette petite. La discrétion, l'intelligence même! Avez-vous remarqué cette finesse d'attaches? Et cette souplesse! Et cette bouche! Et ce corps!...

— Je sais, je sais...

— Quoi? Qu'est-ce que vous savez? Vous ne savez rien du tout.

— Je sais d'abord que les Américaines ont toujours eu un sens très aigu de la beauté féminine. Je sais aussi, Maxence, que vous allez finir par me rendre jaloux. Si je réfléchis bien, c'est seulement après avoir fait la connaissance de ce petit Roi des Géants que vous avez décidé de prolonger votre séjour. Attention, je dirai tout à votre cousin l'Amiral.

— Vous êtes stupide, cher, complètement stupide.

Elle me menaçait du doigt, riant de ce rire dont la fraîcheur a toujours fait mon enchantement. Je plaisantais, comme tu penses. En réalité, j'étais le plus heureux des hommes, n'ayant jamais pu supporter de voir les gens que j'aime ne pas s'aimer entre eux.

Les semaines qui suivirent ont été pour moi d'un charme ineffaçable. Le matin, régulièrement, je restais seul à la villa pour travailler. Maxence allait se promener avec Apsara. Elles

avaient un goût égal pour les vieilles pierres. Nous déjeunions ensemble, gaîment. Puis, après la sieste, quand un peu de brise commençait à circuler sous les profondes voûtes de la jungle, nous partions en excursion. Nous n'avions pas, pour nous accompagner, l'aimable M. Bénéjacq, en tournées d'inspection depuis quinze jours du côté de la frontière siamoise. Mais, chaque fois, Monaldeschi se joignait à nous. Il portait fièrement sur sa veste de toile le beau ruban rayé vert et jaune que je venais de lui faire avoir. Chaque jour, les temples de la forêt nous dispensaient de nouvelles merveilles. Qui n'a pas connu Angkor-Vat ne sait pas ce que c'est que l'admiration. Ayant gravi les trois escaliers géants, nous atteignions enfin, au dernier étage, cette sublime galerie qui domine le moutonnement bleuâtre de la forêt. Dans le demi-jour mystérieux, rangées de chaque côté contre la muraille, à perte de vue les idoles brahmaniques et bouddhiques s'alignaient. L'or et la pourpre s'écaillaient sur le rictus douloureux de leur visage. Elles semblaient osciller sur leurs pieds vermoulus. Appuyant nos fronts aux barreaux annelés des fenêtres, nous voyions au-dessus de nous l'océan infini de la verdure. De grands oiseaux solitaires, vautours, hérons, pélicans, venaient battre de l'aile notre cage de pierre. Et dans le ciel où fuyaient les nuages s'égre-

naient des volées soudaines de perruches d'émeraude et d'aigrettes à la blancheur immaculée.

Chacun de nous avait son paysage d'élection. Le mien était celui qui rayonne autour d'Angkor-Vat. Pour Apsara, c'était le Bayon, le sanctuaire çivaïte sur lequel règnent les effrayants visages de la divinité à laquelle la petite princesse de Manipour avait été jadis consacrée. Prah-Khan, Ta-Prohm, Bantéaï-Kdeï séduisaient davantage Maxence. Pour lui plaire, nous nous acheminions vers eux quand approchait l'heure trouble du crépuscule. Les singes s'ébattaient au-dessus de nos têtes, bondissaient de lianes en lianes, secouaient comme des bourdons les énormes bénitiers des orchidées. Par moment, hurlant à la mort, le lévrier de Mrs. Webb s'arrêtait, fléchissait sur ses pattes, à l'entrée d'un de ces tunnels obscurs qui s'enfoncent à travers les taillis. Les herbes et les branches y étaient encore frémissantes du passage du grand fauve, tigre ou panthère, qui venait de s'y couler. La muraille de Ta-Prohm ouvrait devant nous la brèche broussailleuse par laquelle nous pénétrions dans la colossale enceinte, spectateurs émerveillées du duel millénaire que s'y livrent l'architecture et la végétation. Ici, le ciel disparaît. On circule parmi une sorte de verte atmosphère sous-marine. Semblables aux ten-

tacules de pieuvres inouïes, les blêmes racines des arbres colossaux tiennent des temples tout entiers captifs entre leurs griffes. L'humide et mortel silence n'est rompu que par le craquement d'une dalle qui se soulève, d'une pierre qui se détache d'une corniche. Elle était là-haut depuis douze siècles, fidèle au poste que lui avait assigné un architecte de génie, et la voici qui gît maintenant parmi les ronces et la mousse, aux pieds de ces éphémères voyageurs.

— Partons, murmurai-je, troublé en fin de compte par la majesté monstrueuse du lieu. Allons un peu retrouver le soleil, du côté du Baray, là où la rivière dessine son coude, j'ai quelques détails à vérifier, pour mon rapport.

Ah! ce rapport. Comme j'étais raillé à son sujet par mes compagnes! Je te l'ai dit, c'était un travail réclamé par la direction d'Hanoï. Le groupe des monuments d'Angkor est alimenté en eau par la rivière de Siem-Reap. La question est de savoir si ladite rivière n'a pas été détournée dans ce but de son cours primitif par les fondateurs de la capitale khmère. On me demandait de rechercher les traces de cette dérivation artificielle.

— Où en est-il, ce fameux rapport? questionnait Maxence.

— Je l'ai presque achevé, je vous assure.

— On ne vous voit pourtant pas souvent y travailler, disait Apsara.

— A qui la faute, je vous prie? répliquais-je. Croyez-vous qu'il soit bien agréable de passer ses journées à noircir de la paperasse quand on a auprès de soi...

— Hou! le vilain flatteur! Comme il sait se tirer d'affaire.

Elles riaient. Je riais aussi. Ah! toutes deux, qu'elles étaient adorables!

Il n'est rien de plus importun qu'un coup de tonnerre dans un ciel sans nuages. Une après-midi, comme nous nous disposions à partir en promenade du côté de Bantéaï-Samré, le brigadier arriva à la villa un peu en retard. Il était porteur d'une dépêche qu'il me remit.

— Qu'y a-t-il? demanda Maxence. Rien de grave, j'espère?

Je les regardais, l'air assez ennuyé. Je m'aperçus qu'Apsara était devenue subitement très pâle.

— Non, rien de grave.

— Mais encore?

— Lisez vous-même. C'est le Résident Supérieur qui exprime le désir de causer avec moi, à Phnom-Penh.

— Trois cents kilomètres que vous allez avoir à faire, et autant pour le retour. Il n'est

pas gêné. Est-ce qu'il ne pouvait pas venir lui-même?

— Maxence, vous n'êtes pas raisonnable. Un homme de l'âge et du rang du Résident Supérieur! S'il me convoque à Phnom-Penh, c'est que c'est nécessaire.

— Je veux bien, moi. Cela vous regarde. Quand comptez-vous partir, et être revenu?

— Le plus tôt possible.

— Si Monsieur le Conservateur veut partir demain matin, dit Monaldeschi, l'automobile du Résident est à sa disposition. Elle n'est pas très belle, mais elle est habituée à faire le trajet en un jour. Nous sommes aujourd'hui mardi. Vous pouvez être rentré vendredi soir, Monsieur Saint-Sornin.

— C'est entendu.

— Vous aurez beau affirmer le contraire, dit Maxence, je vous connais. Il y a quelque chose qui vous tracasse.

— Oh! fis-je, c'est fort simple. Mon rapport était terminé. Je n'avais plus qu'à le recopier. Ce contretemps va en retarder l'expédition de trois jours. Et comme je n'étais pas déjà très en avance...

— Ce n'est que cela? Ecoutez-moi donc. J'ai ma petite machine à écrire. Vous allez me donner votre brouillon. Je le dactylographierai. Préparez seulement la lettre d'envoi, et

l'enveloppe avec l'adresse. Je ferai partir le tout. Combien y a-t-il de pages?

— Environ une dizaine.

— C'est pour moi l'affaire d'une demi-journée. Vous pouvez vous en aller en paix.

Je partis le lendemain à la première heure. Monaldeschi m'accompagna jusqu'à Siem-Réap. Il voyait mon air soucieux, et il faisait de son mieux, le brave homme, pour le dissiper. Il n'y réussit guère. Cette convocation inattendue, je l'avoue, ne me disait rien qui vaille.

En nous quittant, nous nous serrâmes vigoureusement la main.

— Monaldeschi, dis-je, je vous en supplie, veillez bien sur elles.

Cette formule ne me satisfaisait guère. Il m'était cependant impossible d'en employer une autre sans risquer d'éveiller son attention. Je savais bien, en effet, que Maxence ne courait aucun danger. Mais Apsara?...

IV

Traces de pas autour du palais.
O Ten ! traces de pas,
O Ten ! autour du palais.

PRÉAS BAT CHUM VÉANG.

Le Résident Supérieur m'avait prié de l'aviser par dépêche du jour et de l'heure de mon arrivée à Phnom-Penh. De Siem-Réap à la capitale du Cambodge, il n'y a qu'une route. A Kompong-Thom, où je fus vers midi, une surprise, somme toute agréable, m'attendait.

Comme mon automobile s'engageait sur le pont qui mène au village, elle fut hélée par un petit fonctionnaire annamite qui faisait le guet. Il me remit un télégramme dont le papier jaune attestait le caractère officiel.

— Ah! murmurai-je, ayant lu, j'aime autant cela.

La dépêche en question émanait de Phnom-Penh. Le Résident Supérieur me priait de l'attendre à Kompong-Thom, où il comptait arriver vers huit heures.

— Eh bien, tant mieux! Cela me permettra de faire la sieste.

Je déjeunai sans grand appétit. Pas un bruit, autour de moi, dans le village qu'écrasait un effroyable soleil. Etait-il possible de ressentir un tel abattement, au même endroit où, un mois et demi plus tôt, j'avais été si heureux! Je pris le seul parti raisonnable qui s'offrait : j'allai m'étendre dans une chambre obscure. Deux petits lézards, du type que les coloniaux appellent *margouillats*, se poursuivaient au plafond. La crainte de les voir me dégringoler sur la tête me préserva de toute autre préoccupation jusqu'au moment où je parvins à m'endormir.

Vers six heures, je sortis. Il y avait un peu de fraîcheur. Le soleil se couchait, parmi les buées blanchâtres du Tonlé-Sap. Des enfants se baignaient dans les eaux de l'arroyo, aussi épaisses et jaunes que du caramel en fusion. Les éléphants du Roi Sisowath vaquaient à leurs occupations, traînant des tronc d'arbres, aidant à décharger les sampans. Au-dessus de la case de bambous qui servait de caserne à la milice locale, un splendide drapeau tricolore, lové autour de son mât, symbolisait la patrie absente.

Pour passer le temps, je pénétrai dans ce local. Un milicien était en train de téléphoner.

C'était un caporal, mais je ne le sus qu'ensuite, car, pour l'instant, il était complètement nu.

— Moussié Résident Supérieur passé bac Kompong-Cham. Etre ici sept heures et demie. Vite, vite, Moussié, moi plus avoir beaucoup temps.

Il réveilla ses camarades, et, tous, ils s'attelèrent à la confection d'un arc de triomphe où un maigre feuillage alternait avec des papillottes de papier.

— Et moi, pensai-je, je vais veiller à la préparation des apéritifs.

Quand Mrs. Webb n'y pourvoyait pas, les ressources du bungalow, sous ce rapport, étaient médiocres. Je pris ce qu'il y avait de mieux, fis installer le tout sous la véranda et attendis.

Un peu après sept heures, l'habituelle explosion de pétards dont usent nos populations indo-chinoises pour attester leur loyalisme m'annonça l'approche du Résident Supérieur du Cambodge. J'eus à peine le temps de descendre les marchées du bungalow. Déjà l'automobile venait de faire halte.

Le Résident Supérieur en descendit lestement. C'était un homme de taille élevée, haut en couleurs, avec des grands yeux bleus pleins d'entrain. Tout de suite, je fus rassuré. Il

n'aurait pas eu cet air bon enfant s'il était venu pour me dire des choses désagréables.

— Monsieur Saint-Sornin, je suis enchanté. Ah! je vois qu'on ne vous prend pas au dépourvu. Des carafes frappées, des bouteilles, bravo! Nous mourons de soif, Monsieur Etienne et moi.

Il était accompagné de l'aimable chef de cabinet qui m'avait reçu, quelques semaines auparavant, à Phnom-Penh, avec tant de bonne grâce.

— Et le dîner? Car nous dînons ici, nous y dînons et y couchons. Tout est prêt? à merveille. Je vois que vous êtes un homme précieux. Asseyez-vous donc, Etienne.

Ce n'était là qu'un début, le commencement des éloges qu'il ne devait cesser de me décerner durant tout le repas.

— Mon chef de cabinet, cher Monsieur, vous aura dit à quel point j'ai été navré de me trouver absent, quand vous êtes passé chez moi. J'ai voulu vous laisser le temps de vous familiariser avec vos occupations, avant de vous inviter à venir à Phnom-Penh. Puis, sitôt la dépêche partie, j'ai eu des remords. Vous obliger à faire ainsi six cents kilomètres! Alors, j'ai avancé tout simplement la date d'une tournée que je comptais faire, dans une quinzaine, du côté de Meloupréy, et me voici. Je vous aurai épargné la moitié de la route.

Je repars demain après-midi. Vous regagnerez Angkor de votre côté. En vingt-quatre heures, nous aurons eu amplement le temps de faire connaissance, et vous n'aurez perdu que deux jours au lieu de trois. Eh bien, parlez-moi donc un peu de votre poste. Je sais que vous vous y plaisez. Oui, oui. J'ai rencontré la semaine dernière M. Bénéjacq, aux environs de Battambang. Vous vous êtes fait là un véritable ami. Il ne jure que par vous. Et je dois à ce propos vous remercier des appréciations flatteuses que vous avez émises dès votre arrivée sur l'administration du Protectorat. Nous ne sommes plus habitués à être traités avec autant d'amabilité.

Il faisait allusion au rapport que j'avais dû envoyer dans la première semaine de mon arrivée, rapport tout administratif, équivalent à une sorte d'inventaire. Esquivant prudemment toute appréciation technique, je m'étais borné à faire un éloge pompeux du Résident de Siem-Réap.

— Très content, M. Bénéjacq a été très content. Et moi aussi. Enfin, pour tout dire, nous sommes ravis de vous avoir.

Je n'en pouvais croire mes oreilles. Ainsi, il ne m'aurait fait venir que pour m'adresser des compliments! Bientôt, hélas! j'allais avoir à déchanter.

— M. Etienne tombe de fatigue, dit le Ré-

sident Supérieur, comme nous venions d'achever notre café. Parfaitement, Etienne. Ne protestez pas. Vous allez me faire le plaisir de vous coucher tout de suite, mon petit. Un cigare, Monsieur Saint-Sornin? Sortons un peu, voulez-vous? Je ne vous ai pas fait les honneur de Phnom-Penh. Je tiens à prendre ma revanche à Kompong-Thom. Regardez, comme la nuit est belle!

Elle était très belle, en effet. Nous longions le bord de l'arroyo. Les lanternes des sampans glissaient sans bruit entre les berges. Une énorme lune rouge montait à l'horizon. Je sentis que l'instant était venu où la conversation allait changer de nature, où j'allais savoir enfin le motif de cette convocation. Mais j'avais beau observer à la dérobée le Résident Supérieur, je ne parvenais pas à saisir sur son visage le moindre symptôme de sévérité. Il avait toujours le même air réjoui; réjoui et un peu goguenard, peut-être...

— N'est-ce pas que ces cigares sont assez agréables?

— Ils sont excellents, répondis-je, sur un ton qui signifiait : « Allons, je vous en supplie, ne me faites plus languir. Ayez pitié. »

Mais lui, il avait l'air de s'amuser énormément.

— Cher Monsieur Saint-Sornin, finit-il par

dire, vous avez dû trouver, avouez-le, que je n'avais guère d'éducation?

— Monsieur le Résident Supérieur...

— Oui, oui, je maintiens, aucune éducation. Vous convoquer à Phnom-Penh, même ici, alors que je n'avais qu'à me rendre moi-même à Siem-Réap! Mais sans doute vous comprenez déjà à quel sentiment j'ai obéi, en agissant de la sorte? Non? Eh bien, vous allez y arriver. Soyez en tout cas persuadé, et je vous le dis une fois pour toutes, de la sympathie qui n'a cessé de me guider dans ma façon de me comporter à votre égard. Cette sympathie, je l'éprouvais déjà en écoutant M. Etienne et M. Bénéjacq me parler de vous. Maintenant, elle est justifiée par mon expérience personnelle. Vous pouvez, quoi qu'il arrive, compter sur moi, je vous le répète, quoi qu'il arrive.

Ces paroles avaient quelque chose de menaçant. Mais, comme il riait en les prononçant, je me crus autorisé à sourire moi-même.

— Quoi qu'il arrive, dites-vous, monsieur le Résident Supérieur? Il y a donc quelque chose qui peut *arriver?*

Il haussa les épaules.

— Personne, ici-bas, n'est à l'abri de la calomnie. Moi qui vous parle, je suis communément accusé d'être un prévaricateur, un tortionnaire. Il paraît que je brocante les diamants de la couronne du Cambodge, et que

j'avale, chaque matin, un bébé indigène à mon petit déjeuner. Ne vous tourmentez donc pas. Il vaut mieux cependant être averti. C'est pour cela que je vous ai fait venir.

— Ah! Et que dit-on de moi?

— Ma foi, on dit que, depuis que vous êtes à Angkor, il s'y passe des choses étranges.

Je dus pâlir. « Ça y est, pensai-je, on a eu vent du complot. Apsara est découverte. Tout est perdu. » Une seconde, j'eus la tentation de lui demander conseil, d'avouer, enfin... Comme tu vas voir, j'aurais commis la plus belle gaffe de ma vie.

Déjà, le Résident Supérieur s'efforçait de me rassurer.

— Allons, allons, du calme, je ne vous demande pas de confidence. J'ai seulement l'impression que tout doit provenir du fait que vous ne me paraissez pas être, à Hanoï, *persona grata*. Vous avez été nommé membre de l'Ecole française d'Extrême-Orient malgré la Direction de cette école. On cherche à vous faire sauter, mais comme on vous sait fortement pistonné, on n'ose prendre les devants, et on se borne à collectionner les ragots avec l'espoir qu'ils seront un jour en nombre suffisant pour permettre de vous débarquer. Voilà toute l'histoire.

— Mais enfin, que me reproche-t-on?

— Plusieurs choses.

— Notamment?

— D'abord, de ne pas être qualifié pour occuper votre poste.

— Ce n'est pas moi qui ai demandé à venir à Angkor.

— Ensuite, de vous désintéresser de vos fonctions. On vous a demandé, il y a un mois, un rapport, qu'on n'a point encore reçu.

— Je l'ai expédié aujourd'hui même.

— Enfin, et c'est le principal grief, on fait courir le bruit que la vie que vous menez là-bas n'a pas toute la dignité désirable.

— Quelle infamie!

J'avais crié ce mot bien haut. Mais au fond, mon indignation était moins forte que mon soulagement. Ce n'était donc que cela! J'avais tant craint pour la princesse de Manipour.

D'ailleurs le Résident Supérieur riait.

— C'est exactement le terme dont s'est servi M. Bénéjacq, quand je l'ai avisé de ces bruits, et que nous avons décidé de les porter à votre connaissance. Vous comprenez maintenant pourquoi je vous ai fait venir, au lieu de me transporter à Angkor. J'aurais eu l'air de vous suspecter. A présent que vous me connaissez, vous admettrez sans peine que rien ne m'est plus étranger que ce genre d'hypocrisie. J'aime les gens qui aiment la vie, moi, tonnerre! L'essentiel, dans notre position, c'est de garder le sérieux, le sérieux qui, comme l'a

fort bien dit un grand écrivain, permet toutes les fantaisies. Pour le reste, je vous certifie que si j'avais votre âge...

— Monsieur le Résident Supérieur, je vous assure, on exagère.

— Hé! hé! ne vous défendez pas. Il paraît que vous avez là-bas certaine charmante Américaine...

— C'est un comble! fis-je. Mrs. Webb, la cousine de l'amiral Jeffries. Monsieur le Résident Supérieur, vous le savez aussi bien que moi, j'ai reçu l'ordre de l'accueillir, de faire mon possible pour que...

— Oui, oui. C'est entendu. Mais elle ne devait rester que quinze jours. Et elle est à Angkor depuis deux mois.

— C'est la preuve qu'elle a été satisfaite de son séjour. A l'heure où se posent entre la France et les Etats-Unis les questions les plus angoissantes, j'estime que le devoir de chacun de nous...

— Je suis de votre avis. N'empêche qu'à Hanoï on vous accuse de vous laisser distraire par Mrs. Webb de votre tâche scientifique. Elle est blonde, n'est-ce pas? M. Bénéjacq m'en a paru enthousiasmé. Et puis, hé! hé! il paraît qu'il n'y a pas qu'elle.

Il me poussait du coude.

— Il y a aussi la petite Cambodgienne, n'est-ce pas?

— Monsieur le Résident Supérieur, je vous jure...

J'étais plus accablé que je ne peux te dire. Maxence, Apsara! En cherchant à me nuire, c'étaient elles qu'on atteignait. Mais comment faire justice d'une telle iniquité? On reprochait à Mrs. Webb de me distraire de ma tâche. A qui faire croire que c'était à elle, au contraire, que j'étais redevable de mes progrès en archéologie khmère? Quant à Apsara, c'était bien pis encore. Il m'était impossible de révéler que la danseuse avec laquelle on m'accusait de me compromettre n'était autre que l'héritière légitime de la couronne de Birmanie.

Mais c'était vraiment un brave homme que ce Résident Supérieur. Sans en deviner les motifs, il avait senti mon inquiétude, et ne pensait plus qu'à me rassurer.

— Voyons, cher Monsieur, pas d'abattement. Tout ça est enfantin, saperlipopette, enfantin. Il ne faudrait pas que vous prissiez ce que je vous raconte là pour mon opinion personnelle à votre égard. Cette opinion, je vous l'ai dite. Au surplus, voilà.

Et, saisissant ma main, il la secouait chaleureusement.

— Ecoutez, nous allons résumer. J'ai été pressenti pour fournir en haut lieu des ren-

seignements sur vous. Si on avait pu avoir par-dessus le marché contre vous le témoignage de l'Administration, c'eût été parfait pour ces messieurs, n'est-ce pas? J'ai accueilli leurs ouvertures comme vous pouvez penser. Où, peut-être, je suis un peu trop sorti en votre faveur de mon devoir, c'est lorsque je me suis décidé à vous prévenir de ces menées. Qu'est-ce que vous voulez, je suis ainsi fait. Ces histoires n'avaient réussi qu'à me donner de la sympathie pour vous. A présent, que puis-je? Rien, ou très peu de chose, puisque, hélas! vous ne dépendez pas de moi. Vous prévenir discrètement, si j'en suis avisé moi-même, de ce qui peut se mijoter contre vous. Ces renseignements que je me suis refusé à récolter, vos chefs ne manqueront pas de chercher à se les procurer par leurs propres moyens. Encore une fois, je ferai de mon mieux pour vous avertir à temps. De votre côté, sans, bien entendu, vous empoisonner l'existence, gardez-vous à pique et à carreau. Je ne vous demande là rien d'impossible. On s'amuse aussi bien avec les volets fermés, et l'on n'a plus à craindre alors les coups d'œil indiscrets des impuissants, des fesse-mathieu et des empêcheurs de danser en rond.

Qu'aurais-tu dit, à ma place? Tu te serais confondu en remerciements. C'est ce que je fis ce soir-là, c'est ce que je fis le lendemain,

quand, vers cinq heures de l'après-midi, nous prîmes congé l'un de l'autre. Il était certain que le Résident Supérieur avait raison sur toute la ligne. Somme toute, je regagnai Angkor dans un état d'esprit bien préférable à celui de la veille. Les appréhensions que m'inspirait le sort d'Apsara étaient dissipées. C'était l'essentiel. Quant au reste, eh! quant au reste, ce n'avait pas été une nouveauté pour moi de m'entendre dire que les archéologues d'Hanoï ne m'aimaient pas. Par contre, j'avais appris que j'avais des amis, des défenseurs dévoués. Et c'est une constatation qui m'a été, tu le sais, toujours infiniment douce.

« Nous n'aurons qu'à veiller, me dis-je, Maxence et moi, à sortir désormais le moins possible en compagnie d'Apsara, sans cesser naturellement de la recevoir dans l'intimité, la pauvre petite. D'ailleurs, Mrs. Webb, hélas! n'en a plus pour bien longtemps à être parmi nous. » Ces réflexions achevèrent de me rendre mon équilibre, et je n'eus plus, pendant la dernière partie du trajet de retour, qu'à trouver un motif plausible à l'entretien que le Résident Supérieur avait désiré avoir avec moi. Il ne pouvait être question, n'est-ce pas, d'attrister des amies aussi parfaites, en leur apprenant avec quelle perfidie des messieurs que j'espérais bien repincer au tournant interprétaient notre intimité.

Il me semblait qu'il y avait des années que je les avais quittées. Aussi, lorsque vers onze heures, je vis de loin, à travers les arbres, briller les lumières de la villa, mon cœur tressauta d'aise. J'allais revoir Maxence. Elle n'était pas encore couchée.

Doucement, pour ne pas réveiller le lévrier, dont les aboiements ne finissaient plus, une fois qu'on les avait déclenchés, je gravis l'escalier de la véranda... Il faut être franc : après les avertissements du Résident Supérieur, je ne peux pas dire que le spectacle qui s'offrit alors à ma vue me comblât d'aise

Mrs. Webb était dans la grande salle du bas, en compagnie d'Aspara. Sans doute, elles ne m'attendaient que le lendemain. Mais enfin, elles avaient l'air de se consoler assez facilement de mon absence. Elles me parurent, toutes deux, d'une gaîté folle. Des bouteilles de champagne vides traînaient un peu partout. Si l'un des séides de l'Ecole française avait pénétré en même temps que moi dans la villa, il est certain que mon compte eût été bon.

Je dois dire que ma subite apparition n'eut pas l'air de les impressionner outre mesure. Au contraire, après une seconde de surprise bien naturelle, elles me saluèrent avec les plus joyeux des cris.

— Ah ! cher, fit Maxence, comme nous som-

mes heureuses! Mais vous êtes couvert de poussière. Vite, une coupe de champagne.

Le verre en main, je continuais à conserver cet air de gaucherie que les hommes les moins intimidables ne parviennent pas toujours à surmonter. Les rires reprirent de plus belle.

— Voyons, qu'y a-t-il? demanda Mrs. Webb. Savez-vous que vous ne paraissez pas particulièrement ravi de nous revoir? Ils sont tous les mêmes, ma chérie. Ils nous reviennent on ne sait d'où, et ils trouvent encore le moyen de se poser en victimes.

— Maxence, croyez bien que...

Je sentais à quel point mon dépit devait sembler ridicule. Mais je n'arrivais pas à m'en rendre maître, à prendre le parti le plus simple, qui était de rire avec elles.

— Et bien, dites-nous ce qu'il vous voulait, votre Résident Supérieur.

— Rien de particulier, murmurai-je, comprenant qu'il eût été parfaitement déplacé de persévérer, en un tel moment, dans mon rôle de statue du Commandeur.

— Rien? Voyez-vous cela! Qu'est-ce que je disais? Et moi qui, pendant ce temps, dactylographiais et faisais partir son rapport!... Entre parenthèses, tout à fait remarquable, votre rapport.

— Vraiment, vous trouvez?

— Je dis ce que je pense. Vous savez qu'en la matière je ne vous ai jamais fait de compliments. A peine deux ou trois petites inexactitudes; j'ai pris la liberté de les corriger.

— Ah! fis-je, vaguement inquiet, vous avez...

— Des broutilles, vous dis-je. Allez-vous finir par quitter votre mine d'enterrement? Ma petite Apsara, il n'y a plus de champagne. Soyez assez gentille, chérie, pour aller en chercher deux ou trois bouteilles, dans la glacière.

Une minute, nous fûmes seuls. J'eus contre ma bouche les beaux cheveux cuivre de Mrs. Webb.

— Eh bien, c'est fini, cette bouderie?

— Maxence, Maxence, je suis bien sot, vraiment. Mais aussi, pourquoi m'a-t-il semblé que mon absence ne vous a guère pesé?

Elle sourit.

— Voyez-vous, cher, c'est votre faute. La sagesse des nations dit qu'il ne faut jamais laisser une femme seule. A plus forte raison, deux.



Il n'y a pas d'automne à Angkor. En toute saison, l'aspect des arbres y demeure immuable. C'est toujours l'implacable été, humide,

luisant, spongieux, et ce ne sont jamais des feuilles rousses qui pourrissent sur ce sol.

Et pourtant, à mesure que la date du départ de Maxence allait se rapprochant, nous sentions, sans vouloir nous l'avouer, un peu de cette impression qui assaille les cœurs, en octobre, dans les campagnes de chez nous, alors que les bois commencent à sentir la fumée des herbes qu'on brûle, et que les prés s'éveillent couverts de brouillards. Profitant des rares journées que ses tournées d'inspection lui permettaient de passer à Siem-Réap, nous invitâmes à deux ou trois reprises M. Bénéjacq à la villa, avec Monaldeschi. A la fin de ces repas, personne ne parlait plus. Les pensées de nos invités étaient les mêmes. Leur discrétion leur interdisant d'en faire l'aveu à haute voix, ils songeaient silencieusement au vide qu'allait bientôt laisser derrière elle celle qui, durant deux mois, avait mis dans notre exil tant de fantaisie joyeuse. Mon émotion s'en trouvait encore accrue. J'étais fier de Maxence. Je lui avais de la reconnaissance de la sentir aimée ainsi.

Apsara n'assistait pas à ces déjeuners. Mrs. Webb, tout à fait libre pour sa part de semblables préjugés, admettait fort bien que c'eût été mettre le Résident dans une situation assez fausse que de le convier à s'asseoir à la même table qu'une danseuse indigène. Je

n'avais jamais eu à lui indiquer cette nuance avant mon voyage à Kompong-Thom. A plus forte raison pendant les jours qui suivirent, et au cours desquels il me sembla qu'elle avait vaguement compris le genre de conversation que j'avais pu avoir avec le Résident Supérieur. Il me parut qu'à partir de ce jour sa gaîté s'était tempérée d'une sorte de réserve. Toute espèce de contrainte disparaissait, d'ailleurs, dès que nous nous retrouvions seuls avec la jeune fille, et jamais Apsara n'eut la moindre occasion de constater un changement dans notre attitude à son égard. Chère Maxence! Je n'ai jamais rencontré chez une autre femme une liberté d'allure alliée à autant de naturelle délicatesse.

Le jour n'était plus éloigné où elle allait nous quitter. Je n'osais même pas l'interroger à ce sujet. Au lendemain de mon retour de Kompong-Thom, elle avait reçu un long télégramme. Elle l'avait ouvert et lu devant moi, tandis que seuls mes yeux osaient l'interroger.

— Allons, fit-elle avec un soupir, il va falloir se résigner. Deux semaines encore! C'est toujours cela de gagné.

— Deux semaines seulement! Pourquoi pas davantage?

— Il faut être raisonnable, cher. Je ne suis pas chez moi ici. Et peut-être que mon séjour,

du point de vue de votre intérêt, n'aura que trop duré.

— Maxence, que voulez-vous dire?

— Ecoutez-moi donc. Je n'étais venue que pour quinze jours. Mon cousin l'amiral a bien voulu, sur ma prière, retarder d'un mois la date à laquelle il doit repasser par Saïgon. Enhardie par ce succès, je lui ai câblé de nouveau il y a trois jours, sans vous prévenir, pour lui demander une nouvelle prolongation d'un mois. Voilà sa réponse. Quinze jours seulement! Il ne peut faire davantage. Il sera à Saïgon dans quinze jours. Et il faudra que j'y sois aussi.

— Il est maître, pourtant.

— Pas tant que vous croyez. Il n'est pas un propriétaire de yacht voyageant au gré de son plaisir. Vingt-cinq vaisseaux de guerre le suivent partout où il va. C'est un peu affichant. Et j'ai bien peur de lui avoir attiré déjà des ennuis. Lisez plutôt sa dépêche : « Impossible, vraiment. Susceptibilités du Japon gravement éveillées par suite présence d'un mois, dans eaux coréennes et mandchoues, d'une escadre américaine. Démarche en ce sens ambassadeur japonais auprès Maison-Blanche. Interpellation probable au Sénat. Mille affectueux regrets. »

— Tout cela me paraît assez grave, dis-je.

Elle haussa les épaules.

— Oh! ne vous mettez pas en peine. Il est assez grand pour se défendre. Mais j'aurais mauvaise grâce à insister davantage. Il a été très gentil. Il a fait ce qu'il a pu.

— Oui, répétai-je tristement, il a fait ce qu'il a pu.

Ces dernières journées, nous les employâmes, comme tu penses à revoir les endroits où nous venions d'être si heureux. Le plan d'Angkor, quand d'aventure je le regarde aujourd'hui, fait surgir sans doute dans mon imagination la formidable ville en ruines dont l'enceinte abrita jadis les fastes de l'empire khmer. Mais, à ce plan général, que de détails se juxtaposent, qui n'appartiennent qu'à moi. Une écharpe de gaze oubliée sur le cou puissant d'un garouda; une main tendue, une main donnée pour traverser une zone de broussailles et de pierres branlantes; des orchidées, toutes fraîches cueillies, et qu'on abandonne au pied d'une divinité de grès mauve; le bruit de pas qui résonnent, puis s'attardent, puis s'arrêtent dans une galerie obscure au bout de laquelle un grand rectangle noir s'ouvre sur le jour vert et or de la forêt... Que de faiblesses, tu le vois, pour un archéologue! Je ne dis pas : « Est-ce le Bayon, est-ce Angkor-Vat, est-ce Ta-Prohm que je préfère? » mais : « Est-ce à Ta-Prohm, est-ce à Angkor-Vat, est-ce au

Bayon que mon cœur a battu le plus fort? »

Maxence allait devant, contemplant avec amour l'interminable déroulement de ces sculptures où s'enchaînent, un à un, les anneaux de la gigantesque épopée asiatique. Apsara suivait, recueillie et muette. Pas une pierre, semblait-il, de la monstrueuse nécropole ne leur échappait. La même ferveur paraissait animer ces deux visiteuses si dissemblables; elle, Maxence, haute et blanche, avec ses cheveux que le soleil venait dorer, chaque fois qu'il trouvait un interstice dans la nuit du granit ou de la verdure; elle, Apsara, aussi hiératique dans ses voiles sombres que les divines danseuses de pierre aux pieds desquelles nous passions, et qui avaient l'air de sourire à leur terrestre sœur de chair.

Par moment, Maxence s'arrêtait, observant avec plus d'attention une statue, un bas-relief. Elle les signalait à Apsara, avec cette voix basse qu'impose la majesté des ruines, puis elle se tournait vers moi, qui fermais la marche.

— Qu'en dites-vous, cher? Ce personnage qui bande son arc, et en dirige la flèche dans la direction de ce vieillard, c'est Khrisna, n'est-il pas vrai, Khrisna menaçant Ravana?

— Non, Maxence, non. Ce n'est pas Krishna, le *dieu noir*. Il s'agit ici de Kama, le dieu de l'amour, le Cupidon indien. Voyez, la

corde de son arc est faite d'abeilles enlacées. Ce n'est pas Ravana que sa flèche vise, mais Çiva, le seul dieu qui n'ait jamais ressenti l'amour. Et Çiva est représenté ici sous l'aspect d'un ascète des forêts, sa transformation la plus redoutable, puisque l'infortuné qui le rencontre ne peut, sous cette forme humaine, deviner à quelle divinité impitoyable il a affaire.

Elle me remerciait d'un sourire qui se faisait de jour en jour plus doux et plus triste.

Une autre fois, elle disait :

— Je n'avais pas encore remarqué cette stèle. Je ne me trompe pas, c'est du sanscrit?

— Oui, du sanscrit, et l'une des inscriptions les plus remarquables que possède en cette langue le Cambodge. Celle-ci nous donne la généalogie de Yaçovarman; elle réglemente l'organisation d'un monastère fondé par ce prince. Coedès l'a d'ailleurs traduite et commentée dans le *Journal Asiatique*, en mars ou avril 1908, je crois.

Ceci, je me rappelle, se passait à Tep-Pranam, non loin d'une colossale statue de Bouddha, autour de laquelle tournoyait, dans le demi-jour de la forêt, une nuée de papillons verts et roses.

Maxence m'avait saisi la main avec émotion.

— Ah! murmura-t-elle. Si quelque chose pouvait adoucir ma tristesse, ce serait ma

fierté. Je peux maintenant dire mon *Nunc dimittis*, n'est-ce pas?

L'avant-veille du jour fixé pour son départ, nous quittâmes la villa fort tôt dans la matinée. J'étais seul avec Maxence. Soit qu'elle eût été retenue par des obligations dont j'étais à même de mesurer la gravité, soit que, pour les derniers jours, elle eût préféré ne pas troubler notre tête-à-tête, Apsara ne nous avait pas accompagnés.

Au hasard de la promenade, nous passâmes devant la terrasse du *Roi Lépreux*, et sans nous être consultés, nous gravîmes l'escalier latéral qui y donne accès.

Maxence avait à la main une gerbe de fleurs violettes qu'une fillette cambodgienne venait de lui donner. Elle la déposa sur les genoux de la statue.

Nous demeurâmes un instant sans parler. Le morne regard du dieu semblait errer sur les fleurs. Maxence poussa un soupir.

— Quand je pense, dit-elle, qu'au commencement je vous ai presque fait une scène, à propos de lui! Savez-vous que maintenant je le trouve beau?

— Maxence, par tous les moyens, vous cherchez à me faire plaisir. Mais je ne suis pas un enfant. Je peux supporter la contradiction.

— Non, vraiment, il est beau, très beau.

Mais quelle détresse affreuse dans ce regard! Ce n'est pas une expression que l'artiste a donnée au hasard. En soupçonnez-vous la raison?

Une seconde, je faillis tout lui dire, et la terrible légende birmane, et la présence là, tout près, à deux cents mètres à peine, dans les souterrains du Khléang, de tonnes d'explosifs assez formidables pour anéantir la vieille capitale khmère. Garder un secret vis-à-vis d'elle, si confiante, me semblait une monstruosité. Mais ce secret n'était pas le mien. Je me tus.

Elle me regardait avec une espèce d'anxiété suppliante.

— Allons-nous-en, fit-elle enfin, allons-nous-en.

Lentement, nous quittâmes la terrasse. Parvenue aux premières marches de l'escalier, Maxence se retourna pour apercevoir une dernière fois le tragique visage du dieu.

Le crépuscule nous trouva assis au bord des douves sud-est d'Angkor-Vat. Nous avions refait, sans nous être consultés, dans le même ordre, à travers la forêt et les temples, la même promenade que le premier jour.

Je le fis remarquer à Maxence.

— Deux mois, bientôt, murmura-t-elle. Deux mois déjà! Vous ne les regretterez jamais, n'est-ce pas?

— Maxence, dites que je les regretterai toujours.

Elle secoua la tête.

— Ce n'était pas ainsi que je l'entendais. Mais je comprends votre pensée. C'est aussi la mienne. La vie va nous séparer. Je voudrais vous demander un petit service. Oh! pas grand'chose. Il s'agirait de conserver ici une de mes automobiles. Vous vous en servirez, naturellement.

— Maxence, je ne m'attendais pas à une proposition de ce genre. Vous savez bien que c'est impossible.

Elle me regardait avec des yeux étonnés.

— Impossible? Pourquoi?

— Je comprends très bien votre intention, et je vous en remercie. Vous savez que je n'ai pas de voiture. Alors, vous voulez... Mais, je le répète, c'est impossible. Non, il ne faut pas qu'entre nous...

— Les Français sont sots, dit-elle. Sous couleur de délicatesse, ils compliquent les choses les plus simples. Ecoutez-moi donc. Vous ne m'avez même pas laissé achever. J'ai parlé d'un service que vous me rendrez, et je maintiens que c'en est un. Mon cousin l'amiral, puisqu'il faut tout vous dire, a un peu fait la tête quand, à Manille, je suis montée sur le *Notrumps* avec mes deux machines. Il est poli; il n'a rien dit. Mais je ne voudrais pas qu'il

eût des désagréments de mon fait. Nous avons nous aussi une presse socialiste aux Etats-Unis. Et puis, il y a cette démarche de l'ambassadeur japonais à Washington. Bref, je désire être aussi peu encombrante que possible. Une automobile, ça suffit. Je pars avec la quarante chevaux. Gardez la vingt chevaux, que vous conduisez à merveille. Quand vous quitterez Angkor, vous me l'expédierez où je serai, puisque vous le voulez absolument. Ainsi, vous en serez peut-être même de votre poche. Vous voyez bien que vous n'aviez pas besoin de pousser les hauts cris quand je vous parlais d'un service à me rendre.

— Excusez-moi, dis-je. Dans ces conditions, j'accepte.

Les cris des sarcelles et des poules d'eau, sur les douves, se faisaient plus âpres. Maxence enveloppa d'un dernier regard le paysage verdâtre. Elle frissonna longuement.

— Rentrons, dit-elle.

Apsara ne parut pas de la soirée, ni le lendemain matin. Il ne pouvait être question en ces derniers instants que j'abandonnasse Maxence pour aller à sa recherche. Nous chargeâmes le brigadier de la retrouver.

— Invitez-la à dîner pour ce soir, dit Mrs. Webb, et vous serez des nôtres, naturellement. Quel malheur que M. Bénéjacq ne

ne soit pas revenu de sa tournée. Je ne le reverrai pas. Il faudra lui dire toutes mes amitiés.

— Maxence, fis-je, quand le brigadier s'en fut allé, vous n'avez pas réfléchi à une chose.

— A quoi donc?

— Vous partez demain matin, de très bonne heure.

— Eh bien?

— Vous invitez le brigadier pour ce soir. Comment voulez-vous que vos domestiques aient le temps de faire ensuite vos malles?

— Mes malles sont faites, cher.

— Comment cela? J'ai vu ce matin la femme de chambre emballer vos robes, c'est entendu. Mais le reste?

— Quel reste?

— Ceci, et ceci, et ceci. Il n'y a rien à moi dans la villa, vous le savez bien. Les Cinghalais en auront pour cinq ou six bonnes heures à serrer le linge et l'argenterie, à décrocher les tentures, à...

Elle me regarda d'un air de reproche.

— Savez-vous, dit-elle, que nous ne nous comprenons pas, mais pas du tout. Ainsi, vous avez pu penser que j'allais m'embarrasser de ces futilités. Ne vous ai-je donc pas dit que l'amiral Jeffries...

Je lui pris la main.

— Halte-là, Maxence. Il est vrai que notre

ne nous comprenons pas, mais non de la manière que vous croyez. Si vous voulez que je me refuse à conserver votre automobile, vous n'avez qu'à continuer de la sorte. Jamais, vous m'entendez. Jamais... Il y a là des objets de trop grand prix, et je ne saurais consentir...

Elle s'était dégagée...

— Ecoutez-moi. Nous n'avons plus que vingt-quatre heures à passer ensemble. J'espère que nous n'allons pas les perdre dans de vaines discussions de commissaires-priseurs. Une question, je vous prie. Vous admettez, pour les raisons que je vous ai exposées hier, que je laisse ici ma seconde automobile?

— L'automobile, oui, mais c'est tout.

— Eh bien, grand enfant que vous êtes, réfléchissez. Mes affaires personnelles, mes quatre domestiques, votre servante remplissent plus qu'amplement la voiture avec laquelle je vais m'en aller. Le reste, comme vous dites, où voulez-vous que je le case? Force m'est de le laisser ici.

C'était l'évidence même. J'essayai de placer une suprême protestation. Mais elle me coupa la parole.

— Il ne s'agit que d'avoir un peu de bon sens, mon pauvre ami. Ces quelques bibelots, je vous le jure, sont bien peu de choses à côté de ce que j'ai reçu de vous. Gardez-les en sou-

venir de Maxence. D'ailleurs, faut-il vous faire un aveu?

Elle baissa la voix.

— J'ai peur, murmura-t-elle.

— Peur de quoi?

— Je ne sais pas, au juste. Peur que mon séjour ici n'ait été trop long, ne vous ait desservi auprès de vos chefs. Que vous a dit l'autre jour le Résident Supérieur? Vous aviez l'air bien soucieux en revenant de Kompong-Thom. Ah! j'aurais trop de remords...

— Maxence, vous êtes folle.

— Admettons. En tout cas, il est en votre pouvoir de me tranquilliser. Vous allez me faire une promesse. Si, un jour, dans la vie, les événements ne vont pas au gré de vos désirs, de la façon que vous méritez tant qu'ils aillent, songez à moi. Songez...

Elle laissa tomber sa tête sur mon épaule. J'eus sa bouche contre mon oreille.

— Songez aussi, murmura-t-elle en terminant, que mon bonheur le plus cher serait de vous rendre un jour chez moi l'hospitalité que j'ai trouvée chez vous. Promettez-moi...

Que répondre à cette exquise créature en larmes! Pouvais-je lui avouer que je ne m'appartenais pas, que les engagements les plus sacrés rendaient un tel projet impossible!

— Maxence, écoutez-moi. Je vous promets une chose...

— Quelqu'un! murmura-t-elle, en me repoussant doucement.

Apsara venait de pénétrer sous la véranda.

Le lendemain, dès l'aube, Mrs. Webb nous quitta. Le fidèle Monaldeschi l'accompagna jusqu'à Siem-Réap. J'aurais pu me joindre à lui. A quoi bon!

Je demeurai seul avec Apsara, et il nous fut tout d'abord impossible d'échanger une parole. Il me semblait que la chère présence de notre amie avait suffi pour retarder la redoutable échéance à laquelle nous allions maintenant avoir à faire face.

Il y avait longtemps déjà que le roulement de l'automobile s'était éteint dans la forêt, quand je sentis la main de la jeune fille qui s'emparait de la mienne.

— Au travail, à présent, dit Apsara.



Je continuais à rester sans mot dire, l'œil fixé sur le tournant de la route où l'automobile avait disparu.

— Venez, dit Apsara avec une force persuasive et douce.

Et elle m'obligea à la suivre dans la villa.

C'était une matinée comme les autres, pourtant, pleine de couleurs, grésillante de soleil,

vibrante à souhait de chants d'oiseaux et de bourdonnements d'insectes. Elle me parut aussi déserte et désolée qu'un ciel de Toussaint sur un faubourg de ville ouvrière. Les vases de cristal et de vermeil, les broderies, les mille et mille bibelots précieux laissés là par Maxence ne faisaient qu'augmenter ma détresse. Assise à mes pieds sur le tapis, ses doigts noués autour de ses genoux, ses yeux enfoncés dans l'ombre du voile ramené sur son front, aussi immobile et sombre qu'une de ses sœurs, les Apsara de Ta-Prohm et du Bayon, la petite princesse de Manipour me regardait.

— Vous avez de la peine?

Des phrases comme celle-là vous achèvent. Je crus que j'allais me mettre à sangloter.

— Elle était bien belle, c'est vrai.

— Bien belle et bien bonne, Apsara.

— Bien bonne aussi. Mais il ne faut pas avoir de peine. Quand on est comme vous dans la vie un homme libre, on fait ce qu'on veut. Si on ne le fait pas, c'est qu'on ne le veut pas, et alors on n'a pas le droit de se plaindre. Si vous le voulez, vous la reverrez. Si vous ne voulez pas, n'ayez pas de peine. C'est simple.

Ce n'était simple qu'en apparence. Tu m'as compris, toi, n'est-ce pas? Mais comment faire admettre à une petite âme pure et droite les

balancements, les nuances, les fluctuations de cœurs ouverts comme les nôtres aux moindres appels du tendre et cruel univers!

Je me bornai à garder le silence.

— Je sens, poursuivit-elle d'une voix légèrement agressive, je sens que vous allez m'en vouloir, qu'en vous-même vous me faites déjà le reproche de vous détourner de votre tristesse.

— Ce serait mal me connaître, Apsara. Au lieu de me traiter avec cette injustice, expliquez-moi plutôt le sens de la phrase que vous m'avez dite tout à l'heure : *au travail.*

— Je parlais pour moi, fit-elle sèchement.

— C'est vous, vous voyez bien, qui m'en voulez pour un instant d'abattement, pour une émotion si compréhensible. Je vais vous prouver que ce n'est pas bien de me traiter de la sorte. Je peux être affligé comme je l'ai été ces jours derniers, rien ne m'échappe, néanmoins, allez. C'est ainsi qu'il m'a semblé, depuis une semaine, que vous étiez nerveuse, inquiète. J'ai eu l'impression que vous aviez reçu de graves nouvelles, et que, par discrétion, vous avez omis de m'en parler.

— Et quand cela serait! Je ne tenais pas à être importune, à gâter les derniers instants du séjour de Mrs. Webb ici.

— Vous voyez que je ne m'étais pas trompé.

Elle est partie maintenant. Alors, vous allez parler, n'est-ce pas?

Pour toute réponse, elle écarta les plis de son sampot et en tira une mince feuille de parchemin.

— Les temps vont s'accomplir murmura-t-elle. Les six mois fixés par Butsomali sont près d'être révolus. Les matériaux sont à pied d'œuvre. Voici ce que j'ai reçu lundi dernier.

Elle me tendait le parchemin, tout couvert de minuscules caractères.

— Inutile d'en tenter la lecture. C'est du pâli, et le texte est rédigé en langage conventionnel.

— Que vous dit cette lettre?

— Je vous le répète : que les temps vont s'accomplir. Elle me précise ma mission, me la révèle, plutôt.

Sa voix trembla imperceptiblement.

— Dans huit jours, je ne serai plus ici.

J'eus une exclamation douloureuse.

— Quoi! Vous aussi, vous allez me quitter.

— Cela vous surprend? Est-ce seulement aujourd'hui que vous apprenez que ce n'est pas la fantaisie qui règle ma vie, à moi?

Il y avait dans ses paroles une âpreté qui n'était pas naturelle. Sa main, que je venais de saisir, était glacée.

— Apsara, pourquoi me parler de la sorte? Ne sentez-vous pas mon immense chagrin? Je

n'ai plus que vous, et vous voir vous en aller ainsi, vers des périls que j'ignore...

Ce fut, vainement, cette fois, qu'elle essaya de se raidir.

— Ah! murmura-t-elle, s'abandonnant enfin. Que ne peut-on être double! La pauvre danseuse pour laquelle vous fûtes si bon demeurerait ici, votre servante, tandis que la princesse de Manipour irait où l'appelle son devoir.

— Ce devoir, Apsara, puis-je vous demander?...

— Avec vous, je ne ferai pas mystère. Et puis, ce n'est pas seulement pour moi que la date d'agir est arrivée. Vous allez avoir à me seconder dans ma tâche, à me prêter le concours que vous m'avez offert avec un courage, une spontanéité dont je garderai toujours le souvenir.

Elle se leva, alla vers la porte. Tout était tranquille, dans la villa, et aux alentours. Le serviteur annamite que M. Bénéjacq m'avait procuré quelques semaines plus tôt, pour que les Cinghalais eussent le temps de le mettre au courant, venait de partir pour Siem-Réap, aux provisions.

Apsara s'assit à mes pieds, posa un de ses coudes sur mes genoux. Elle était redevenue très calme.

— Vous savez, n'est-ce pas, que c'est à Ran-

goun qu'est installé le siège de l'administration britannique en Birmanie. Là réside le lieutenant-gouverneur qui, sous les ordres du Vice-Roi des Indes, commande aux chefs des huit provinces et des trente-six districts. Là sont centralisés les services de la poste, de l'armée, de la justice, tout enfin.

— Oui. Eh bien?

— Eh bien, c'est à Rangoun que je vais aller.

J'avais bondi.

— A Rangoun, vous! Mais c'est de la folie. C'est le dernier endroit...

— Qui frappe à la tête, dit-elle, n'a plus ensuite beaucoup de peine à trancher les jarrets et les bras. Tels sont les ordres du prince Enao. Je n'ai pas à les discuter. Nous sommes le vingt-deux février. C'est exactement dans un mois que se tiendra à Rangoun la séance solennelle d'inauguration de l'assemblée. Ce jour-là, le Vice-Roi et son état-major, le lieutenant-gouverneur, les administrateurs des provinces et des districts, les notables birmans vendus à l'Angleterre seront, à deux heures et demie, réunis dans la Salle d'honneur du palais. Ils n'en sortiront pas. Et l'explosion qui ensevelira les oppresseurs et les traîtres sera le signal de la lutte sans merci qui s'engagera à la même heure, là-haut, dans les montagnes du Nord.

Je ne soufflais mot; ma gorge était sèche. Apsara poursuivit :

— Vous vous souvenez des caisses que je vous ai montrées, dans les souterrains du Khléang?

— Oui.

— De la moitié des caisses de ce convoi, le dernier, je n'ai à m'occuper que jusqu'à Moulmeïm, où elles seront déchargées et acheminées vers le Nord par des moyens qui regardent nos amis. Quatre, plus petites, sont marquées d'une croix bleue. Ce sont ces quatre-là que j'ai mission de conduire jusqu'à Rangoun, de ne pas quitter... Vous comprenez?

— Je n'ose comprendre.

— Je vous fais grâce des détails. Tel est le plan dicté à mon frère par les Brahmanes, interprètes inflexibles de la volonté de Çiva. Je l'accomplirai jusqu'au bout. Le vingt-deux mars prochain, à deux heures et demie, je serai dans les caves de Rangoun, auprès des quatre caisses à la croix bleue.

Elle ramena complètement son voile sur son front.

— Apsara, fis-je d'une voix blanche, je vous le répète, c'est de la folie. Jamais, vous m'entendez, je ne permettrai...

Je m'étais levé et marchais à travers la pièce, de long en large, en proie au plus complet bouleversement.

— Jamais, jamais ! je ne laisserai partir les caisses. Plutôt que de vous voir courir à une mort affreuse, j'ordonnerai, je dirai...

Elle secoua la tête.

— Vous avez promis, fit-elle doucement. Non seulement vous ne m'empêcherez pas de partir, mais c'est vous qui faciliterez mon départ. Vous avez promis.

C'en était trop ! Tant de secousses avaient fini par me briser. Je m'effondrai sur un divan, et là, je n'ai aucune honte à te l'avouer, je fondis en larmes.

— Apsara !

Elle était là, maintenant, tout près de moi, la mystérieuse petite fille. Sur mon front, je sentis passer et repasser sa main brûlante, puis ses lèvres se poser.

— La dernière pensée de la princesse de Manipour sera pour toi, mon frère, dit-elle, dans un souffle.

Le reste de la journée, ayant déclaré qu'elle avait besoin de sa liberté, elle me laissa seul. J'essayai de travailler, de dormir. Ce fut en vain. Il me semblait que cette épouvantable après-midi ne se déciderait jamais à finir. Incapable d'attendre davantage à la villa l'heure à laquelle Apsara m'avait autorisé à aller la retrouver, je sortis, et marchai au hasard, à travers la forêt. Angkor-Vat s'offrit

bientôt à moi. Je pénétrai dans l'immense enceinte. La veille encore, j'y étais venu avec Mrs. Webb; il me semblait qu'il y avait de cela des années. Jusqu'au soir, j'errai parmi les galeries pleines de fraîcheur, et d'ombre, inattentif à tant de merveilles, ne m'arrêtant devant une de ces innombrables divinités de pierre que si elle avait retenu l'attention de Maxence et d'Apsara, et non parce qu'elle était un joyau digne de faire, à elle seule, la gloire du musée le plus riche et l'orgueil du collectionneur le plus difficile.

Je ne rentrai pas à la villa, ni pour dîner, ni pour prendre une arme. A l'heure convenue, je me dirigeai vers le Khléang. Apsara m'attendait devant une des tours en ruine. Bientôt nous fûmes dans la partie des souterrains aménagée pour son usage. Les caisses étaient là, en nombre deux fois plus grand que lors de ma première visite. A la lueur de la lampe, je distinguai la croix bleue marquée sur les quatre plus petites.

J'étais dans un état d'énervement et de faiblesse dont elle s'aperçut. M'ayant grondé doucement, elle se mit à préparer une sorte de boisson aromatisée, où je puisai un peu de force.

— Etes-vous maintenant en état de m'écouter?

— J'ai honte, dis-je, de vous paraître si fai-

ble, alors que vous faites preuve d'une force qui me remplit d'admiration.

Elle sourit.

— Quand nous savons, une fois pour toutes, la date à laquelle doit s'accomplir notre destinée, nous n'avons plus grand mérite à avoir un courage de détail. Mais nous ne sommes pas ici pour échanger des compliments. Vous vous souvenez de notre conversation de ce matin ?

— Je pourrais vous la redire textuellement.

— Il s'agit d'en préciser, d'en mettre en ordre certains points. *Objectif à atteindre,* comme disent les militaires : transporter ces caisses du souterrain que voilà en un lieu déterminé de la côte cambodgienne. A leur embarquement s'arrête la partie de ma mission pour laquelle je peux éventuellement avoir besoin de votre concours. Le reste me regarde. Ce convoi est le neuvième que j'aurai fait partir d'ici. C'est vous dire que je pourrais à la rigueur me passer de votre aide. Mais, pour les précédents, nous n'étions pas dominés par la nécessité d'aboutir à date fixe. Cette fois-ci, vous savez que les caisses à la croix bleue doivent être à Rangoun avant le 15 mars. Le moindre retard serait fatal à notre entreprise.

— Que puis-je faire, pour que vous soyez en repos de ce côté ?

— Je ne vous demanderai que peu de chose.

En ce qui concerne les moyens de transport, je n'ai pas besoin de vous. J'ai une équipe de bouviers des plus dévoués. Les chariots dont je dispose ont accompli les voyageurs précédents sans anicroches. Mais pour celui-ci, il faut que nous soyons certains de ne pas avoir une seule journée de retard. C'est à vous qu'il incombe de trouver le moyen de nous mettre à l'abri, le cas échéant, des tracasseries de vos fonctionnaires, et, au besoin, de nous autoriser à recourir à eux.

— J'y ai songé toute la journée. Peut-être ai-je même déjà trouvé quelque chose.

— C'est la question essentielle. Nous nous arrangerons, inutile de vous le dire, pour ne recourir qu'en dernier ressort à votre caution. Nous voyagerons de nuit, et mes bouviers connaissent à fond l'itinéraire.

— Cet itinéraire, quel est-il?

— Nous contournons la rive septentrionale du Tonlé-Sap, puis nous marchons vers le Sud, à égale distance de Pursat et de Battambang. C'est une région boisée, où il n'est pas difficile de passer inaperçu. Le navire qui nous attend croise sur la côte cochinchinoise, entre la grande île de Phu-Quoc et l'archipel des *Iles des Pirates*. Le point de la côte cambodgienne où il nous attendra, ainsi que le jour et l'heure, me seront indiqués par télégramme. Ce lieu sera sans doute la plage que domine

une colline dénommée sur les cartes *Coin de Mire*, un peu au nord de Samit. La date? Dans sept ou huit jours, probablement. Pour ce qui est du télégramme, j'ai des excuses à vous exprimer, car il arrivera ici à votre nom. Vous ne m'en voulez pas de mon sans-gêne?

— Apsara, je vous ai dit et je vous répète que vous pouvez disposer de moi. J'espère cependant que le texte de ce télégramme...

— Il sera rédigé en langage conventionnel, naturellement.

— Bien. Vous m'avez dit que vous passez entre Pursat et Battambang?

— Oui. Pourquoi cette question?

— Parce qu'on m'a signalé de ce côté la présence d'un groupe important de ruines khmères non encore étudiées, dans la région de Viel-Véang. J'ai informé le résident de Battambang de mon intention d'aller quelques jours là-bas, pour en faire le relevé. L'endroit est isolé de tout centre habité. Il est assez naturel que je me fasse suivre — ou précéder — du matériel nécessaire à un séjour un peu prolongé dans une région désertique. Comprenez-vous?

— A merveille.

— Je peux donc délivrer sans difficulté à votre chef de convoi un laisser-passer à en-tête de la Conservation, apposer au besoin sur vos caisses le cachet du Service des anti-

quités indo-chinoises. Vous en serez quitte pour détruire lettre et cachets dès que vous serez en mer.

— Bien entendu, dit-elle. Il y a d'ailleurs, je vous le répète, les plus grandes chances pour que ces précautions constituent un luxe inutile. Nous ne nous en servirons qu'en dernière extrémité. Mais votre idée est admirable, et laissez-moi vous dire toute ma reconnaissance.

— Apsara, je vous en supplie, n'employez plus jamais ce mot. De la reconnaissance, alors que chacun de ces calculs va n'avoir d'autre résultat que de vous acheminer vers le plus affreux des trépas! Quand je suis avec vous, je subis votre ascendant, j'obéis... Mais, lorsque je me retrouve seul, il me prend envie d'utiliser au contraire tout le pouvoir dont je peux disposer à contrarier vos efforts, à empêcher, sans même vous en prévenir, qu'une chose pareille...

— Chut, dit-elle doucement. Venez.

Elle éteignit la lampe. A tâtons, nous sortîmes du souterrain. Autour de nous réapparut le prodigieux panorama de l'Angkor-Thom nocturne. Au-dessus des tours et de la forêt, le ciel s'arrondissait, comme un dais de velours bleu-pâle, clouté d'argent. Un tigre hurlait. Un vol d'oies sauvages, avec d'aigres cris, passa.

A droite de la terrasse des Eléphants, sur le faîte des arbres qui couronnent le belvédère du Roi Lépreux, étincelait une énorme étoile. La main gauche d'Apsara se tendit vers elle, tandis que de la droite elle étreignait mon bras en frissonnant.

— Sirius, l'astre de Çiva! murmura-t-elle. Comme Sirius est rouge, cette nuit!

Durant les deux jours qui suivirent, je ne revis plus Apsara qu'à de rares intervalles. Chaque fois que je me plaignis de la brièveté de ses apparitions, elle me répondit non sans quelque apparence de raison :

— Vous êtes extraordinaire, mon cher. Croyez-vous donc que c'est les bras croisés que se prépare une entreprise comme la mienne? Patientez. Tout va être prêt, et je pourrai vous consacrer entièrement et sans remords les dernières journées que je vais avoir à passer ici.

Le surlendemain du départ de Maxence, vers midi, j'étais en train d'enseigner à mon Annamite le délicat usage du gobelet à cocktail laissé par Mrs. Webb, lorsque je vis arriver le brigadier Monaldeschi. Il m'apportait un télégramme que j'ouvris avec une certaine appréhension. Plus j'allais, moins j'étais tranquille. Tu penses bien qu'on ne vit pas au milieu d'un pareil imbroglio sans éprouver quel-

ques craintes sur la façon dont il doit finir par se dénouer.

Je poussai un soupir de soulagement. C'était Mrs. Webb qui m'annonçait son arrivée à Saïgon et son embarquement à bord du *Notrumps* après un excellent voyage. Elle ajoutait quelques phrases de regrets charmants et mélancoliques. Tout le monde en avait sa part, et nécessairement je n'étais pas le plus mal loti.

Cette lecture remuait en moi tant d'aimables et chers souvenirs que je faillis ne pas prendre garde à l'attitude très particulière du brigadier.

— Qu'y a-t-il, Monaldeschi? Vous n'avez pas l'air satisfait.

— En effet, Monsieur le Conservateur.

— Et qu'est-ce qui peut motiver vos soucis?

— Je donne ma parole à Monsieur le Conservateur que mon intention n'était pas, en venant ici, de l'ennuyer avec des histoires qui ne le regardent pas. Mais M. Bénéjacq ne rentre que dans huit jours. J'ai la responsabilité de tout ce qui peut arriver dans le district pendant son absence. C'est lourd, très lourd. Et puisque Monsieur le Conservateur a bien voulu remarquer que je n'étais pas dans mon assiette, il me permettra de lui dire pourquoi, et de lui demander conseil.

— Je vous en prie, fis-je, de plus en plus inquiet.

— Eh bien, Monsieur le Conservateur, voilà plusieurs jours déjà qu'il se passe des choses bizarres, à Angkor-Thom et dans les environs.



Raphaël s'arrêta brusquement. Une sonnerie venait de retentir dans l'antichambre.

— Le téléphone! Qu'est-ce que cela peut être? Ah! probablement le Docteur Cabrol, tu sais, un des trois braves types que tu as vus à sept heures, à la terrasse du café. Il y a demain séance du Comité qui doit se prononcer sur ma candidature aux prochaines élections, et sans doute il désire me demander quelques directives supplémentaires. Qu'est-ce que c'est, Constant?

— C'est Madame qui téléphone de Monte-Carlo. Elle prie Monsieur de venir à l'appareil.

— Madame?

— Rien de grave, j'espère? dis-je.

— Mais non. Excuse-moi. Je reviens. Profites-en pour remplir nos verres. Et n'oublie pas la glace.

Il fut de retour presque aussitôt. Il riait.

— Ma femme en a de bonnes. Dis-moi, j'espère que tu sais toujours jouer au bridge? Tu étais d'une assez jolie force, rue Guénégaud.

— Je me suis entretenu à Mont-de-Marsan, où il y a quelques bons joueurs.

— A merveille. Eh bien, nous allons faire un bridge.

— A deux?

— Eh non, animal, à quatre. Figure-toi que ma femme et son amie se rasent à Monte-Carlo. Je vois ce que c'est : elles ont dû se faire décaver. Elles me téléphonent pour me dire que s'il y avait moyen d'organiser un bridge, elles rentreraient tout de suite. Quand j'ai dit que tu étais justement là, je les ai entendues toutes les deux pousser un cri de joie. Ma femme te connaît, tu sais, depuis le temps que nous parlons de toi ensemble. Ça nous fera une fin de soirée charmante.

— Je te préviens que je ne joue pas le plafond.

— Tu le joueras, si elles t'en donnent l'ordre. Voyons, quelle heure est-il? Onze heures un quart. Elles vont être là dans une demi-heure. Juste le temps de terminer mon histoire.

— Oui, dis-je, dépêchons-nous. Tu t'arranges sans cesse pour me laisser en suspens aux moments les plus pathétiques. Que venait te dire le brigadier Monaldeschi? Qu'il avait découvert dans Angkor-Thom les allées et venues nocturnes des gens de la princesse de Manipour, n'est-ce pas?

— C'est cela même, fit Raphaël. Mais quand tu devineras la suite, je te prie de ne pas me le dire. Cela me coupe mes effets. Donatien, Donatien!

Un des maîtres d'hôtel parut.

— Prévenez, à l'office, de l'arrivée de ces dames. Qu'on prépare quelque chose, pour le cas où elles auraient faim. Et maintenant, qu'on nous laisse en paix. Si quelqu'un m'appelle au téléphone, je n'y suis pas. Tu m'écoutes, toi?

— Je ne fais que cela.

— J'aime, dit-il en souriant, j'aime l'attention que tu me prêtes. Tu es le premier à qui je raconte cette histoire, et j'ai quelque fierté à constater qu'elle produit son petit effet. Donc, Monaldeschi était devant moi. A son attitude, j'avais, comme tu viens de le faire, deviné de quoi il retournait. Je crus bon néanmoins de ne pas brûler immédiatement mes vaisseaux. J'évitais ainsi de m'enferrer; et j'avais l'avantage de réfléchir à la grave décision qu'il m'allait sans doute falloir prendre.

— Des choses bizarres, dites-vous, brigadier?

— Comme j'ai l'honneur de l'apprendre à Monsieur le Conservateur.

— Expliquez-vous.

— Monsieur le Conservateur, c'est depuis

une dizaine de jours que mon attention a été éveillée. Vous vous rappelez peut-être que je vous ai parlé d'une panthère que j'avais manquée près de Prah-Khan, entre le mur d'enceinte et la porte nord d'Angkor-Thom.

— Je me rappelle.

— J'étais vexé, et je m'étais mis dans la tête d'avoir l'animal. Je repère donc avec soin, de jour, un endroit où je pouvais guetter commodément, et, la nuit venue, je m'y rends. C'était quatre ou cinq jours avant le départ de Mrs. Webb.

— Continuez.

— Je reste là quatre heures. Pas plus de panthère que sur ma main. J'allais repartir, lorsque, dans les broussailles, j'entends un bruit pesant de branches froissées. « Fichtre, me dis-je, en fait de panthère, c'est bel et bien un tigre. » J'épaule mon fusil, prêt à tirer. Juste à ce moment, un peu de lune filtre à travers les arbres. Et au lieu de tigre, qu'est-ce que j'aperçois? Quatre cornes de buffles.

— Des buffles sauvages?

— Sauvages, peut-être qu'ils l'avaient été. Pour le moment ils étaient attelés. Derrière les buffles, je vois surgir un chariot, puis deux indigènes, l'un devant l'attelage, l'autre derrière. Sur le chariot, il y avait deux caisses, deux caisses énormes. Le tout passe près de moi, à moins d'un mètre. Je ne bronche pas, naturel-

lement. Je leur laisse prendre un peu d'avance, et je m'apprête à emboîter le pas, quand, soudain, *frout, frout,* nouveaux buffles, nouveau chariot, nouvelles caisses. J'attends plus longtemps que la première fois, pour voir s'il n'en vient plus, et je me mets à suivre. La caravane passe sous la porte d'Angkor-Thom. A partir de là, la forêt est plus touffue. J'en profite pour me rapprocher. Remarquez que j'avais une carabine à répétition, et que j'aurais fort bien pu démolir mes quatre gaillards. Mais à quoi bon? Je connais mes indigènes. Blessés, ils n'auraient pas parlé. Morts, moins encore. Il valait mieux savoir où allaient ces caisses. Bref, je continue à suivre. Nous arrivons sur la grande esplanade du Bayon. Là, voilà-t-il pas que la lune crève les nuages et se met à tout éclairer comme un petit soleil. Je suis obligé de faire halte à la lisière de la forêt, et de redonner de la distance. Je me remets à marcher, je hâte le pas. Va te faire fiche. J'ai beau chercher à droite, à gauche, en long, en large; plus rien. Buffles, conducteurs, charrettes, tout s'est évaporé. Tout a disparu.

— C'est assez étrange, en effet. Que croyez-vous que cela signifie?

— Attendez, je n'ai pas fini. Deux nuits, trois nuits, je reviens au même endroit. Inutilement. Je m'apprêtais, comme on dit, à clas-

ser l'affaire. Or, voilà que ce matin, étant en tournée du côté de la porte de la Victoire, près du grand Baray je tire un coq de pagode. Je le démonte seulement. Il se faufile sous les fougères. Je la poursuis, la sale bête, avec prudence, pour éviter de mettre la main sur un nid d'aimables petits cobras. Il me fait faire comme ça plus de deux cents mètres. Au moment où je crois le tenir, sur quoi est-ce que je m'en viens buter? Sur deux autres caisses, en tout point semblables aux précédentes. Du solide matériel, je vous prie de le croire. Des planches épaisses comme ma main, ceinturées de fer. J'ai eu tout le loisir de les examiner. J'ai tapé dessus, pour essayer de deviner ce qu'il y avait dedans. Ça ne rendait aucun son à l'intérieur. J'ai retapé. J'ai failli y laisser la crosse de mon fusil.

— Malheureux! ne pus-je m'empêcher de m'exclamer.

— Plaît-il, Monsieur le Conservateur?

— Non, rien. Et puis?

— C'est tout, et je trouve que ça suffit. Les caisses sont encore là-bas, je suppose. Si Monsieur le Conservateur consent à m'accompagner, il pourra se rendre compte.

— C'est inutile, c'est inutile. Mais enfin, vous devez avoir un avis. Quel est-il?

— Hum! Dans ces sacrés pays, on ne sait jamais. Il y a les pirates. Mais ceux-là ont plu-

tôt coutume d'emporter des choses que d'en apporter. Il y a aussi les contrebandiers. De toute façon, des gaillards qui se promènent de nuit, dans Angkor, avec des caisses et des charrettes, accomplissent une besogne où nous aurions tort de ne pas mettre le nez. Si M. Bénéjacq avait été ici, je l'aurais prévenu, puis j'aurais pris avec moi une demi-douzaine de miliciens, et je me serais arrangé pour coffrer tout ce beau monde. Mais il est au nord de Battambang. J'ai donc commencé par écrire un télégramme à son adresse...

— Ce télégramme, vous ne l'avez pas encore expédié, j'espère?

— Pas encore. J'ai voulu d'abord vous consulter. Mais, en ce qui me concerne, mon opinion est à peu près faite. Il s'agit de fraudeurs siamois, qui essaient de refiler aux gens du pays de la marchandise destinée à ne pas payer beaucoup de droits à mes collègues de la douane. Et il faut que ce soit moi, un forestier, que ça ne regarde pas, qui découvre le pot aux roses!... Qu'avez-vous, Monsieur le Conservateur? Ça ne va pas. Vous êtes tout pâle.

— Rien, ce n'est rien.

Je me sentais trembler un peu. Mais ma résolution était arrêtée.

— Monaldeschi, vous m'avez, à plusieurs re-

prises, répété qu'en toute circonstance je pouvais être assuré de votre entier dévouement?

Il leva la main avec solennité.

— Monsieur le Conservateur, je suis de Bastelica, à quarante kilomètres d'Ajaccio. Les gens de Carbuccia et de Carcopino, deux des bourgs les plus voisins, sont eux-mêmes de fameux lapins. Eh bien, ils pourront, eux et tous les autres, vous dire qu'il n'est pas dans toute la Corse de gens comme ceux de Bastelica pour ce qui est du culte de la parole donnée. Je n'ai rien de plus à ajouter.

— Si cependant je vous demandais de ne pas parler de ce que vous venez de découvrir?

— Je me tairais.

— Si j'allais plus loin encore. Si je vous suppliais de me seconder dans une entreprise susceptible de vous paraître tout d'abord contraire à ce que vous êtes en droit de considérer comme votre devoir?

— Je sais que Monsieur le Conservateur ne me commandera jamais une chose incompatible avec l'honneur corse. D'ailleurs, j'ai donné ma parole. Je veux, mon temps terminé, pouvoir rentrer la tête haute à Bastelica.

— Vous êtes un brave et digne serviteur, Monaldeschi, fis-je avec élan. Asseyez-vous donc. Ecoutez, et que jamais votre bouche ne répète une seule des paroles que vous allez entendre. Il y a un siècle et demi environ, un

héros qui par ses vertus était plus près des dieux que des hommes réussit à ériger en puissant empire l'antique pays qui s'étend entre le Siam et les Indes. Il s'appelait Alompra, et l'Etat qu'il avait ainsi fondé fut le puissant royaume de Birmanie. Puissant et éphémère, hélas! des ennemis acharnés...

J'interrompis timidement Raphaël.

— Je connais la suite, tu sais.

— J'oubliais, dit Raphaël. Excuse-moi : la vitesse acquise! Et puis, cette histoire de la princesse de Manipour est tellement émouvante, n'est-il pas vrai? Tout à l'heure, en te la racontant, je t'ai fait pleurer, ne t'en cache pas. Avec des souvenirs encore tout frais, songe à l'effet que je dus obtenir auprès de Monaldeschi. Le pauvre homme, son visage ruisselait littéralement de larmes.

Quoi! c'est Eliacin? Quoi, cet enfant aimable...

Ainsi, tu t'en souviens, Azarias et Ismaël manifestent leur surprise et leur joie quand le grand prêtre leur présente l'héritier du trône de David. Telle est la divination de l'art classique : ce fut sensiblement avec les mêmes mots que le brigadier accueillit la révélation de la filiation royale d'Apsara.

— Une princesse, cette petite! Et moi qui

l'envoyais de temps à autre me chercher du sucre ou du tabac chez le Chinois, et qui lui faisais cadeau d'un quart de piastre pour la commission. Elle ne m'en veut pas, j'espère? Mais aussi, comment aurais-je pu deviner que c'était une ci-devante! Et voilà qu'aujourd'hui encore j'allais commettre la plus belle sottise de ma vie. Pauvre gosse! Je peux bien l'appeler ainsi, quand elle n'est pas là. Mais quand elle y sera, comment faut-il que je lui parle?

— Dites-lui *Princesse,* et *Votre Altesse royale,* lorsque nous ne serons que tous les trois naturellement. Pour les autres, tant qu'elle est au Cambodge, elle doit demeurer la danseuse Apsara.

— Apsara! Qui aurait pu jamais se douter?... Et pourtant, Monsieur le Conservateur — je sais bien, c'est facile à dire quand on est au courant — jamais, c'est vrai, elle ne m'a paru comme les autres. Mais de là à en faire une princesse!

— Ainsi, fis-je, essayant de couper court à ces démonstrations pour le ramener un peu à la question essentielle, vous n'êtes pas trop étonné de ma conduite dans toute cette affaire? Vous ne la désapprouvez pas?

— Monsieur le Conservateur!

Il s'était mis la main sur le cœur.

— Je crois pouvoir affirmer que tout Français digne de ce nom aurait agi comme Mon-

sieur le Conservateur. En ce qui me concerne, je veux que vous sachiez que vous pouvez disposer absolument du brigadier Monaldeschi, et je vous serai bien obligé d'en informer de ma part son Altesse, la Princesse royale.

— La princesse, Son Altesse royale, rectifiai-je en lui étreignant la main. Elle en sera informée aujourd'hui même.

— A quoi puis-je lui être bon, dès à présent?

— J'en conférerai avec elle. D'ores et déjà, vous pouvez donner des ordres pour que la milice suspende toute patrouille dans Angkor-Thom et aux environs. Si l'un des miliciens venait à découvrir ce que vous avez surpris, nous ne pourrions plus arrêter les commentaires.

Il secoua la tête :

— Vous ne connaissez pas ces gaillards. Eux, la nuit, dans la forêt? Macache! Ils ont trop peur du tigre. Ils n'y sont jamais allés que sur mon ordre. Les gens de Son Altesse royale peuvent travailler en paix. Que puis-je faire encore?

— Je vous le dirai, mon ami, mon cher ami. Merci, mille fois merci. Savez-vous qu'il me vient des remords, vraiment, de vous engager dans semblable aventure.

— Des remords?

— Oui. Tout peut se savoir. Il y aura alors des protestations britanniques. Nous sommes

fonctionnaires. Votre carrière s'en trouvera compromise.

Il eut un geste de dédain.

— Halte-là ! Monsieur le Conservateur. Pour ce qui est de ma carrière, il faut que vous sachiez que j'ai droit à ma retraite depuis deux ans, et que le temps n'est plus éloigné où je m'en irai planter mes choux à Bastelica. Je ne restais au service que pour cette sacrée médaille des Eaux et Forêts. Vous me l'avez fait avoir, et le bon Dieu sait la reconnaissance que je vous en garde. Quant à l'Angleterre, je vous répondrai d'un seul mot : je suis Corse. Les Monaldeschi, au temps des luttes de jadis, voyaient sans doute d'un assez mauvais œil les Bonaparte, mais ils ont toujours été en excellents termes avec les Ramolino. C'est vous dire que dans cette histoire la perspective de jouer une bonne sixounetterie aux Anglais n'est pas trop pour me déplaire.

— Je ne dis plus rien, fis-je en riant. Merci encore, et à bientôt. Soyez assez gentil pour me faire envoyer de la glace, de Siem-Réap, pour les cocktails.

Apsara n'arriva à la villa que vers cinq heures. Quand je lui racontai la découverte du brigadier, son front devint d'une pâleur de cendre.

— Cela devait finir ainsi. Tout est perdu, murmura-t-elle.

— Au contraire, Apsara. Vous ne connaissez pas les Français. Nous avons un allié de plus, et qui peut nous être du plus grand secours.

Je lui fis alors le récit de la matinée.

— L'excellent homme ! s'exclama-t-elle avec émotion. Quand le trône d'Alompra sera rétabli, il sera récompensé comme il le mérite.

— Il puisera dans sa conscience, soyez-en sûre, sa meilleure récompense. Peut-être cependant que s'il existe dans votre pays une distinction honorifique...

— Il sera commandeur du Kromakar d'or. C'est égal, il me tarde bien de voir arriver la dépêche qui va décider de la date de mon départ. Je ne voudrais plus être ici quand reviendra M. Bénéjacq. Il n'aurait qu'à surprendre, lui aussi, ce dont s'est aperçu le brigadier...

— Il agirait comme lui, comme moi, Apsara.

— J'en suis convaincue, et c'est précisément ce que je ne veux pas. Trop de gens sont déjà assez compromis, mon Dieu !

Elle se cacha le visage dans les mains.

— Ma petite fille aimée, dis-je, est-ce moi qui vais être obligé de vous donner du courage ? Allons, réagissez. Tenez, goûtez-moi ce cocktail. C'est l'*Alabama*, souvenez-vous, le

préféré de Mrs. Webb, la belle Maxence aux cheveux d'or. Vous savez que j'ai reçu un télégramme d'elle, ce matin? Elle a fait bon voyage. Sa dépêche est pleine de choses gentilles, particulièrement pour vous. Tenez, lisez.

Elle eut un pâle sourire.

— Elle était bien bonne. Tout le monde a été ici bien bon pour moi... Mais vous! Jamais je n'oublierai... Je ne peux pas dire. C'est autre chose.

— Apsara!

Longuement, je serrai contre mon cœur, avec un orgueil passionné, le frêle corps royal. Au même instant, entre la route et l'escalier de la véranda, sur le gravier, des pas résonnèrent.

— Quelqu'un.

— Ce n'est rien. Le brigadier, sans doute.

On frappait à la porte.

Apsara s'était précipitée à la fenêtre. Ayant soulevé le rideau, elle le baissa brusquement retomber.

— Ce n'est pas le brigadier. C'est un vieux monsieur à lunettes.

J'avais bondi.

— Un vieux monsieur?

— Oui.

— Entrez là, entrez là, murmurai-je précipitamment, soulevant une tenture et poussant la jeune fille dans un réduit.

On frappait plus fort.

— Ne bougez plus.

Ayant alors ouvert la porte, j'eus devant moi un petit vieillard nageant dans un étonnant costume d'alpaga gris. Il avait des guêtres grises, des gants de fil gris, une jumelle en bandoulière, un casque gris à écharpe verte, comme les clients de Cook, des lunettes vertes, et la rosette de la Légion d'honneur.

— Voulez-vous vous donner la peine d'entrer, Monsieur.

J'avais reconnu l'*ennemi*. Il était là. Il allait me ramener sur la terre. Je revis tout : mon pauvre papa grattant du papier, le vieux Barbaroux dans son fauteuil Empire, Annette à l'affût du facteur, la gare Perrache, Morateur, les Brotteaux tout, tout ce qui n'était pas un rêve, enfin.

Mon visiteur était en train de retirer son casque, d'enlever ses lunettes. Je le vis qui, d'un seul coup d'œil, examinait sévèrement la pièce : les splendides orchidées, la vaisselle de vermeil, les verres que l'*Alabama* illuminait de sa triomphante couleur rose, le divan où gisait, malheur! l'écharpe oubliée d'Apsara.

— C'est bien à Monsieur Raphaël Saint-Sornin chargé des fonctions de Conservateur du groupe d'Angkor, que j'ai l'honneur de parler?

J'inclinai la tête.

— Souffrez alors que je me présente : Monsieur Eustache d'Estainville, de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, Inspecteur Général des Monuments historiques, délégué de l'Ecole française d'Extrême-Orient.

V

> Les aigrettes volent, rangées;
> Elles cherchent à se percher.
> Où vont-elles se percher?
>
> A-LI.

J'avais sursauté.

— Monsieur d'Estainville! Eustache d'Estainville?

Raphaël me considéra avec curiosité.

— Ça te dit quelque chose?

— Comment, si ça me dit quelque chose! Eustache d'Estainville, le rénovateur de la science sanscrite, l'auteur du seul ouvrage sur Akbar qui fasse autorité! Combien de fois n'ai-je pas essayé de te traîner à l'un de ses cours, à l'Ecole des Hautes-Etudes!

— Vraiment? dit mon ami. Eh bien, c'est là ma veine! Il me semblait que j'entendais ce nom pour la première fois.

— Malheureux!

— Pourquoi, malheureux? Ça m'aurait gêné plutôt qu'autre chose, de savoir qu'il était tout ce que tu viens de me dire. Tu vas voir pour-

quoi. Je n'aime pas à me laisser marcher sur les pieds, moi.

— Continue, fis-je avec un geste accablé.

— Je ne demande pas mieux. Mais alors, ne m'interromps plus à tout bout de champ. Tiens, prends une cigarette, et écoute ce que j'en ai fait, de ton d'Estainville de malheur.

Il était là, le pauvre petit vieillard, se raidissant dans des attitudes à la Rhadamante. Ce rat de bibliothèque, dans la rose lueur crépusculaire d'Angkor! J'en ris, quand j'y pense. J'en ris maintenant, car, en cette minute, pourquoi ne pas l'avouer, j'étais plus qu'inquiet. Pas pour moi, bien entendu, mais pour ma chère princesse que je devinais, grelottante d'angoisse, derrière son rideau. Ce fut cette seule considération qui m'empêcha de jeter incontinent dehors, ainsi qu'il eût convenu, cette face de carême.

Il fallait bien, pourtant, me décider à dire quelque chose.

— Monsieur l'Inspecteur Général, fis-je aimablement, la soirée est particulièrement lourde. Vous me ferez bien la grâce d'accepter un petit coktail.

Son œil me foudroya.

— Vous m'attendiez, à ce que je vois, Monsieur, fit-il, en désignant, sur le guéridon, le couple de verres.

— Oh ! Dieu m'est témoin que non, Monsieur l'Inspecteur Général, mais il est écrit au livre sept, verset 864 du Ramayana, que le sage ne doit jamais se laisser prendre au dépourvu.

Sans me faire de compliments, je me suis toujours servi avec assez d'à-propos de mon petit savoir. Cette citation inattendue eut le don de déchaîner la fureur de l'adversaire.

— Très joli, vraiment, très joli, fit-il, grimaçant et tentant un effort désespéré pour conserver son calme. Eh bien, monsieur, permettez-moi, oui, permettez-moi de regretter, dans votre intérêt, l'usage intempestif que vous faites de votre splendide érudition.

— Monsieur l'Inspecteur Général, j'avoue...

— Oui, que ne la gardez-vous pour vos rapports !

— Mes rapports?

— Je me comprends.

— Vous avez là sur moi, monsieur l'Inspecteur Général, un avantage incontestable.

De même que la Reine pour Ruy Blas, la pensée que la princesse de Manipour, derrière son rideau, assistait à notre joute, cette pensée m'aurait donné dans mes reparties un esprit de tous les diables. Il me fallait pourtant songer à n'en pas abuser, car c'étaient les intérêts d'Apsara qui auraient fini par faire les frais de ce feu d'artifice.

Ce fut donc sur le ton de la plus parfaite

déférence que je pris la résolution de répondre à mon visiteur. Mais il était de ceux dont l'arrogance augmente, à mesure qu'on leur témoigne plus d'égard.

— Monsieur, commença-t-il, mon intention n'est pas de chercher à vous faire parler sans en avoir l'air. J'ai un certain nombre de points à régler avec vous. Je vous engage à me répondre avec toute la netteté désirable. Cela vaudra mieux pour moi. Et sans doute aussi pour vous.

Tu le vois, mes pires craintes étaient en train de prendre corps. Ce n'était même pas le ton d'un examinateur, c'était celui d'un juge d'instruction. Mais il y a une distance entre le simple soupçon et la certitude. Que savait au juste ce bonhomme?

— Monsieur l'Inspecteur Général, je suis à votre entière disposition.

— Bon. Premier point, donc : en partant, M. Teyssèdre a dressé un bordereau où sont énumérés tous ses travaux, toutes ses recherches en cours, classés par ordre d'importance et d'urgence. J'espère que vous en avez pris connaissance?

— Travail tout à fait remarquable, fis-je, omettant d'ajouter que je m'étais abstenu avec soin de mettre le nez dans les notes et rapports de mon prédécesseur, laissant à Maxence le soin de les dépouiller à mon intention.

— J'aime autant vous prévenir que M. Teyssèdre a adressé à l'Ecole une copie de ce bordereau, dit-il avec un sourire qu'il s'efforçait, le pauvre petit vieux, de rendre machiavélique.

— M. Teyssèdre a toujours passé pour un grand travailleur.

— Pas seulement un travailleur, mais pour un modèle de dignité, de tempérance, de probité, oui, monsieur. J'en reviens à ces travaux en cours. Parmi eux, il y avait notamment un inventaire des statues et bas-reliefs de Prah-Khan qui était déjà très avancé quand M. Teyssèdre est parti. Je pense que, depuis deux mois et demi que vous êtes ici, vous avez eu le temps de l'achever.

Je dus avouer que je n'avais pas eu ce temps-là. Mon bourreau eut un petit rire amer.

— Ou peut-être, plutôt, n'avez-vous pas jugé bon de continuer cet inventaire, parce qu'il aurait pu vous gêner...

— Quoi?

— Je me comprends.

— Ah! Monsieur l'Inspecteur Général, je vous ai déjà dit combien je vous enviais ce privilège.

— Monsieur, trêve de plaisanteries, fit-il en devenant très rouge. Vous n'avez pas l'air de vous rendre compte de la gravité des faits dont vous avez à répondre.

« Je connais quelqu'un, pensai-je, qui tient absolument à ne pas sortir d'ici sans s'être fait botter ce que je pense. »

Pour les raisons indiquées plus haut, ce fut néanmoins avec un souci de plus en plus apparent d'urbanité respectueuse que je m'exprimai.

— Monsieur l'Inspecteur Général, je vous en ai fait l'aveu, je n'ai pas terminé cet inventaire. J'allais justement m'y mettre quand vous êtes arrivé. Mais veuillez bien songer que depuis deux mois à peine que je suis ici, je ne me suis pas amusé. La prise de contact, un rapport administratif à fournir au pied levé. Puis, presque aussitôt, un second rapport, sur une question archéologique on ne peut plus délicate...

Il ricana.

— Ah! Ah! ce fameux rapport! Parlons-en donc, puisque c'est vous qui le premier y faites allusion.

— M'auriez-vous fait l'honneur de le lire?

Pour toute réponse, il exhuma d'une de ses poches une liasse de feuillets dactylographiés, barrés, sabrés de grands coups de crayon rouge.

— Le lire! vous voyez, monsieur, si je l'ai lu.

— Et, demandai-je sans me démonter, mon travail n'a pas eu l'heur de vous plaire?

— Me plaire? Je me bornerai à vous répondre que, là-dessus, je suis d'accord avec tous mes collègues d'Hanoï. Jamais, vous entendez, jamais il ne nous a été encore donné de lire un tissu de stupidités plus arrogantes.

« Oh! Oh! me dis-je, décidément, ça va se gâter. »

Remarque bien, en passant, je te prie, que je ne mêlais à tout cela aucune question de vanité profesionnelle. Je savais que, malgré huit semaines d'efforts à peu près ininterrompus, ma culture khmère était loin d'être sans lacune. Mais il y avait Mrs. Webb. Mrs. Webb avait pris la peine de lire et de dactylographier mon travail. Il était devenu un peu le sien, du fait qu'elle l'avait trouvé bien. Je n'admettais pas que sa science fût mise en doute par des gens qui, en dépit de toutes leurs prétentions, de toutes leurs peaux d'âne, en savaient beaucoup moins qu'elle. Si ce vieillard avait décidé de me mettre hors de moi, il venait d'en trouver le moyen. Ce n'était pas seulement pour Apsara présente, c'était pour Maxence absente que j'allais lutter.

M. d'Estainville était en train de feuilleter mes papiers avec un air d'ironique dégoût.

— Je passe volontairement, monsieur, sur quelques grossières lacunes. C'est ainsi que, parmi les ouvrages que vous dites avoir consultés et dont vous jugez bon de donner *in fine*

la liste plus que rudimentaire, vous omettez de citer un ouvrage assez connu de votre serviteur sur les *Travaux d'irrigation dans l'empire du Champa au* x^e^ *siècle*. Le Champa ayant été à cette époque en luttes et en rapports constants avec le Cambodge, il eût été assez naturel que vous vous posassiez la question de savoir si les souverains d'Angkor n'ont pas profité pour leurs travaux des enseignements inclus dans les procédés de leurs voisins. C'est là de la saine méthode historique. A présent, vous n'êtes pas obligé de savoir... Je le répète, passons.

— Bien volontiers, et toutes mes excuses, monsieur l'Inspecteur Général.

— Je ne m'arrêterai pas davantage à d'innombrables inexactitudes de détail. Vous prenez à votre compte l'hypothèse de Commaille sur la présence de la flotte de guerre d'Angkor dans le Baray occidental. Vous intervenez dans la controverse fameuse du Mébon du Baray oriental, et vous affirmez que c'est Yaçovarman et non Rajendravarman qui a construit cet édifice. On pourrait discuter... Mais d'excellents auteurs ayant aussi soutenu cette thèse, je vous accorde par estime pour eux le bénéfice du doute. Où je commence par m'élever avec indignation contre vos conclusions, c'est à propos de l'interprétation fantaisiste que vous donnez de la stèle de Vat-Nokor.

— La stèle de Vat-Nokor?

— Vous ne vous rappelez même pas ce que vous avez écrit? Lisez donc.

Il me mit mes feuillets sous le nez. C'était ma foi vrai! J'y parlais de la stèle de Vat-Nokor. Du diable, cependant...

— Enfin, il est un passage sur lequel, d'accord avec mes collègues, je suis chargé de vous demander les plus sévères des explications, c'est celui où vous me prenez personnellement à partie de la façon la plus outrageante, et cela à propos des norias élévatrices qui amenaient l'eau de la rivière de Siem-Réap dans le Barays et dans les douves d'Angkor-Vat.

Je craignais d'avoir deviné.

— Permettez, fis-je, lui arrachant le rapport des mains.

Je te l'ai dit : c'était la première fois que j'entendais le nom de ce d'Estainville. Comment pouvais-je donc avoir antérieurement parlé de lui? Mais il avait raison : ce nom s'étalait en toutes lettres dans des pages dont la dernière portait ma signature. Je compris tout, et notamment ce que Mrs. Webb entendait par les « quelques petites inexactitudes » qu'elle avait corrigées dans mon travail, avant de l'expédier à Hanoï. A mesure que je lisais, j'étais balancé entre une stupeur atterrée et la plus folle envie de rire. Ah! on pouvait dire

que Maxence n'y était pas allée de main morte. Et il fallait juste que ce fût de l'homme qu'elle avait traité de façon si cavalière que dépendît maintenant son sort !

Je rendis négligemment le rapport à M. d'Estainville.

— Certains termes ont, je l'avoue, un peu dépassé ma pensée. Mais la discussion scientifique est libre, je suppose.

— Quoi, fit-il, quoi ! Vous appelez discussion scientifique le fait de traiter d'*âneries*, de *balivernes*, d'*imaginations séniles* les conclusions de mon étude sur le régime des affluents de la rivière de Siem-Réap ? Ce serait trop commode. Dans une question où je suis directement visé, je laisserai à qui de droit le soin de prendre les sanctions administratives qui s'imposent. Mais, au point de vue archéologique, je désire faire ici-même, devant vous, justice d'allégations aussi effrontées.

Il venait de retirer d'une autre de ses poches un carnet bourré de notes.

« Ah ! pensai-je, il ne manquait plus que cela ! Une conférence !... »

Juste au même moment, la tenture s'agita. Apsara devait commencer elle aussi à trouver le temps long.

— Qu'est ceci ? demanda l'Inspecteur Général.

— Oh ! rien, fis-je avec bonhomie. Une

jeune panthère que j'élève. Pauvre petite, c'est l'heure de son lait. Permettez-moi de la prier de se tenir tranquille.

— C'est inconcevable, c'est inouï, murmura le malheureux.

Sans me départir de mon calme, j'allai au rideau que je soulevai. J'échangeai avec Apsara un rapide coup d'œil.

— Chut, Folette. Allons, soyons gentille.

— Et je revins vers M. d'Estainville.

— Je vous écoute, cher monsieur.

— Grand merci, fit-il d'une voix qu'il voulait assurée. Nous disions donc, je disais...

Il ne trouvait plus aussi bien ses mots.

— Vous connaissez, j'espère, l'ouvrage du Dr Adolf Bastian, publié à Iéna en 1868?

— Adolf Bastian? Naturellement, je ne connais que lui.

— C'est ce que nous allons voir. Eh bien, d'accord avec la description de Tcheou-Ta-Kouan, traduite et commentée en 1902 par Pelliot dans le Bulletin de l'Ecole, je vous ferai remarquer... Mais d'abord, voulez-vous me dire la date approximative de la venue à Angkor de Tcheou-Ta-Kouan?

— Ce sera avec plaisir, monsieur l'Inspecteur Général. Mais, au préalable, permettez-moi de vous poser une petite question.

— Plaît-il?

— Oui, je serais heureux que vous me don-

niez la liste exacte des cadeaux qu'apporta au roi Louis XVI le fils de l'empereur Gia-Long, quand il vint en ambassade extraordinaire à Versailles, en 1787.

— Monsieur!

— Vous ne le savez pas, fis-je avec la plus exquise bonne grâce. Comme c'est regrettable! Eh bien, moi, je le sais. Monsieur l'Inspecteur Général, il ne faut jamais abuser, voyez-vous, du droit de choisir les questions auxquelles nous désirons qu'on nous réponde. J'ai souvent pensé que si c'étaient, de temps à autre, les élèves qui faisaient passer le baccalauréat aux examinateurs, ceux-ci seraient, de la façon la plus équitable, refusés.

— Monsieur! Une telle attitude. Vous ne savez donc pas dans quel cas vous vous mettez.

— Alors, vous ne voulez pas me dire la liste des cadeaux faits à Louis XVI?

— Dès ce soir...

— Et puis, en voilà assez, fis-je d'une voix tonnante. Vos papiers!

— Mes pap... Vous osez!

— J'ose, comment, j'ose! C'est-à-dire que, depuis une demi-heure, avec une douceur d'agneau, je vous fournis des explications, quand c'est peut-être à moi à vous en demander. Ah! ça, est-ce que vous croyez qu'on pénètre dans Angkor comme dans un moulin? Il faut montrer patte blanche. Sinon, dehors.

— Demain, bredouilla-t-il, suffoqué de terreur et de colère, demain, je reviendrai, ou plutôt je ne reviendrai pas, et alors...

— Demain, fis-je, ce soir même, si vous êtes encore sur le territoire du district, où, en l'absence du résident, je suis roi, vous m'entendez, roi, je vous fais empoigner par quatre miliciens et embastiller. Justement, les punis de prison travaillent ces jours-ci au dégagement des canaux du Baray. Vous pourrez toujours présenter mes hommages à Rajendravarman si, d'aventure, en piochant par là, vous le rencontrez. Allons, ouste!...

J'avais ouvert, toute grande, la porte. Il dégringola l'escalier. Je le vis s'enfuir en trottinant, sous les arbres bleuis, dans la direction de Siem-Réap...

— Et j'aime autant vous prévenir, criai-je, hors de moi, comme il allait disparaître, faites attention : c'est l'heure du tigre.

M'étant retourné, je tombai dans les bras d'Apsara.

— Qu'avez-vous fait? Qu'avez-vous fait? murmura-t-elle, toute frémissante.

A bout de nerfs, je me laissait tomber sur le divan et éclatai de rire.

— La mission Voulet-Chanoine, Apsara. Tout à fait! La mission Voulet-Chanoine et le Colonel Klobb!

— Que va-t-il arriver?

— Eh! ma bien-aimée, pouvais-je admettre plus longtemps que ce grotesque tout à la fois m'insultât et me privât de votre chère présence.

— Je le sais. Je le sais. Je me demande même si j'aurais eu votre patience. Derrière mon rideau, je vous admirais : tour à tour calme et déchaîné, impératif et ironique; en un mot, splendide. Oui, splendide. A présent, ne craignez-vous pas...

— Hum! Il est certain que la place ne va plus guère être tenable. Cet animal-là va ameuter tout le monde. Une automobile!... Quelle chance, c'est Monaldeschi. Une dépêche, Apsara; il a une dépêche à la main.

— Monsieur le Conservateur, dit le brigadier, qui faisait son entrée, il en arrive une bonne. Figurez-vous que, sur la route, je viens de croiser...

— Plus tard, Monaldeschi. La dépêche, donnez vite...

Je lus et ne compris rien au texte. C'était bien là le télégramme destiné à Apsara.

— C'est cela, disait la jeune fille qui lisait fiévreusement par-dessus mon épaule. Le navire sera dans sept jours à l'endroit que j'avais prévu; à minuit, au Coin de Mire, c'est cela. Il n'y a plus une minute à perdre.

— Plus une minute, en effet. Vous disiez donc, brigadier?

— Je disais donc, monsieur le Conservateur, que je viens de croiser un particulier habillé de gris, et qui avait l'air complètement piqué. Il a failli se jeter sur le capot de mon automobile. Il est vrai que je conduisais un peu vite, sachant que vous attendiez cette dépêche. Qui ça peut-il être?

— Quelqu'un qui m'a gravement manqué de respect, Monaldeschi.

Et je lui fis le récit de la scène qui venait de se dérouler.

Le brigadier écouta avec une attention soutenue.

— Monsieur le Conservateur, dit-il en se grattant l'oreille, vous avez devant vous un homme partagé entre deux sentiments. Le premier me pousserait à rattraper ce malappris et à le coffrer. Le second, dans votre intérêt, et surtout dans celui de Son Altesse Royale, me conseille la prudence. Il n'y a plus une minute à perdre, vous l'avez dit. Il faut que la Princesse, demain soir au plus tard, soit partie. Mais, d'un autre côté, notre plan primitif ne vaut plus rien, monsieur le Conservateur.

— Comment cela?

— Réfléchissez. Excusez la liberté du terme: le Service des Antiquités vous a maintenant à l'œil. Ce n'est pas une garantie pour son

Altesse de voyager avec un sauf-conduit délivré par vous, au contraire.

— C'est vrai, fis-je, baissant la tête.

Apsara se tordait les mains de désespoir.

— Que faire, alors, que faire? Il n'y a pas d'autre moyen?

— Si, il y a un autre moyen, Monsieur le Conservateur n'a qu'à m'autoriser à accompagner la Princesse. Avec moi, elle sera en sûreté. Je ferai le voyage et reviendrai, ni vu ni connu, à Siem-Réap. Les territoires où mon métier m'appelle sont, Dieu merci, assez considérables pour me permettre de disparaître une semaine sans que personne devine où j'ai été.

— Sauvés! fis-je, enthousiasmé.

Et j'embrassai avec ferveur Monaldeschi.

— Monsieur le Conservateur, Votre Altesse, je vous en prie, c'est si naturel. Mon Dieu, monsieur le Conservateur, regardez, qu'est-ce qu'elle a?

Nous nous empressions maintenant tous deux auprès de la jeune fille qui venait de fondre en larmes.

— Excusez-moi, mes amis, mes chers amis, disait-elle, souriant et sanglotant tout à la fois. L'émotion... la gratitude!... Serai-je jamais à même de reconnaître le dévouement que vous me prodiguez!

*
**

Le lendemain matin, les disputes des perruches qui jacassaient dans les branches des banians me réveillèrent de très bonne heure. Apsara dormait encore. Le coude replié, une main sous la nuque, elle m'offrait le visage le plus reposé, le plus paisible que je lui aie jamais vu. Longtemps je la considérai en silence, sans oser troubler un sommeil dont elle ne retrouverait plus jamais la quiétude. Une enfant! Oui, une enfant.

L'heure passait, cependant. Et cette journée, la dernière, s'annonçait pour nous comme si chargée d'occupations de toutes sortes!

— Ma petite fille. Ma petite fille bien-aimée.

Elle ouvrit les yeux. Elle m'aperçut, penché sur elle. Elle trouva la force de me sourire.

— Il est temps.

— J'ai rêvé, dit-elle. Oui, j'ai fait un beau rêve. Mon frère venait de ceindre la couronne d'Alompra. Et je vous voyais réunis tous ensemble, vous, Maxence, le brigadier, tous réunis pour le sacre, dans Amarapoura pavoisée, pleine de légères banderoles que le vent rose du matin faisait onduler.

— Et c'est vous qui nous conduisiez vers le roi, n'est-ce pas, Apsara?

Ses lèvres eurent une crispation imperceptible, mais elle sourit encore.

— Moi? Oh! moi, vous savez bien que je n'y serai pas, que je ne pourrai pas y être. Mais qu'importe, en vérité. Là où je me trouverai, je serai heureuse, heureuse, et je sais que vous penserez à moi bien plus que si j'étais parmi vous.

Elle se tut. Je sentais de lourdes larmes se gonfler sous mes paupières, chercher à s'échapper.

— Allons, fit-elle avec un geste d'insouciance.

Elle se leva. Maintenant, elle était debout devant la fenêtre. Fermant les yeux, elle respirait avec délices l'air frais du matin. A flots, il entrait dans la chambre, avec la lumière céruléenne de la forêt. De larges rais de soleil passant entre les barreaux, venaient heurter obliquement le dallage de la pièce, pleine tout ensemble d'ombre et de clarté. Dehors, c'était l'émerveillement de l'aurore qui va devenir jour, le concert multiple et joyeux des oiseaux de toutes couleurs, la ronde des papillons pareille à une farandole de pierreries ailées. Droite et immobile, avec ses sombres cheveux, coupés comme ceux d'un adolescent, sa tête renversée en arrière, son corps d'ambre obscur émergeant de l'enroulement des étamines blanches, ses deux mains tendues en coupe

vers le jeune soleil, comme si elle offrait à Indra l'hommage de sa dernière journée cambodgienne, la danseuse d'Angkor-Vat faisait songer à une autre danseuse, à la plus hallucinante de toutes, à Salomé.

En quelques instants, elle fut prête. Elle était redevenue la petite indigène vêtue de façon assez simple pour pouvoir circuler dans tout le pays sans être remarquée autrement que par sa beauté.

— Merci de m'avoir réveillée ainsi que je vous en avais prié. J'ai encore bien du travail. Mais, de cette façon, j'espère en avoir terminé avant midi. Et le reste de ma journée vous appartiendra. Pour quelle heure le brigadier a-t-il fixé notre départ?

— Ce soir à dix heures, Apsara. Il dînera avec nous ici, naturellement. Où allez-vous, à présent?

— Au Khléang. Quelques détails à régler avec les bouviers, et puis veiller à ce que tout soit remis en état dans le souterrain. On ne doit pas trouver plus tard trace de mon passage. Non, ce n'est pas la peine de venir avec moi. Seule, j'aurai plus vite fini. Travaillez, si vous avez quelque chose à faire, pour pouvoir être complètement libre, vous aussi, cette après-midi.

Quelque chose à faire! Quoi? Je me le serais vainement demandé. Tu t'imagines bien, n'est-

ce pas, qu'après la conduite de Grenoble dont je venais de gratifier l'envoyé extraordinaire de l'Ecole française d'Extrême-Orient, j'en avais fini avec les études d'archéologie khmère et pré-khmère. Je restai donc là, toute la matinée, à demi allongé sous la véranda, plongé dans ce chaud anéantissement où l'âme se dilue, où le corps participe de plus en plus à l'immense vie végétale environnante.

A midi, ainsi qu'elle me l'avait promis, elle fut là. La table était dressée sous la véranda. Avec ce sens du détail, cette minutie aiguë de l'observation qui caractérisent les Annamites, mon boy, sans que je lui eusse rien demandé, avait tenu à ce que ce déjeuner, le dernier que nous allions prendre en tête à tête, témoignât d'un effort de sa part susceptible de nous toucher. Il s'en était allé cueillir, dans les bois voisins, de ces splendides orchidées dont le feuillage s'enroule, s'agglomère, au flanc des arbres, le long des lianes, en forme de bénitiers géants. Il en avait garni les vases, parsemé la nappe. Il y en avait de violâtres et d'or terni. D'autres étaient bleu de roi. D'autres semblaient trempées dans du soufre. D'autres avaient la teinte grise et rose de l'aube sur le Tonlé-Sap. Il y en avait aussi de blanches et noires, bizarres et morbides fleurs de deuil.

Apsara avait commencé par essayer d'animer la conversation. Mais bien vite, elle avait compris que rien n'est plus pénible qu'une gaîté artificielle, et elle s'était tue. Nous mangions lentement, échangeant de temps à autre un sourire triste. Sur la crédence, il y avait une pendulette d'émail mauve. Elle annonçait les heures sur un timbre dont le battement ne nous avait jamais paru aussi perçant. Et, dans l'intervalle des sonneries, nous n'osions même pas la regarder.

L'après-midi se passa à peu près tout entière dans la même espèce de morne apathie. Vers six heures, nous vîmes arriver Monaldeschi. Il était en tenue de chasse, guêtres, veste de cuir, gourde et cartouchières, et il portait en bandoulière sa puissante carabine à répétition.

Il avait vu Apsara dans la matinée, et s'était arrangé avec elle pour les derniers détails.

— Tout est prêt, dit-il. Je me suis entretenu avec les bouviers de Son Altesse. Qu'entre parenthèses elle me permette de la féliciter. Il y a parmi eux des paysans d'ici, des indigènes que je croyais parfaitement idiots. Maintenant que la princesse leur a délié la langue à mon égard, je me suis aperçu en les interrogeant qu'ils étaient beaucoup plus au courant que moi de tout ce que nécessitent l'organisation et la marche d'un convoi. Des gens que

j'avais essayé moi-même d'employer, et dont je n'avais jamais pu tirer la moindre des choses!

Apsara sourit.

— Il faut être d'Asie, dit-elle, pour savoir parler comme il convient aux gens d'Asie. Sans cela, avouez-le, la tâche des Européens serait chez nous par trop commode.

— Avez-vous tout ce qu'il vous faut? demandai-je au brigadier.

— On est à peu près paré, monsieur le Conservateur.

— De bonnes cartes?

— J'ai pris celle des Ponts et Chaussées, pour la région de Battambang. Je compte bien d'ailleurs ne pas m'en servir. On connaît ses routes. Nous marcherons presque tout le temps de nuit. Et, la nuit, dans la forêt, il n'y a que la boussole.

— Vous n'avez absolument besoin de rien? Les vivres?

— J'en ai fait charger suffisamment sur un des chariots. Nous nous ravitaillerons en chemin, auprès des indigènes. Peut-être seulement que...

Il hésitait.

— Monaldeschi, je vous en supplie, pas de façons, n'est-ce pas?

— Eh bien, si monsieur le Conservateur avait la bonté... Enfin, il y a ici un excellent

rhum. Quand on voyage de nuit, on peut avoir besoin de se remonter...

— N'est-ce que cela?

Et j'allai moi-même à la cave choisir, parmi la riche collection laissée par Maxence, trois bouteilles du rhum dont il parlait.

— Maintenant, à table.

Le dîner fut moins morose que le déjeuner. Monaldeschi sut l'égayer par quelques anecdotes de son pays, qui firent rire Apsara, et parvinrent même à m'arracher un sourire.

— Quand rentre M. Bénéjacq? demandai-je, incapable de ne pas revenir sans cesse à nos soucis.

— Oh! il est allé cette fois jusqu'à la chaîne des Dangrek, près du Laos. Je compte bien être de retour cinq ou six jours avant lui. C'est vrai, monsieur le Conservateur, c'est vous qui, pendant deux semaines, allez avoir toute la besogne.

— M. Bénéjacq m'a mis au courant. Chaque matin, j'irai à Siem-Réap, et j'expédierai les affaires pressées.

— Vous parlez là des affaires de la Résidence. Mais il y a aussi les miennes. Oh! soyez tranquille. Vous n'aurez pas d'ennuis à ce sujet. J'ai écrit ce matin à Phnom-Penh, pour prévenir que je m'absentais une huitaine, dans

le but de faire une petite tournée du côté du Tonlé-Sap. Pas de difficultés à prévoir du point de vue forestier. A présent, il reste la milice, dont j'assume le commandement, vous le savez, et si je ne craignais d'être indiscret...

— Dites.

— Eh bien, ces gaillards ont une tendance à ne pas en fiche un clou. Ils se rouillent tout de suite. J'ai peur qu'à mon retour ils ne sachent plus mettre l'arme sur l'épaule. Tous les matins, à neuf heures, leur sergent indigène doit les rassembler. Je demanderai à monsieur le Conservateur s'il ne pourrait pas y veiller; quand ils seront en ligne sur deux rangs, il ne serait pas mauvais non plus de leur faire exécuter deux ou trois mouvements de maniements d'arme... Pour continuer à bien les avoir en main, vous comprenez.

— Monaldeschi, je vous promets de leur faire faire tous les jours, pendant votre absence, une demi-heure d'école du soldat, et une demi-heure d'école de section.

— Merci, monsieur le Conservateur. Alors, je m'en vais l'esprit complètement en repos.

— Ah! ne pus-je m'empêcher de murmurer, que je voudrais pouvoir en dire autant, moi qui reste.

Le brigadier eut un regard de reproche.

— Vous pouvez n'avoir aucune crainte.

Quand Monaldeschi s'est porté garant d'une chose, on peut la considérer comme faite. A la date fixée, Son Altesse Royale sera, avec ses chariots, au lieu d'embarquement convenu.

— Excusez-moi, Monaldeschi, excusez-moi. Vous comprenez mes appréhensions, n'est-ce pas? Un voyage si long, si fertile en dangers de toutes sortes. Les indigènes...

— Doux comme des moutons. Ils seront toujours là pour nous donner un coup de main si un de nos attelages vient à s'embourber.

— Et les autorités de la région? Depuis la ridicule altercation que j'ai eue hier avec le délégué de l'École française...

— Oh! fit Monaldeschi, ces messieurs des Beaux-Arts n'en sont pas encore à donner des ordres aux fonctionnaires des services civils.

— Oui, mais précisément ces fonctionnaires civils! Un convoi de quinze voitures passera difficilement sans attirer l'attention : si vous venez à rencontrer quelqu'un de grincheux ou de méfiant...

Tout en parlant, je regardais Apsara. Elle s'efforçait vainement de dissimuler l'anxiété avec laquelle elle attendait la réponse de Monaldeschi.

— Rencontrer quelqu'un, monsieur le Conservateur?

— Cela n'a rien d'impossible.

— Evidemment. Mais — il prit un air entendu — si je rencontre quelqu'un, sur un pareil terrain de parcours, il y a neuf chances sur dix pour que ce soit un de mes collègues des eaux et forêts. Or, écoutez bien ceci : le brigadier de Battambang s'apelle Barricini; celui de Kompong-Luong, Colonna; celui de Sré-Umbel, Orlanduccio; celui du Veal-Veng, Bonardi, et celui de Samit, Sarrola.

Il eut un sourire épanoui.

— Alors, n'est-ce pas, monsieur le Conservateur se rend compte?

Le repas était achevé depuis un moment, déjà. Je n'aurais pas, en ces minutes, pour un empire, jeté un coup d'œil sur la petite pendule mauve.

A la fois grave et timide, la voix du brigadier s'éleva.

— C'est l'heure.

Je me levai. Apsara m'imita.

Devant le perron grondait le moteur de l'automobile que mon boy venait de mettre en marche. Les phares jaillirent, trouant la nuit tout à fait tombée.

— Venez, dis-je à la jeune fille.

D'un mouvement automatique, elle me suivit. Sur le seuil de l'escalier, je la vis s'arrêter, chanceler, presque.

— Apsara, qu'avez-vous?

Elle s'était retournée. D'un dernier regard, elle embrassa la véranda, la salle à manger, la villa tout entière, et je l'entendis qui murmurait :

— Adieu, maison où si le Bonheur avait pu avoir pour moi un sens terrestre, je l'aurais rencontré.

Le convoi était déjà formé dans un chemin couvert, à la corne ouest d'Angkor-Thom, quand nous arrivâmes, ayant laissé l'automobile près de la porte nord de la grande enceinte.

La nuit était très sombre. Ce fut en se servant de sa lampe électrique que Monaldeschi put procéder à une inspection ultime. Il vérifia l'ordonnance de chaque attelage, la solidité des liens qui maintenaient les terribles caisses. Il fit répéter à chaque conducteur ses instructions. Le chef du convoi marchait avec la première voiture. Apsara occupait la quatorzième. Le brigadier fermait la marche avec la quinzième.

Je demeurai seul quelques instants avec la jeune fille. Le silence se mêlait à la nuit pour nous enfermer dans une sorte de pesanteur opaque, obscure et lourde comme la mort.

— Apsara, j'aurai de vos nouvelles, n'est-ce pas?

Je ne la voyais pas. Je l'entendis seulement me murmurer :

— Je ne pourrai vous en donner directement. Mais l'explosion du palais de Rangoun, d'ici trois semaines, vous dira suffisamment ce qu'est devenue la princesse de Manipour.

Monaldeschi était de nouveau auprès de nous.

— Tout est prêt, monsieur le Conservateur. La lune se lèvera vers minuit. Il faut que nous soyons déjà assez loin d'ici.

Mornes baisers des départs! J'ai ordonné ma vie de façon à ne plus avoir désormais à connaître ce genre de détresse.

J'embrassai Apsara.

— La dernière pensée de la danseuse d'Angkor-Vat, mon frère, tu le sais, sera pour toi.

Je retrouvai mon automobile à l'endroit où je l'avais laissée, à l'entrée d'Angkor-Thom.

— Donne-moi la carabine, dis-je au boy, et rentre seul avec la voiture. Tu mettras un flacon de wisky et une bouteille d'eau gazeuse dans le seau à glace. Et tu te coucheras.

Je suivis à pas lents le long couloir ténébreux qui me ramenait vers l'esplanade centrale. Ce qu'étaient mes pensées, je te le laisse à deviner. Maxence! Apsara! Je restais seul!

Le beau rêve était terminé, et dans un nuage de rose et d'or qui s'évanouissait, je voyais réapparaître maintenant une ville brumeuse et désolée, de la fumée, des ponts noirs sur des fleuves blêmes, une gare pleine de suie... Ma destinée, ma vraie!

Comme j'atteignai la place royale, la lune parut, faisant surgir de tous côtés des architectures fantastiques : la terrasse des Eléphants, les dix tours, le Bayon. On y voyait aussi bien qu'en plein jour. Ce fut alors qu'à mes pieds j'aperçus une touffe de ces iris violets, que Maxence se plaisait tant à rapporter à la villa. Machinalement, je cueillis une gerbe de ces grandes fleurs endormies, puis, tournant à main droite, je gagnai l'escalier qui mène à la terrasse du Roi Lépreux. Seules, les pierres qui se détachaient sous mes pas troublaient l'immense paix nocturne. Là-bas, de l'autre côté, mon cœur battait à sentir, au flanc du Bayon, les monstrueuses tours aux quatre visages qui me regardaient.

Sur le gazon éclairé par la laiteuse lueur de la lune, la statue de Çiva érigeait son blanc fantôme. Mes fleurs à la main, je m'en approchai, et alors je poussai une exclamation, une exclamation faite tout ensemble de stupeur et de triomphe...

Le Roi Lépreux souriait.

*
**

Avec ce souci de l'effet qui ne laissait pas de devenir, à la longue, un peu agaçant, Raphaël s'arrêta, consulta sa montre.

— Minuit moins dix. Elles ne peuvent plus, maintenant, tarder beaucoup.

Je ne soufflai mot. Il continua.

Je mentirais en te disant que le lendemain et les jours qui suivirent je m'abîmai dans un désespoir farouche. Le charme de la vie est qu'elle se renouvelle sans cesse dans l'inattendu. Pour moi, la tension nerveuse avait été trop violente. Contrairement à ce que j'aurais pu redouter, je goûtai dans mes premières journées de solitude presque du bien-être, quelque chose de doux, de reposant. Le fatalisme où je me réfugiais en était la cause. J'étais seul, j'avais tout perdu : il devait bien m'être permis, du moins, de savourer l'agrément physique de la minute qui passait. Ce fut au cours de cette semaine, sans doute, que j'ai le mieux goûté les choses environnantes, la majesté du paysage, la fraîcheur et l'arome des fruits, le délicat bariolage des fleurs et des oiseaux. Je passais mes après-midi allongé sur le gazon, au bord des douves, assistant sans jamais me lasser aux jeux des singes au-

dessus de ma tête, à ceux des sarcelles et des poules sultanes parmi les nénuphars et les lotus. Le matin, j'avais pris un plaisir imprévu à faire faire l'exercice aux miliciens de Monaldeschi : « *Une, deux! Une, deux! — Vers la gauche en ligne, marche! — En tirailleurs à quatre pas, halte! — Sur le troupeau de buffles qui est devant vous, au milieu de la prairie, à huit cents mètres, feu à volonté. — Cessez le feu. — Rassemblement en ligne sur deux rangs.* » Sans le savoir, ou sans vouloir peut-être me l'avouer, ce que je réclamais à ce nonchaloir, à ces jeux violents, c'était qu'ils me protégeassent contre mes souvenirs, et je crus d'abord qu'ils y réussissaient. Hélas, au bout de bien peu de temps, force me fut de reconnaître la vanité de cette précaution. Il ne fut plus un détail du décor environnant qui ne me rappelât, à tous les instants du jour et de la nuit, la double perte que je venais de faire. Je n'eus même pas, en l'occurence, le pouvoir de disposer à mon gré de mes nostalgies. Quand je pensais à Maxence, c'était l'image d'Apsara que je voyais soudain se substituer à celle de Mrs. Webb. Si j'évoquais le charmant fantôme de la danseuse, celui de Maxence ne manquait jamais de venir le supplanter. La plupart du temps, pour mon ineffable tourment, elles m'apparaissaient toutes deux ensemble. Chacune de ces tentatives vers

l'unité aboutissait au même résultat. Elle accroissait mon désarroi intérieur, en me dénonçant chaque jour davantage le caractère bi-partite de cette *Tristesse d'Olympio* cambodgienne.

En dépit des prévisions du brigadier, ce fut M. Bénéjacq qui fut le premier de retour à Siem-Reap. Sa tournée avait duré presque trois semaines. Depuis son départ, que de choses s'étaient passées!

— Mrs. Webb est repartie? Je m'en doutais. Je suis désolé de n'avoir pu lui présenter mes hommages et la remercier de toute l'amabilité qu'elle m'a témoignée. Quand vous lui écrirez, vous serez assez bon, n'est-ce pas, pour me rappeler à son souvenir.

J'inclinai la tête.

— Monaldeschi est en tournée, lui aussi. Il aurait bien pu attendre que je sois là, ne pas vous laisser seul! Je le lui dirai.

— N'en faites rien. C'est moi qui lui ai dit qu'il pouvait s'en aller sans crainte.

— Vous avez personnellement assez d'occupations...

— Oh! Je ne les aurai plus bien longtemps.

Et je lui racontai l'histoire d'Estainville.

A mesure que je parlais, je voyais son visage refléter tour à tour la plus vive colère et une forte envire de rire.

— Là! fit-il enfin, j'aurais dû m'en douter. Il suffisait que vous ne fussiez pas comme vos collègues pour qu'on vous cherchât noise. Je suis navré, navré. Nous nous entendions si bien! Et le Résident Supérieur! Il va être furieux, lui qui vous appréciait tant.

— Il m'avait promis de me prévenir, dis-je avec une petite nuance de rancune. Il ne l'a pas fait.

— Il ne faut pas lui en vouloir. Ce n'est certainement pas sa faute. Il déteste assez le d'Estainville. Il ne devait pas être à Phnom-Penh quand l'autre y est passé. Enfin, vous pouvez être certain qu'il aura à cœur... Et quant à moi, qui vous ai vu à l'œuvre, et dont vous ne pouvez pas douter de la sympathie, inutile de vous dire que je serai à votre entière disposition pour attester...

J'eus un geste de lassitude.

— Laissons cela, voulez-vous, cher Monsieur Bénéjacq, et ne songeons plus qu'à passer en paix les quelques jours que j'ai encore à demeurer auprès de vous.

Nous dînâmes ensemble. Il me quitta un peu avant minuit. Vers deux heures, je fus réveillé par des coups discrets frappés à ma fenêtre. C'était Monaldeschi.

— Eh bien?

— Eh bien?

— Eh bien, Monsieur le Conservateur, tout

s'est passé admirablement, ainsi que je vous l'avais promis. Le bateau attendait à l'heure et à l'endroit fixés, un beau vapeur, je vous prie de le croire, avec des marins plutôt dessalés. Entre parenthèses, ils étaient camouflés en matelots de la flotte de guerre américaine.

— De la marine américaine? Une précaution de plus, sans doute...

— Sans doute, Monsieur le Conservateur. L'important, c'est qu'en un rien de temps la petite princesse a été à bord, avec tout son attirail. Ah! Sacredieu!...

— Qu'y a-t-il?

— Rien, Monsieur le Conservateur, rien. Ou plutôt, je songeais à l'émotion que j'ai eue, moi, un vrai dur-à-cuire, quand le moment a été venu de la quitter. Elle m'a embrassé, savez-vous? « Portez-lui ce baiser », m'a-t-elle dit. Si vous n'y voyez pas d'inconvénient...

Je me laissai embrasser par le vieux brave homme.

— Si ma retraite avait été liquidée, dit-il, je crois que je ne vous aurais pas fait cette commission. Je serais parti avec elle.

Il y eut un silence. Quelque chose d'humide coulait sur ma joue.

— Vous n'avez pas eu le moindre ennui?

— Pas le moindre, sauf que l'avant-dernière nuit, quand nous approchions, l'essieu d'un des chariots s'est rompu. Impossible de faire

nous-mêmes la réparation. Heureusement que j'avais tout près de là, à Samit, mon vieux camarade, le brigadier Sarrola. Il est venu avec ses hommes, et il a tout arrangé. Ils ont même donné un coup de main aux matelots du vapeur, pour l'embarquement des caisses.

— Et vous ne craignez pas?...

— Monsieur le Conservateur!...

Il eut un sourire douloureux.

— Ecoutez-moi bien. Sarrola est le neveu du beau-frère de ma mère, qui était elle-même une Sarrola. Il a une petite maison à Bastelica, où il compte lui aussi se retirer. Alors, vous comprenez, la Corse ne serait plus la Corse

— Pardon, Monaldeschi, pardon et merci.

Le surlendemain, je reçus une dépêche officielle m'annonçant que j'étais relevé de mes fonctions de conservateur du groupe d'Angkor, et convoqué à Hanoï pour y fournir d'urgence des explications. Je me libérai de cette formalité en envoyant, sur-le-champ, par télégramme, ma démission.

Le temps de procéder au déménagement de mon mobilier, que je ne tenais pas à laisser en otage à l'Ecole française, et j'étais à Saïgon. Ma première visite fut pour le bon Gouverneur. Mi-sérieux, mi-souriant, il me fit comprendre à mots couverts les charges que ces

Messieurs les archéologues faisaient peser sur moi. Il n'avait d'ailleurs pas l'air autrement surpris de ce qui m'arrivait. Mais qu'était la réprobation administrative à côté de la renommée que je venais, à mon insu, de m'acquérir, et qui devait faire de moi, pendant la brève semaine que j'y passai, en attendant le courrier de France, l'homme le plus fêté de la capitale de la Cochinchine! Le bruit de mon aventure avait été, Dieu sait comment, colporté jusqu'ici. J'étais devenu, aux yeux des belles habituées du Café Continental, un héros de roman, une espèce de Don Juan mâtiné de Sardanapale. Je profitai dans la mesure qui convint de la flatteuse insistance avec laquelle elles me réclamèrent mon histoire. Charmants *cinq à huit*, sous les pancas, au milieu de ces solides coloniaux et de ces délicieuses femmes en mousselines roses et blanches. Bleus globes électriques qui s'allument parmi les verdures de la rue Catinat. Je n'ai jamais connu, je le jure, survolant plus impresssionnantes colonnades de soucoupes, une plus aimable cordialité.

J'en étais venu à regretter que l'*Angkor*, qui, par un hasard délicat, se trouvait être le paquebot qui allait me ramener, partît si tôt. La moitié de la ville m'accompagna à bord, et les journaux d'opposition ne perdirent pas cette occasion de stigmatiser les tendances procon-

sulaires du Gouverneur Général, ainsi que l'incurie qui, de propos délibéré, privait l'Indo-Chine d'un fonctionnaire tel que moi. Jamais le port de Saïgon n'avait vu une telle affluence, ni plus choisie. Les appontements des Messageries Maritimes, qui supportaient cette foule, ployaient, m'a-t-on dit, de cinquante bons centimètres au-dessous de l'étiage normal. Je serrai des mains, prodiguai des accolades, portai des toasts, remerciai par quelques mots, très simples et très dignes, et, lorsque le deuxième coup de sirène ayant retenti, l'*Angkor* leva l'ancre et se mit à descendre la rivière, je regrettai de n'avoir à ma disposition qu'un seul mouchoir pour répondre à tous ceux qui s'agitaient sur les quais de cette ville, la plus sympathique et la plus accueillante de toutes les colonies françaises.

Comme une balle lancée par un joueur vigoureux passe en revenant par les mêmes points de sa trajectoire, ainsi l'*Angkor*, après avoir touché Yokohama, égrenait maintenant de nouveau, en sens inverse, le monotone chapelet des escales. Les mêmes indigènes vendaient, à Singapour, les mêmes cannes de jonc enveloppées de papier de soie; à Colombo, les mêmes éléphants d'ébène; à Djibouti, les mêmes dents d'espadon. C'était toujours, au flanc des monts de Sumatra, la

même végétation vert crêpu; toujours les mêmes eaux de turquoise, frangées de blanc, entre les branches de l'attol de Minnikoï. Au fumoir, auprès des mêmes caisses hérissées des mêmes buis et des mêmes fusains, les mêmes passagers, semblait-il, buvaient les mêmes cocktails roses. On eût dit qu'une seule chose, qu'un seul être avait changé : moi. A la période de l'agitation succédait celle de l'apathie. Quelques jours plus tôt, à Saïgon, dans le cabinet du Gouverneur, tandis qu'avec d'extrêmes ménagements il me découvrait les griefs que les gens d'Hanoï faisaient valoir à l'appui de la mesure prise contre moi, je n'avais encore qu'une seule pensée : rentrer immédiatement en France, être à Lyon dans le plus bref délai, prendre le vieux Barbaroux à la gorge, me faire rendre compte de l'humiliation au-devant de laquelle ses tortueuses manœuvres m'avaient envoyé. Maintenant, plus rien! J'étais insensible à tout. Je passais mes journées à contempler l'Océan, attentif seulement aux volées de poissons volants qui éraflaient en éventail son satin lisse. C'était un occidental nerveux qui était passé par là, cinq mois plus tôt. L'homme qui revenait à présent était un oriental plein d'indifférence et de fatalisme. A Djibouti, un des petits nègres plongeurs, que j'avais sans doute gratifié en allant d'un pourboire inusité, me reconnut. Je l'ad-

mirai, car, vraiment, je ne me reconnaissais plus moi-même.

A Singapour, puis à Colombo, j'avais demandé discrètement à l'officier de la police britannique si l'on n'avait pas de nouvelles de Rangoun et de la route de Mandalay. Mais cette question sybilline et d'ailleurs prématurée ne m'avait valu pour toute réponse qu'un regard hautain. Je n'avais pas insisté.

Après Port-Saïd, je dus descendre dans la cale pour prendre au fond de ma malle des vêtements de drap. Si tu savais le peu d'enthousiasme avec lequel je m'introduisis dans cette armure râpeuse et pesante. Sur la mer pleine de moutons commençait à traîner un brouillard gris qui me pénétrait jusqu'à l'âme. Bientôt apparurent les premiers rochers de France, et je les saluai à peu près comme des ennemis.

Sur Marseille, où je débarquai au début de la matinée, soufflait un vent poussiéreux et froid. J'avais beau me répéter qu'en montant tout de suite dans un train à la gare Saint-Charles, je pouvais être, sept heures plus tard, dans le Cabinet Empire du père Barbaroux, la chose me semblait impossible, et d'ailleurs, je ne me sentais aucune envie de passer de l'idée à la réalisation. Je pris une chambre à l'hôtel de Noailles, et, m'étant mis au balcon, je restais deux bonnes heures à re-

garder aller et venir dans la rue ces ... bizarres, qui avaient des pardessus et des chapeaux melon, et qui paraissaient attacher à chacun de leurs gestes une importance ridicule, comme si, au bout de tout ce vain et importun remue-ménage, il n'y avait pas l'anéantissement final.

Fatigué, le regard brouillé, je refermai la fenêtre et descendis dans le hall, avec l'intention, avant de déjeuner, de me faire servir un cocktail. Là, je te le donne en cent, mon vieux Gaspard, sais-tu sur qui je tombai?

— Sur Mrs. Webb, parbleu.

— Sur... Ça, c'est trop fort! Comment as-tu pu te douter? fit-il en me regardant un peu de travers.

— Il ne faut pas me prendre pour plus bête que je ne suis, dis-je. Marseille est un des plus grands ports du monde. Il n'y a rien d'extraordinaire à ce qu'on s'y retrouve. Et qui pouvais-tu rencontrer de façon plus naturelle, sinon Mrs. Webb, dont tu m'as dit qu'elle passait sa vie à voyager.

— Evidemment, évidemment. Et pourtant, au premier abord, je te le jure, nous n'eûmes ni l'un ni l'autre, l'air de trouver la chose aussi normale que tu veux bien le dire.

Je ne l'avais encore jamais vue qu'en blanc. Elle m'apparaissait vêtue d'une jaquette bleu-

marine, bordée, au col et aux poignets, de chinchilla. Son grand lévrier était à côté d'elle. Sans un mot, elle me regardait.

— Vous, finit-elle pas dire. Vous, ici, déjà!

— Oui, Maxence. Moi, déjà.

Brusquement, m'ayant saisi le bras, elle m'entraîna dans la partie obscure du hall, me fit asseoir à son côté sur le divan, devant une des petites tables d'acajou.

— Barman, deux *Martini*, très secs, commanda-t-elle.

Elle répétait, plus troublée qu'elle ne voulait le laisser paraître, mais certainement pas autant que moi.

— Vous! Vous ici!

Le barman apportait les cocktails.

— Buvez. Et maintenant, il faut tout me dire. Que s'est-il passé, là-bas?

Je lui dis tout, du moins tout ce que je jugeais qu'elle avait intérêt à savoir : l'enquête de M. d'Estainville; les bruits dont j'avais été victime; les sanctions prises finalement contre moi.

Elle m'écoutait avec avidité, et, tandis que je parlais, je voyais ses yeux s'embuer, devenir vagues. Il me semblait apercevoir les souvenirs qui étaient en train d'y passer.

— Et alors? fit-elle.

— C'est tout, Maxence, je suis parti.

— Parti! Et dire que tout cela est arrivé

pour une de mes fantaisies; oui, à cause de moi!

— Je ne regrette rien, dis-je, je vous le jure, au contraire. S'il fallait...

Elle me coupa la parole.

— Votre situation brisée, par ma faute. Mais rappelez-vous! Je vous avais fait promettre... Vous êtes ici, pourtant. Quand je pense qu'il y a un quart d'heure, lorsque je vous ai rencontré, vous ne songiez peut-être même pas à venir me trouver!...

Avec la plus grande simplicité, je rééditai un mot fameux :

— J'y allais, Maxence.

Subitement, Raphaël s'était arrêté.

— La voici!

— Qui? Quoi?

— L'automobile! L'automobile de ma femme.

Le bras tendu, il désignait, là-bas, vers la gauche, sur la Corniche, deux points blancs, lointains, encore minuscules.

— Je reconnais les phares. Allons.

— Où cela?

— A leur rencontre, parbleu.

— Et la fin de ton histoire? dis-je, obéissant à regret. Il me faudra donc attendre jusqu'à demain pour savoir comment tu t'es dé-débrouillé.

Il n'entendit pas ma plainte. Il avait déjà pris les devants. Je le suivis à travers les bosquets.

La lune, en son plein, éclairait avec magnificence toute la terrasse. Parvenu au milieu du jardin, à un endroit où des ifs et des charmilles s'arrondissaient en un cercle harmonieux, je m'arrêtai court...

— Qu'est-ce que tu fabriques? me cria Raphaël. Elles arrivent. Viens.

Je ne lui obéis pas, médusé, cloué sur place que j'étais par le spectacle qui venait de m'apparaître.

Au pied de chacun des vingt-quatre ifs, reliés les uns aux autres par des bas-reliefs que je reconnus d'un seul coup d'œil pour les plus beaux qu'il m'ait jamais été donné de contempler, était placée une merveilleuse statue; danseuses, divinités et monstres ailés, nagas, garoudas, c'était toute la prodigieuse mythologie asiatique qui était en train de mener sa ronde. Sous le ciel de Nice, Angkor avait surgi soudain.

J'entendis mon ami qui revenait sur ses pas.

— Eh bien, quoi? Ah! Je comprends. C'est beau, hein? Tu peux courir, tu sais, l'Europe et l'Amérique... Je voulais ne te faire voir cela que demain. A présent, nous n'avons

pas le temps. Elles vont être là. Tu entends l'auto...

— Raphaël, fis-je éperdu. Raphaël!

Immobile, je désignais du doigt la statue posée au centre de ce cercle miraculeux.

— Raphaël! Mais c'est lui, je le reconnais. Le *Roi Lépreux*.

Il eut un geste d'impatience.

— Naturellement, c'est lui.

— Le vrai?

— Bien sûr.

— Le vrai! Alors, l'autre? Celui d'Angkor, celui qui souriait?...

— Viendras-tu, animal!

— Le *Roi Lépreux*, ici, à toi!

— A moi, eh oui! puisqu'il est à ma femme. Ne t'ai-je pas dit tout le long de la soirée l'intérêt qu'elle prenait à l'art Khmer?

— Ta femme! Annette Barbaroux?

— Annette Barbaroux, gronda-t-il. Qui te parle d'Annette Barbaroux? Ah! ça, est-ce que tu aurais bu? Ma femme, t'ai-je dit. Maxence, as-tu compris? Allons, viens. Les voilà!



— Chère Maxence, dit Raphaël, tandis que les deux jeunes femmes, devant le perron, descendaient de l'automobile, permettez-moi de vous présenter mon ami Gaspard Hauser.

Vous l'aimerez, je le sais, comme je l'aime. Vous pourrez lui dire combien, et en quels termes, nous avons ensemble parlé de lui.

Encore mal revenu de mon émoi, je la regardai, cette divine Maxence, dont j'ignorais, quelques heures auparavant, jusqu'à l'existence, et que je croyais maintenant connaître depuis toujours. Belle? Comme elle l'était, demi-nue dans sa robe de brocart blanc, avec sa chevelure d'or terni, son éclatante carnation, la fraîcheur de son rire et de ses lèvres! J'aurais juré que désormais l'espoir de rencontrer quelque chose de plus désirable au monde m'était interdit, si, précisément, dans le même instant, je ne m'étais pas trouvé en train d'admirer sa compagne. Je venais de reconnaître en elle la femme dont j'avais, quelques minutes avant le dîner, aperçu le portrait dans un des salons de la villa.

— Monsieur Hauser, dit Mme Saint-Sornin sur ce ton d'abandon rieur qui était un de ses charmes, comment vous exprimer ma joie quand mon mari, tout à l'heure, au téléphone, m'a appris votre présence ici! Depuis un an que nous sommes mariés, il ne s'est pas passé une journée sans que nous nous soyons juré de vous écrire dès le lendemain, de vous supplier de venir. Raphaël a des défauts, — oui, d'énormes défauts, ne protestez pas, impudent personnage. Mais, en tout cas, il ignore l'in-

gratitude. Cette fois, il m'a raconté votre commune histoire. Je sais que c'est vous qui lui avez donné le goût des études qui l'ont fait ce qu'il est aujourd'hui.

— Madame, de grâce !...

J'étais ému et ravi au point de ne plus trouver mes mots.

— Qu'est-ce que tu as à me pousser ainsi, Apsara? Oh! chérie, excuse-moi. Quelle maîtresse de maison je fais! Je te présente notre ami, M. Gaspard Hauser. Tu l'aimeras comme nous l'aimons. Monsieur Hauser, mon amie, notre meilleure amie, à Raphaël et à moi. Pour elle non plus, je n'exagère rien.

Les deux pouces dans les entournures de son gilet, Raphaël assistait avec épanouissement à cette fête de famille.

— Eh! mes enfants, qui m'aurait prédit, à sept heures, ce qui arrive! Je suis content, là, mais bien content. Et toi, Gaspard, dis aussi que tu es content. Es-tu devenu muet?

Je n'étais pas, à vrai dire, devenu muet, mais je n'avais plus d'yeux que pour l'étonnante créature à qui je venais d'être présenté. Une nymphe sombre, un génie de la nuit. Tandis que Maxence n'avait pour parure que des perles, elle, sur sa robe de satin noir, sur ses bras et sa gorge ambrée, ne portait que des émeraudes. Noir et vert, la couleur de la bannière et du sceau d'Alompra.

Elle me serra la main. Ah! Que j'aurais voulu être, en cet instant, un des plus séduisants parmi les fils des hommes. Mais, — était-ce l'assurance communicative de Raphaël qui portait déjà ses fruits? — il me semblait que le regard investigateur qu'elle laissait peser sur moi n'était pas dépourvu de bienveillance.

— Allons, dit Raphaël, nous ne sommes pas ici pour nous amuser. Apsara, Maxence, vous avez exprimé le désir de faire un bridge. Que votre volonté s'accomplisse. Gaspard est prêt, je suis prêt, la table est prête, tout est prêt. Par exemple, nous avons une soif!... Maxence, nous récompensera bien de notre bonne volonté en nous préparant elle-même un cocktail. Personne ne les réussit comme elle.

— C'est cela, fis-je, un *Alabama.*

Elle sourit.

— Il sait donc?...

— Naturellement, dit Raphaël. Eh bien, mon vieux Gaspard, apprends alors que c'est le même gobelet qui va servir. Le gobelet d'Angkor. C'est mon fétiche. Je n'en veux pas d'autre.

— A votre disposition, dit Maxence. Vous nous autoriserez bien cependant à monter un instant dans nos chambres, le temps de nous recoiffer un peu. Tenez, tirons les cartes tout de suite, pour voir comment nous serons pla-

cés. Un quatre, une dame, un valet, un neuf. Parfait! Je suis avec mon mari, et le professeur est avec Apsara. Couple contre couple, bravo! Disposez les chaises, battez les cartes, faites apporter le gobelet, les bouteilles, tout le nécessaire. Cinq minutes, seulement! Dans cinq minutes, nous sommes à vous.

Et elles disparurent toutes deux, joyeuses et agiles, dans l'escalier.

— Eh bien, dit Raphaël. Comment les trouves-tu?

— Charmantes, murmurai-je, exquises, charmantes. Ah! tu es un heureux homme.

Il me prit la main.

— Mon vieux Gaspard, c'est maintenant que ce que je te disais au début de la soirée prend tout son sens. Te souviens-tu de ce que c'était?

— Tu m'as dit tant de choses!...

— Pas de mauvaises plaisanteries. Tu sais très bien à quoi je fais allusion.

— Tu m'as dit qu'il ne tiendrait qu'à moi...

— C'est cela même. Eh bien?

— Je me rappelle, mais je ne comprends pas.

— Et moi, je te dis que tu comprends à merveille. Voyons, ne fais pas l'enfant. Comment trouves-tu Apsara?

— A son propos, fis-je, j'ai un reproche à t'adresser. Tu ne m'as averti de rien, de sorte

que, tout à l'heure, quand ta femmes nous a présentés, j'ai dû m'incliner devant elle en bredouillant je ne sais quoi. Comme c'est agréable! Comment dois-je l'appeler? Altesse Royale? Je ne tiens pas, tu comprends à passer à ses yeux pour un imbécile.

Mon ami se frottait les mains.

— Ah! Ah! Elle te plaît donc bien. J'en étais sûr.

— Avoue que je serais difficile. C'est pour cela que...

— Eh bien, appelle-la pour aujourd'hui tout bonnement *Mademoiselle*. Elle est ici dans le plus strict incognito.

— Je comprends. L'affaire de Rangoun n'a pas marché.

— Ta question est idiote. Sans cela, elle ne serait pas parmi nous, la pauvre enfant.

— C'est vrai. Que s'est-il passé?

— Demain, je t'expliquerai... Comment te dire? Il y a eu maldonne. Mais pour le moment, ce n'est pas de cela qu'il s'agit. Elle te plaît?

— Je te répète que je serais bien difficile.

Il eut un grand geste.

— Alors, mon cher enfant, laisse-moi t'en donner l'assurance, ton bonheur est là.

Je balbutiai :

— Mon bonheur? parle clairement. Je comprends de moins en moins.

— C'est vrai, fit-il, excuse-moi, ma formule a besoin d'être complétée. Le bonheur et la fortune, car, à la triste époque où nous vivons, l'un ne va pas sans l'autre.

— Raphaël, je t'en supplie, c'est sérieux, ne te moque pas.

Il s'était levé, avait marché vers moi sur la pointe des pieds. Mystérieusement il tira de son portefeuille une carte qu'il me tendit.

— Fais-moi d'abord le plaisir de regarder ceci.

J'eus sous les yeux un élégant carré de bristol qui portait la suscription suivante :

AU ROI LÉPREUX

Paris -:- 22, Rue La Boétie, 22 -:- Paris

Tél. : Élysées 21-20

ANTIQUITÉS INDO-EUROPÉENNES

ARTS KHMER, DRAVIDIEN, HINDOU, CHINOIS, JAPONAIS

IMPORTATION DIRECTE - EXPERTISES - MISSIONS A L'ÉTRANGER

Succursales :

LONDRES	**NEW-YORK**
New Bond Street 17	**199 West 41 Rd Street**

Je rendis son bristol à Raphaël.

— Le Roi Lépreux, murmurai-je, missions

à l'étranger, importation directe... Je crois que je commence à comprendre.

Pour être tout à fait sincère, j'aurais dû dire que j'avais compris. Certains points du récit de Raphaël, baignés jusqu'à cet instant d'une ombre savante, s'éclairaient maintenant pour moi de lueurs aussi bizarres qu'inattendues. L'idée que j'avais pu me faire de l'habileté, de l'intelligence d'Apsara sortait grandie, sans doute, de cette épreuve. Mais il n'en était pas de même de la certitude de sa royale origine. En dépit de mes convictions ardemment démocratiques, je ressentis une déception. Il me déplaisait de voir l'épopée birmane se dissiper en fumées et ne laisser subsister qu'une aventure fort terre à terre.

Raphaël me regardait avec un curieux mélange d'inquiétude et d'ironie. J'eus le bon goût de ne pas exiger un supplément d'explications désormais bien inutiles.

— Que faut-il que je fasse? me bornai-je à demander, la gorge un peu sèche.

— Te laisser faire, tout simplement. Ce n'est pas d'aujourd'hui, je pense, que tu as été frappé de la disproportion qu'il y a entre l'effort que l'Université exige de ceux qui briguent ses emplois et la médiocrité des avantages qu'elle leur consent? Mais la terrible vie moderne est là, avec ses exigences, qui suggèrent à ceux qui en valent la peine le désir

et les moyens d'obtenir de la destinée autre chose que le buffet Henri III et l'abat-jour de céladon. Ne prends pas, pour m'écouter, cet air de chien battu, sacrebleu. Le succès est au bout de la confiance, de l'entregent, disons-le mot. du toupet.

— Je ne demande pas mieux, moi.

— Tu as vu cette petite fille, n'est-ce pas?

— Qui? La Princesse de Manipour?

— Oui, Apsara.

— Elle est bien belle.

— Ce n'est pas à moi que tu vas l'apprendre. Elle n'est pas que belle, mon cher, elle est pratique, elle est de son temps, enfin. En un an, la maison qu'elle a créée rue La Boétie...

— Au *Roi Lépreux?*

— Précisément, au *Roi Lépreux*, est arrivée à être un des premiers commerces d'antiquités du monde. Deux succursales, une à Londres, une à New-York...

— Et la restauration birmane? dis-je, avec un sourire un peu amer.

— Quand on te parle d'une chose, tu parles d'une autre. Pour le moment, les circonstances ne sont pas favorables. Bref, Apsara a été obligée, en attendant, de se mettre à la page. Qui songerait à le lui reprocher. Pas moi, n'est-ce pas?

— Ni moi, certes.

— Très bien. Tu es au courant de tout. Que

répondrais-tu donc à celui qui viendrait te proposer d'unir ta destinée à celle d'Apsara?

— Mon pauvre Raphaël, un petit professeur de rien du tout! Qu'est-ce que je lui apporterais?

— Imbécile! J'ai jugé la situation du premier coup, et il ne la voit pas encore! Ce que tu lui apporterais? Exactement ce qui lui manque. Négligeons si tu veux la question sentiment, bien qu'elle ait son importance, et que l'heure soit venue pour Apsara d'un établissement que sa qualité d'étrangère ne contribue pas à faciliter en France, étant donné que nous ne voulons pas pour elle, tu le conçois, le premier venu. Évoquons seulement les questions d'intérêt. A l'heure actuelle, l'univers est désaxé. Tout est chambardé. Ce qui était en haut est en bas, et réciproquement. D'où, pour les nouvelles couches, cet amour effréné de l'antique, de la bibeloterie, par laquelle elles essaient de pallier la rapidité de leur ascension. On demande au brocanteur de vous aider à brûler l'étape, et l'on trouve aujourd'hui à la Salle des Ventes ce qui nécessitait jadis un voyage aux Lieux Saints. Véritablement, l'antiquaire est roi. Ne t'imagine pas par exemple que ce soit un métier facile. Il y faudrait la synthèse de deux éléments qu'on n'a peut-être encore jamais vu réunis, les qualités du savant alliées à celles du commerçant.

Le professeur a la science, le commerçant a la pratique, l'intuition. Fonds-moi cela ensemble, et tu verras le résultat. Toute seule, avec les quelques conseils que Maxence et moi, qui en savons bien moins que toi, lui avons donnés, Apsara a trouvé moyen de gagner pour la première année des centaines et des centaines de mille francs. Tu sais que je n'aime pas parler argent, mais il est certain qu'avec toi, ses gains, vos gains, seront décuplés. Que dis-tu de ce projet?

— Elle est bien belle, répétai-je, rêveusement.

— Alors, tope-là.

— Tu es extraordinaire. Il faudrait tout de même connaître sa volonté, à elle. Elle me fait l'effet d'une petite personne qu'on ne mène pas par le bout du nez. Puis, il y a la question de mésalliance. Le prince Enao...

Et j'eus le même sourire amer.

— Ne t'occupe pas de toutes ces histoires, fit-il en riant. Je te dis que je me porte garant de son acceptation.

— Tu as donc tant d'influence sur elle? dis-je, rendu méfiant autant par une telle assurance que par le souvenir de certains détails de son récit.

— J'en ai, en effet, et ma femme encore plus. Ne t'ai-je pas assez expliqué quelle amie elle est pour nous? Quand vous serez unis,

vous passerez à la villa tout le temps que vous ne donnerez pas à vos affaires.

— Excuse-moi, dis-je avec élan. Je suis impardonnable. Tu fais mon bonheur, et voilà avec quels soupçons je te remercie.

Il était presque aussi ému que moi.

— Mon bon Gaspard, embrasse-moi. Nous avons encore de beaux jours devant nous, tu sais.

O chaleur de l'étreinte qui en cette minute nous jeta dans les bras l'un de l'autre! Je l'attends de pied ferme, celui qui oserait prétendre que sur cette terre l'amitié est un vain mot.

— Dès demain, dit Raphaël, se dégageant le premier, je rédigerai pour le Ministre ta lettre de démission, j'ai l'habitude.

— Pourquoi, dis-je, ne demanderai-je pas plutôt simplement un congé de trois ans, sans traitement?

— Tu as raison. Tu conserveras ainsi la propriété de ton emploi. Professeur agrégé de l'Université, c'est excellent pour la clientèle.

Notre conversation fut interrompue par un clair appel de Maxence. De la fenêtre de sa chambre, où se détachait son ombre svelte et rose, elle criait :

— Excusez-moi. Nous arrivons. Ce n'est pas la faute d'Apsara. C'est la mienne.

— Qu'y a-t-il?

— Rien, cher. Les lampes de mon cabinet de toilette qui ne s'allumaient pas. Un plomb sauté, sans doute.

— Cela fait trois fois cette semaine. Les ouvriers d'aujourd'hui sont réellement odieux. Il n'y a qu'à changer d'électricien. Je le dirai demain à Monaldeschi. Etes-vous prêtes?

— Une minute. Nous arrivons.

— Pour l'exactitude, toutes les mêmes, fit en souriant mon ami.

— Monaldeschi? dis-je. C'est bien le nom que j'ai entendu?

— C'est son nom. Il est ici.

— Ici? Tout le monde est ici, alors. Le Roi Lépreux, Mrs. Webb, Apsara, Monaldeschi. Il ne manque que M. Benéjacq.

— Deux jours plus tôt, tu n'aurais pas pu parler ainsi. Il nous a fait le plaisir de venir déjeuner, en rentrant de son congé. Quel ami charmant! Nous avons évoqué avec lui tous nos souvenirs... Quant à Monaldeschi, sa présence à la villa n'a rien qui doive te surprendre. Son ami Sartola, le brigadier de Samit, avait eu la langue trop longue, naturellement. Bref, Monaldeschi, lui aussi, a eu des ennuis. Il a dû prendre sa retraite. C'est Maxence, dont tu apprendras chaque jour davantage à connaître la bonté, qui a eu l'idée de lui proposer de devenir notre régisseur. Il remplit

ses fonctions à la satisfaction de tous, y compris la sienne, l'excellent homme. Il aura bientôt une grande joie. Le père Barbaroux est en train de s'occuper de lui pour la Légion d'honneur.

— Le père Barbaroux? Il est ici lui aussi?

— Ah çà! A quoi penses-tu? Pourquoi, à quel titre voudrais-tu que le père Barbaroux fût ici?

— Je ne sais pas, moi. Tu le revois?

— Naturellement. Tu es extraordinaire. Du moment que je n'épousais pas sa fille, il n'y avait plus aucune raison pour que nous ne fussions pas en bons rapports. Il a été très gentil en deux ou trois circonstances. D'abord, il a fait avoir à Maxence la médaille de la Reconnaissance française. Ensuite, Apsara risquait d'avoir des difficultés au moment de l'ouverture de son magasin : ces messieurs de l'Ecole française d'Extrême-Orient sont si petits esprits, si rancuniers!... Le père Barbaroux a arrêté toutes les histoires. J'oubliais de te dire que depuis le mois d'avril dernier, il est député du Rhône. Si, dans quelques semaines, je suis élu, j'appartiendrai à son groupe.

— Et... Annette? ne pus-je m'empêcher de murmurer.

— Annette? Mais, Annette, elle vient précisément d'épouser le jeune Lacapelle-Marival,

une des plus grosses maisons de la place. De la soie, de la soie, de la soie, comme s'il en pleuvait !

Il eut une moue dédaigneuse.

— Guère intéressante.

Et, en riant, il ajouta :

— Elle n'est même pas entrée au couvent.

FIN

IMPRIMERIE RAMLOT & Cie
52, avenue du Maine, 52
PARIS (14e)

OUVRAGES
DE PIERRE BENOIT

DIADUMÈNE
POÈMES — 3 fr. 75

L'ATLANTIDE
ROMAN — 12 francs

POUR DON CARLOS
ROMAN — 12 francs

LES SUPPLIANTES
POÈMES — 12 francs

LE LAC SALÉ
ROMAN — 12 francs

LA CHAUSSÉE DES GÉANTS
ROMAN — 12 francs

L'OUBLIÉ
ROMAN — 3 fr. 75

Mlle DE LA FERTÉ
ROMAN — 12 francs

LA CHATELAINE DU LIBAN
ROMAN — 12 francs

LE PUITS DE JACOB
ROMAN — 12 francs

ALBERTE
ROMAN — 12 francs

LE ROI LÉPREUX
ROMAN — 12 francs

AXELLE
ROMAN — 12 francs

ERROMANGO
ROMAN — 12 francs

ALBIN MICHEL, ÉDITEUR
PARIS — 22, Rue Huyghens, 22 — PARIS

ETABLISSEMENTS BUSSON, IMPRIMEURS, 117, rue des Poissonniers, PARIS (18e)